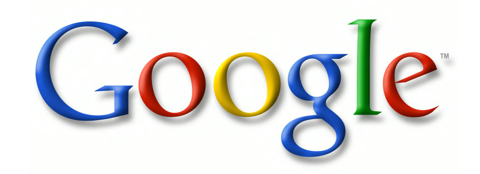
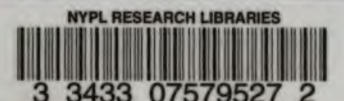
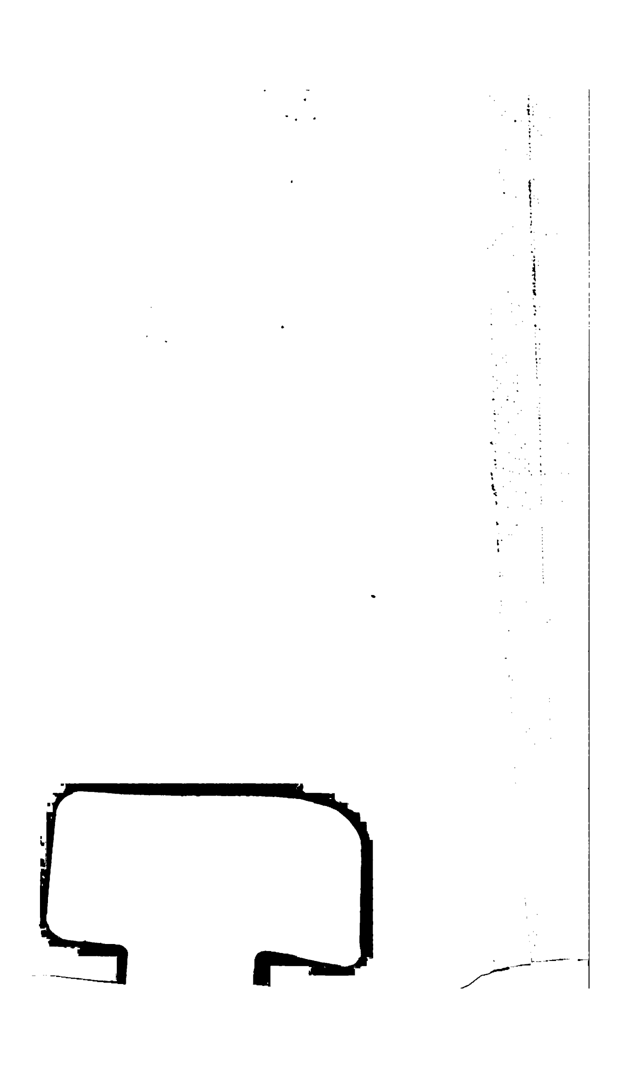



NYPL RESEARCH LIBRARIES
3 3433 07579527 2



PETITE
BIBLIOTHEQUE
DES
THÉATRES.

1788

Tome 6.

AVIS.

C'EST actuellement chez les sieurs Bélin, Libraire, rue Saint-Jacques, et Brunet, Libraire, Place du Théatre Italien, que l'on souscrit pour la *Petite Bibliotheque des Théatres*.

Les personnes qui auront quelque chose de particulier à communiquer aux Rédacteurs de cette Collection Dramatique, sont priées de l'adresser, port franc, au Directeur et l'un des Rédacteurs, rue-Neuve des Petits-Champs, n°. 10, près la rue de Richelieu.

PETITE
BIBLIOTHEQUE
DES
THÉATRES,

CONTENANT un Recueil des meilleures Pieces du Théatre François, Tragique, Comique, Lyrique et Bouffon, depuis l'origine des Spectacles en France, jusqu'à nos jours.

A PARIS,

Chez BÉLIN, Libraire, rue Saint-Jacques, près Saint-Yves,
BRUNET, Libraire, rue de Marivaux, Place du Théatre Italien.

M. DCC. LXXXVIII.

Avec Approbation, et Privilége du Roi.

TABLE

De ce qui est contenu dans ce Volume.

THÉATRE FRANÇOIS, COMÉDIES,

Tome vingt et unieme.

LE BOURGEOIS GENTILHOMME,

COMÉDIE-BALLET,

EN CINQ ACTES, EN PROSE,

AVEC DES INTERMEDES, MÊLÉS DE CHANTS ET DE DANSES,

Jean Baptiste Poquelin

PAR MOLIERE,

MUSIQUE DE LULLY.



A PARIS,

Chez { BÉLIN, Libraire, rue Saint-Jacques; près Saint-Yves; BRUNET, Libraire, rue de Marivaux, Place du Théatre Italien.

M. DCC. LXXXVIII.

SUJET
DU BOURGEOIS GENTILHOMME.

M. JOURDAIN, fils d'un riche Marchand de Drap, de Paris, et qui a épousé la fille d'un Marchand, de même sorte, riche aussi, ne fait plus de commerce, et a la manie de ne vouloir voir que des gens de qualité, auxquels il donne, sans cesse, des fêtes, qui lui empruntent son argent, et l'entretiennent dans ses idées folles. Il veut les imiter en tout, et, à près de cinquante ans, il prend un Maître à Danser, un Maître d'Armes et un Maître de Langue, pour commencer ses exercices. Il a une fille, nommée Lucile, qu'il ne veut marier qu'à un Gentilhomme; mais elle est aimée d'un jeune homme nommé Cléonte, qui est roturier, qui cependant a servi avec distinction, qui a de la fortune, des moeurs, qu'elle aime, et qui lui convient, à tous égards. Madame Jourdain approuve leur

amour, et desire, autant qu'eux, leur union; mais M. Jourdain n'y veût absolument point consentir. Covielle, valet de Cléonte, imagine un moyen extravagant pour arracher le consentement de M. Jourdain. Il vient, sous un déguisement, lui annoncer l'arrivée du fils du Grand-Turc à Paris, et il lui persuade que ce jeune héritier de l'Empire Ottoman est amoureux de Lucile, qu'il a le dessein d'épouser. Cléonte paroît, dans le costume Asiatique, avec une nombreuse suite, fait la demande de Lucile, par interprete, et donne à M. Jourdain la dignité de Mamamouchi, qui lui fait prendre le turban, et à laquelle on le reçoit dans une cérémonie bizarre, qu'il croit véritable. Madame Jourdain et Lucile sont mises dans la confidence; on signe le contrat, et le mariage est célébré par des fêtes, que forment des Peuples, de différentes nations, et qui terminent la Piece.

JUGEMENS ET ANECDOTES
SUR
LE BOURGEOIS GENTILHOMME.

« LE Bourgeois Gentilhomme est un des plus heureux sujets de Comédie que le ridicule des hommes ait jamais pu fournir, observe Voltaire, dans ses Jugemens sur les Pieces de Moliere. La vanité, attribut de l'espece humaine, fait que des Princes prennent le titre de Rois, que les grands Seigneurs veulent être Princes, et, comme dit La Fontaine :

Tout Prince a des Ambassadeurs,
Tout Marquis veut avoir des Pages.

Cette foiblesse est précisément la même que celle d'un Bourgeois qui veut être homme de qualité ; mais la folie du Bourgeois est la seule qui soit comique et qui puisse faire rire au Théatre. Ce sont les extrêmes disproportions des manieres et

seur qui pouvoit, au premier jour, révéler leurs ridicules particuliers au Public, *il extravague. Le voilà tombé dans la Farce Italienne. Que veut-il dire avec son* Halaba Balachou ? &c. »

« Il se passa malheureusement plusieurs jours entre cette premiere représentation de Chambord et la seconde ; de sorte que le supplice de Moliere fut bien long ! Il n'osa se montrer, dit-on, pendant cet intervalle ; et Baron, qu'il envoyoit à la découverte, ne rapportoit rien de consolant. Il ne reconnoissoit plus son Maître, dont le goût, toujours sûr, sembloit l'avoir abandonné cette fois. Mais quel fut son triomphe, lorsqu'après la seconde représentation le même Prince lui dit hautement qu'il trouvoit sa Piece excellente, que rien ne l'avoit encore plus amusé, et que s'il ne lui avoit rien dit le premier jour, c'étoit dans la crainte d'avoir été séduit par la perfection du jeu des Acteurs ! Dès ce moment les mauvais plaisans se turent ; et après avoir annoncé la chûte du *Bourgeois Gentilhomme*, ils ne rougirent pas de se montrer au nombre de ses admirateurs. Nous ne pouvons trop le faire remarquer ; c'est à la protection ouverte dont Louis XIV honora toujours Moliere que nous

devons la plupart des chef-d'œuvres de ce grand homme. Sous un Maître moins éclairé, moins ami du vrai mérite, on eut étouffé ses talens, presque dès leur naissance. *Le Bourgeois Gentilhomme* étoit décrié par les Courtisans ; Louis XIV parle, et cet Ouvrage n'a plus d'ennemis. Quelle reconnoissance ne doivent pas les Lettres à ce Prince ?.... »

« Le succès du *Bourgeois Gentilhomme* ne fut point balancé à Paris. Le sens droit de Madame Jourdain, ainsi que sa naïve brusquerie ; les complaisances intéressées et basses de Dorante, la gaieté ingénue de Nicole, le bon esprit de Lucile, la noble franchise de Cléonte, la subtilité féconde et gaie de Covielle, et la brusque vanité des différens Maîtres d'Arts et de Sciences, jettoient, à l'envi, le jour le plus heureux sur le ridicule principal de M. Jourdain. Tout étoit marqué au coin de la nature et de la bonne plaisanterie dans le corps de l'Ouvrage, et fit passer l'exagération bouffonne de la cérémonie Turque. »

« La fausseté sociale de vouloir paroître plus qu'on n'est ne pouvoit échapper au pinceau de Moliere. Élevé par un pere sage et modéré, qui

content de la médiocrité de son état n'en avoit point destiné d'autre à son fils, c'étoit à lui de veiller au soutien des mœurs, auxquelles il importera toujours qu'en général chacun se plaise dans la situation où l'a placé la Providence, et qu'une vaine, sotte et dangereuse inquiétude n'en fasse pas trop souvent et impunément franchir les bornes. »

« L'homme de génie et d'humeur (J. J. Rousseau) contre lequel, continue M. Bret, nous avons déja eu à défendre Moliere, n'a pas mieux jugé du *Bourgeois Gentilhomme* que du *Misantrope*, de *L'Avare* et de *George Dandin*. (Voyez les Jugemens et Anecdotes sur *Le Misantrope*, tome dix-septieme, ceux sur *L'Avare*, tome dix-huitieme, et ceux sur *George Dandin*, tome vingtieme des Comédies du Théatre François de notre Collection.) *Quel est le plus blâmable*, dit-il, (J. J. Rousseau) dans sa Lettre adressée à M. d'Alembert, sur les Spectacles, *d'un Bourgeois sans esprit et vain qui fait sottement le Gentilhomme, ou du Gentilhomme fripon qui le dupe ? Dans la Piece ce dernier n'est-il pas l'honnête homme ? N'a-t-il pas pour lui l'intérêt, et le Public n'applaudit-il pas à tous les tours qu'il fait à*

l'autre ? De pareilles critiques ne nous paroissent pas mériter d'être discutées. Malheur à celui qui, en riant de l'extravagance de M. Jourdain, ne se sentiroit pas, en même tems, indigné de la basse escroquerie de Dorante ! Moliere n'a jamais intéressé pour le vice ; mais, fidele observateur de la nature, il a dû nous apprendre qu'un sot, de l'espece de M. Jourdain, est toujours entretenu dans sa folie par quelque fripon, à qui elle est utile. Moliere devoit à sa nation la confiance de penser qu'elle n'avoit pas besoin d'être guidée pour apprécier la conduite de Dorante, et pour mépriser la friponnerie du Gentilhomme escroc. D'ailleurs, la façon dont Madame Jourdain le traite (scenes troisieme, quatrieme, cinquieme et sixieme du troisieme acte) met assez le Spectateur sur la voie de l'indignation que doit exciter cè personnage. Il est vraisemblable que l'humeur des Courtisans sur cette Piece avoit pour principe le rôle infâme de ce Dorante, un de leurs égaux, puisque Moliere lui donne la qualité de Comte, et que M. Jourdain assure (scene troisieme de ce troisieme acte) que *c'est un Seigneur considéré à la Cour, et qui*

parle au Roi, comme je vous parle, ajoute-t-il plaisamment à Madame Jourdain. »

« La tradition nous apprend que chaque Citoyen crut reconnoître son voisin au portrait de M. Jourdain. On alla plus loin ; on voulut que Moliere eût dessiné son caractere d'après un nommé Gandouin, Chapelier insensé, qui avoit dépensé plus de cinquante mille écus avec des Dorantes, et sur-tout avec une fille, à qui il avoit donné une très-belle maison à Meudon, et qui, après des extravagances plus criminelles, fut enfermé à Charenton. Mais cette anecdote, peu sûre, est très-indifférente au mérite de l'Ouvrage, et l'on n'en fait mention que parce qu'elle est une espece de preuve que du tems du Chapelier il falloit déja, pour imiter nos grands Seigneurs, se piquer de la prodigalité la plus folle pour le vice.... »

« Si le premier acte du *Misantrope* est la plus heureuse exposition d'un sujet, dans le genre noble, celui du *Bourgeois Gentilhomme* a le même avantage dans le genre comique et plaisant. Les ridicules des différens Maîtres que la sottise de M. Jourdain rassemble chez lui, y sont peints avec la

la vérité la plus gaie. Ils servent de relief à celui de ce Bourgeois ridicule dont la bétise naïve et folle augmente par degrés, au point de justifier, à bien des égards, l'extravagance du dénouement auquel Moliere a eu recours, pour varier les Intermedes de cet Ouvrage. Qui est-ce qui n'a pas oui parler, de notre tems, d'un jeune Écrivain (Poinsinet) chez qui une crédulité sans bornes, et aussi stupide que celle de M. Jourdain, n'excluoit pas une sorte de talent, et a fourni des scenes aussi bouffonnes que la cérémonie Turque du *Bourgeois Gentilhomme*? Tel avoit été, aussi l'Abbé de Saint-Martin de Caën, appelé l'Abbé Malotru, chez lequel trois prétendus Ambassadeurs vinrent de la part du Roi de Siam l'engager à passer dans ses États, pour devenir son premier Mandarin. Les Ambassadeurs furent reçus, très-sérieusement, de la part de l'Abbé, qui répondit à leur truchement, et qui, après les avoir comblés de présens, se préparoit effectivement à partir avec eux, pour aller convertir à la foi chrétienne le Royaume de Siam. C'est, cependant, ce même Abbé qui a embelli les places publiques de Caën de beaucoup de statues, qui fonda une chaire de

Théologie dans la même Ville, et plusieurs prix destinés aux plus habiles Poëtes et Musiciens, et qui avoit fait graver sur sa porte qu'*un Citoyen étoit moins né pour lui-même que pour la République.*

Non nobis sed Reipublicæ nati sumus.

Seroit-il aisé de décider lequel étoit le plus crédule de M. Jourdain ou de l'Abbé Malotru? et la Farce des Ambassadeurs de Siam ne donne-t-elle pas à celle du Mufti du *Bourgeois Gentilhomme* quelque vraisemblance? »

« Moliere, dans la dixieme scene du troisieme acte de cette Piece, fit le portrait de sa femme; et il ne paroît pas que leur mésintelligence, déja ancienne alors, ait rien pris sur la tendresse de cet époux, malheureux, au moins, par ses inquiétudes et par le desir de plaire qu'elle avoit.... Rien de si vif, ni de si piquant que ce portrait dialogué.... C'est un art bien sûr de réussir que celui de mêler ainsi à la fable d'une Piece quelques traits qui, en peignant les Acteurs qui la jouent, augmentent l'illusion du Spectateur! »

LE BOURGEOIS GENTILHOMME,

COMÉDIE-BALLET,

EN CINQ ACTES, EN PROSE,

AVEC DES INTERMEDES, MÊLÉS DE CHANTS ET DE DANSES,

PAR MOLIERE,

MUSIQUE DE LULLY;

Représentée, pour la premiere fois, devant le Roi, à Chambord, le 14 Octobre 1670, en Novembre suivant, à Saint-Germain-en-Laye, et, ensuite, à Paris, sur le Théatre du Palais-Royal, le 29 du même mois.

PERSONNAGES
DE LA COMÉDIE.

M. JOURDAIN, Bourgeois.
Madame JOURDAIN, son épouse.
LUCILE, fille de M. et de Madame Jourdain.
CLÉONTE, amant de Lucile.
DORIMENE, Marquise.
DORANTE, Comte, et amant de Dorimene.
NICOLE, servante de M. Jourdain.
COVIELLE, valet de Cléonte.
UN MAITRE DE MUSIQUE.
UN ÉLEVE DU MAITRE DE MUSIQUE.
UN MAITRE A DANSER.
UN MAITRE D'ARMES.
UN MAITRE DE PHILOSOPHIE.
UN MAITRE TAILLEUR.
UN GARÇON TAILLEUR.
DEUX LAQUAIS.

PERSONNAGES DU BALLET.

DANS LE PREMIER ACTE.

DEUX MUSICIENS.
UNE MUSICIENNE.
TROUPE DE DANSEURS.

DANS LE SECOND ACTE.

GARÇONS TAILLEURS, dansans.

DANS LE TROISIEME ACTE.

CUISINIERS, dansans.

DANS LE QUATRIEME ACTE.

CÉRÉMONIE TURQUE.

LE MUFTI.
TURCS, assistans du Mufti, chantans.
DERVIS, chantans.
TURCS, dansans.

DANS LE CINQUIEME ACTE.

BALLET DES NATIONS.

UN DONNEUR DE LIVRES, dansant.
TROUPE D'IMPORTUNS, dansans.
TROUPE DE SPECTATEURS, chantans.
UN PREMIER HOMME du bel air.
UN SECOND HOMME du bel air.
UNE PREMIERE FEMME du bel air.
UNE SECONDE FEMME du bel air.
UN PREMIER GASCON.
UN SECOND GASCON.
UN SUISSE.
UN VIEUX BOURGEOIS, babillard.
UNE VIEILLE BOURGEOISE, babillarde.
TROUPE D'ESPAGNOLS, chantans.
TROUPE D'ESPAGNOLS, dansans.
UNE ITALIENNE.
UN ITALIEN.

DEUX SCARAMOUCHES.
DEUX TRIVELINS.
ARLEQUIN.
DEUX POITEVINS, chantans et dansans.
TROUPE DE POITEVINS et DE POITEVINES, dansans.

La Scene est à Paris, dans la maison de M. Jourdain.

LE BOURGEOIS GENTILHOMME, COMÉDIE-BALLET.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

UN MAITRE DE MUSIQUE, UN ÉLEVE *du Maître de Musique, composant sur une table qui est au milieu du Théatre;* UNE MUSICIENNE, DEUX MUSICIENS, UN MAITRE A DANSER, TROUPE DE DANSEURS.

LE MAÎTRE DE MUSIQUE, *aux Musiciens.*

VENEZ ; entrez dans cette salle, et vous reposez là, en attendant qu'il vienne.

LE MAÎTRE A DANSER, *aux Danseurs.*

Et vous aussi, de ce côté.

LE MAÎTRE DE MUSIQUE, *à son Eleve.*

Est-ce fait ?

L'ÉLEVE.

Oui.

LE MAÎTRE DE MUSIQUE, *regardant le travail de l'Eleve.*

Voyons.... (*Après avoir regardé.*) Voilà qui est bien !

LE MAÎTRE A DANSER.

Est-ce quelque chose de nouveau ?

LE MAÎTRE DE MUSIQUE.

Oui ; c'est un air pour une sérénade, que je lui ai fait composer ici, en attendant que notre homme fût éveillé.

LE MAÎTRE A DANSER.

Peut-on voir ce que c'est ?

LE MAÎTRE DE MUSIQUE.

Vous l'allez entendre, avec le Dialogue, quand il viendra. Il ne tardera gueres.

LE MAÎTRE A DANSER.

Nos occupations, à vous et à moi, ne sont pas petites maintenant !

LE MAÎTRE DE MUSIQUE.

Il est vrai. Nous avons trouvé ici un homme comme il nous le faut, à tous deux. Ce nous est une douce rente que ce M. Jourdain, avec les visions de noblesse et de galanterie qu'il est allé se mettre en tête ; et votre danse et ma musique auroient à souhaiter que tout le monde lui ressemblât !

LE MAÎTRE A DANSER.

Non pas entiérement ; et je voudrois, pour lui, qu'il se connût mieux qu'il ne fait aux choses que nous lui donnons.

LE MAÎTRE DE MUSIQUE.

Il est vrai qu'il les connoît mal, mais il les paye bien; et c'est de quoi maintenant nos arts ont plus besoin que de toute autre chose.

LE MAÎTRE A DANSER.

Pour moi, je vous l'avoue, je me repais un peu de gloire. Les applaudissemens me touchent; et je tiens que, dans tous les beaux arts, c'est un supplice assez fâcheux que de se produire à des sots, que d'essuyer sur des compositions la barbarie d'un stupide. Il y a plaisir, ne m'en parlez point, à travailler pour des personnes qui soient capables de sentir les délicatesses d'un art; qui sachent faire un doux accueil aux beautés d'un ouvrage, et, par de chatouillantes approbations, vous régaler de votre travail. Oui, la récompense la plus agréable qu'on puisse recevoir des choses que l'on fait, c'est de les voir connues, de les voir caressées d'un applaudissement qui vous honore. Il n'y a rien, à mon avis, qui nous paye mieux que cela de toutes nos fatigues; et ce sont des douceurs exquises que des louanges éclairées!

LE MAÎTRE DE MUSIQUE.

J'en demeure d'accord; et je les goûte comme vous. Il n'y a rien assurément qui chatouille davantage que les applaudissemens que vous dites; mais cet encens ne fait pas vivre. Des louanges, toutes pures, ne mettent point un homme à son aise. Il y faut mêler du solide; et la meilleure façon de louer, c'est de louer avec les mains. C'est un homme, à la vérité, dont les lumieres sont petites, qui parle à

tort et à travers de toutes choses, et n'applaudit qu'à contre-sens; mais son argent redresse les jugemens de son esprit. Il a du discernement dans sa bourse. Ses louanges sont monnoyées; et ce Bourgeois ignorant nous vaut mieux, comme vous voyez, que le grand Seigneur éclairé qui nous a introduits ici.

LE MAÎTRE A DANSER.

Il y a quelque chose de vrai dans ce que vous dites, mais je trouve que vous appuyez un peu trop sur l'argent; et l'intérêt est quelque chose de si bas qu'il ne faut jamais qu'un honnête homme montre pour lui de l'attachement.

LE MAÎTRE DE MUSIQUE.

Vous recevez fort bien pourtant l'argent que notre homme vous donne?

LE MAÎTRE A DANSER.

Assurément! mais je n'en fais pas tout mon bonheur, et je voudrois qu'avec son bien il eût encore quelque bon goût des choses.

LE MAÎTRE DE MUSIQUE.

Je le voudrois aussi; et c'est à quoi nous travaillons, tous deux, autant que nous pouvons. Mais, en tout cas, il nous donne moyen de nous faire connoître dans le monde, et il paiera pour tous les autres, ce que les autres loueront pour lui.

LE MAÎTRE A DANSER.

Le voilà qui vient.

SCENE II.

M. JOURDAIN, *en robe-de-chambre et en bonnet de nuit;* DEUX LAQUAIS, LE MAITRE DE MUSIQUE, LE MAITRE A DANSER, L'ÉLEVE *du maître de musique,* UNE MUSICIENNE, DEUX MUSICIENS, TROUPE DE DANSEURS.

M. JOURDAIN, *au Maître de musique et au Maître à danser.*

Hé bien, Messieurs? qu'est-ce? Me ferez-vous votre petite drôlerie?

LE MAÎTRE A DANSER.

Comment? quelle petite drôlerie?

M. JOURDAIN.

Hé, là.... Comment appellez-vous cela? votre Prologue, ou Dialogue, de chansons et de danse?

LE MAÎTRE A DANSER.

Ah! ah!

LE MAÎTRE DE MUSIQUE, *à M. Jourdain.*

Vous nous y voyez préparés.

M. JOURDAIN.

Je vous ai fait un peu attendre, mais c'est que je me fais habiller aujourd'hui comme les gens de qualité; et mon Tailleur m'a envoyé des bas de soie que j'ai pensé ne mettre jamais.

LE MAÎTRE DE MUSIQUE.

Nous ne sommes ici que pour attendre votre loisir.

M. JOURDAIN.

Je vous prie tous deux de ne vous point en aller qu'on ne m'ait apporté mon habit, afin que vous me puissiez voir.

LE MAÎTRE A DANSER.

Tout ce qu'il vous plaira.

M. JOURDAIN.

Vous me verrez équipé comme il faut, depuis les pieds jusqu'à la tête!

LE MAÎTRE DE MUSIQUE.

Nous n'en doutons point!

M. JOURDAIN, *montrant sa robe-de-chambre.*

Je me suis fait faire cette indienne-ci.

LE MAÎTRE A DANSER.

Elle est fort belle!

M. JOURDAIN.

Mon Tailleur m'a dit que les gens de qualité étoient comme cela le matin.

LE MAÎTRE DE MUSIQUE.

Cela vous sied à merveille!

M. JOURDAIN, *aux Laquais.*

Laquais! holà! mes deux Laquais!

LE PREMIER LAQUAIS.

Que voulez-vous, Monsieur?

M. JOURDAIN.

Rien. C'est pour voir si vous m'entendez bien.... (*Au Maître de Musique et au Maître à danser, en leur montrant les habits de ses Laquais.*) Que dites-vous de mes livrées?

LE MAÎTRE A DANSER.

Elles sont magnifiques !

M. JOURDAIN, *entr'ouvrant sa robe, et faisant voir son haut-de-chausse étroit de velours rouge, et sa camisole de velours verd.*

Voici encore un petit déshabillé pour faire le matin mes exercices.

LE MAÎTRE DE MUSIQUE.

Il est galant !

M. JOURDAIN, *aux Laquais.*

Laquais ?

LE PREMIER LAQUAIS.

Monsieur ?

M. JOURDAIN.

L'autre Laquais ?

LE SECOND LAQUAIS.

Monsieur ?

M. JOURDAIN, *ôtant sa robe-de chambre.*

Tenez ma robe.... (*Au Maître de Musique et au Maître à danser.*) Me trouvez-vous bien comme cela ?

LE MAÎTRE A DANSER.

Fort bien ! on ne peut pas mieux !

M. JOURDAIN.

Voyons un peu votre affaire.

LE MAÎTRE DE MUSIQUE.

Je voudrois bien auparavant vous faire entendre un air (*Montrant son Eleve*) qu'il vient de composer pour la sérénade que vous m'avez demandée. C'est un de mes Écoliers, qui a pour ces sortes de choses un talent admirable !

M. JOURDAIN.

Oui ; mais il ne falloit pas faire faire cela par un Écolier ; et vous n'étiez pas trop bon, vous-même, pour cette besogne-là !

LE MAÎTRE DE MUSIQUE.

Il ne faut pas, Monsieur, que le nom d'Écolier vous abuse. Ces sortes d'Écoliers en savent autant que les plus grands Maîtres ; et l'air est aussi beau qu'il s'en puisse faire ! Écoutez seulement.

M. JOURDAIN, *à ses Laquais.*

Donnez-moi ma robe pour mieux entendre.... Attendez, je crois que je serai mieux sans robe.... Non, redonnez-la moi ; cela ira mieux.

(*Il remet sa robe-de-chambre.*)

LA MUSICIENNE, *prenant l'air des mains de l'Eleve du Maître de Musique, et chantant.*

« Je languis nuit et jour ; et mon mal est extrême,
» Depuis qu'à vos rigueurs vos beaux yeux m'ont soumis ;
» Si vous traitez ainsi, belle Iris, qui vous aime,
» Hélas ! que pourriez-vous faire à vos ennemis ! »

M. JOURDAIN.

Cette chanson me semble un peu lugubre ; elle endort. Je voudrois que vous la pussiez un peu ragaillardir, par-ci par-là.

LE MAÎTRE DE MUSIQUE.

Il faut, Monsieur, que l'air soit accommodé aux paroles.

M. JOURDAIN.

On m'en apprit un, tout-à-fait joli, il y a quelque tems. Attendez.... là.... Comment est-ce qu'il dit ?

LE MAÎTRE A DANSER.

Par ma foi! je ne sais.

M. JOURDAIN.

Il y a du mouton dedans.

LE MAÎTRE A DANSER.

Du mouton?

M. JOURDAIN.

Oui.... (*Se rappelant la chanson.*) Ah!

(*Il chante.*)

« Je croyois Jeanneton
» Aussi douce que belle;
» Je croyois Jeanneton
» Plus douce qu'un mouton.
» Hélas! hélas! elle est cent fois,
» Mille fois plus cruelle
» Que n'est le tigre aux bois! »

N'est-il pas joli?

LE MAÎTRE DE MUSIQUE.

Le plus joli du monde!

LE MAÎTRE A DANSER, *à M. Jourdain.*

Et vous le chantez bien!

M. JOURDAIN.

C'est sans avoir appris la Musique.

LE MAÎTRE DE MUSIQUE.

Vous devriez l'apprendre, Monsieur, comme vous faites la Danse. Ce sont deux arts qui ont une étroite liaison ensemble.

LE MAÎTRE A DANSER, *à M. Jourdain.*

Et qui ouvrent l'esprit d'un homme aux belles choses !

M. JOURDAIN.

Est-ce que les gens de qualité apprennent aussi la Musique ?

LE MAÎTRE DE MUSIQUE.

Oui, Monsieur.

M. JOURDAIN.

Je l'apprendrai donc... Mais je ne sais quel tems je pourrai prendre ; car, outre le Maître d'Armes qui me montre, j'ai arrêté encore un Maître de Philosophie, qui doit commencer ce matin.

LE MAÎTRE DE MUSIQUE.

La Philosophie est quelque chose ; mais la Musique, Monsieur, la Musique....

LE MAÎTRE A DANSER, *à M. Jourdain.*

La Musique et la Danse !.... La Musique et la Danse ! c'est là tout ce qu'il faut.

LE MAÎTRE DE MUSIQUE, *à M. Jourdain.*

Il n'y a rien qui soit si utile dans un État que la Musique !

LE MAÎTRE A DANSER, *à M. Jourdain.*

Il n'y a rien qui soit si nécessaire aux hommes que la Danse !

LE MAÎTRE DE MUSIQUE, *à M. Jourdain.*

Sans la Musique un État ne peut subsister !

LE MAÎTRE A DANSER, *à M. Jourdain.*

Sans la Danse un homme ne sauroit rien faire !

LE MAÎTRE DE MUSIQUE, *à M. Jourdain.*

Tous les désordres, toutes les guerres qu'on voit dans le monde n'arrivent que pour n'apprendre pas la Musique.

LE MAÎTRE A DANSER, *à M. Jourdain.*

Tous les malheurs des hommes, tous les revers funestes, dont les Histoires sont remplies, les bévues des Politiques, les manquemens des grands Capitaines, tout cela n'est venu que faute de savoir danser.

M. JOURDAIN.

Comment cela ?

LE MAÎTRE DE MUSIQUE.

La guerre ne vient-elle pas d'un manque d'union entre les hommes ?

M. JOURDAIN.

Cela est vrai.

LE MAÎTRE DE MUSIQUE.

Et si tous les hommes apprenoient la Musique ne seroit-ce pas le moyen de s'accorder ensemble, et de voir dans le monde la paix universelle ?

M. JOURDAIN.

Vous avez raison !

LE MAÎTRE A DANSER.

Lorsqu'un homme a commis un manquement dans sa conduite, soit aux affaires de sa famille, ou au gouvernement d'un État, ou au commandement d'une armée, ne dit-on pas toujours, un tel a fait un mauvais pas dans une telle affaire ?

M. JOURDAIN.

Oui, on dit cela.

LE MAÎTRE A DANSER.

Et faire un mauvais pas peut-il procéder d'autre chose que de ne savoir pas danser ?

M. JOURDAIN.

Cela est vrai ; et vous avez raison tous deux.

LE MAÎTRE A DANSER.

C'est pour vous faire voir l'excellence et l'utilité de la Danse et de la Musique !

M. JOURDAIN.

Je comprends cela à cette heure.

LE MAÎTRE DE MUSIQUE.

Voulez-vous voir nos deux affaires ?

M. JOURDAIN.

Oui.

LE MAÎTRE DE MUSIQUE.

Je vous l'ai déja dit, c'est un petit essai que j'ai fait autrefois des diverses passions que peut exprimer la Musique.

M. JOURDAIN.

Fort bien !

LE MAÎTRE DE MUSIQUE, *aux Musiciens.*

Allons, avancez.... (*A M. Jourdain.*) Il faut vous figurer qu'ils sont habillés en Bergers.

M. JOURDAIN.

Pourquoi toujours des Bergers ? On ne voit que cela par-tout !

LE MAÎTRE A DANSER.

Lorsqu'on a des personnes à faire parler en Mu-

sique, il faut bien que, pour la vraisemblance, on donne dans la Bergerie. Le chant a été, de tout tems, affecté aux Bergers; et il n'est gueres naturel, en dialogue, que des Princes ou Bourgeois chantent leurs passions.

M. JOURDAIN.

Passe, passe.... Voyons.

DIALOGUE EN MUSIQUE,

EXÉCUTÉ PAR UNE MUSICIENNE ET DEUX MUSICIENS.

LA MUSICIENNE, *au premier Musicien.*

Un cœur dans l'amoureux Empire
De mille soins est toujours agité!
On dit qu'avec plaisir on languit, on soupire;
Mais, quoi qu'on puisse dire,
Il n'est rien de si doux que notre liberté!

LE PREMIER MUSICIEN.

Il n'est rien de si doux que les tendres ardeurs
Qui font vivre deux cœurs
Dans une même envie;
On ne peut être heureux sans amoureux desirs.
Otez l'amour de la vie,
Vous en ôtez les plaisirs!

LE SECOND MUSICIEN.

Il seroit doux d'entrer sous l'amoureuse loi,
Si l'on trouvoit en amour de la foi;
Mais, hélas! ô rigueur cruelle!

On ne voit point de Bergere fidelle,
Et ce sexe inconstant, trop indigne du jour,
Doit faire pour jamais renoncer à l'amour !

LE PREMIER MUSICIEN, *à part.*
Aimable ardeur !

LA MUSICIENNE, *à part.*
Franchise heureuse !

LE SECOND MUSICIEN, *à part.*
Sexe trompeur !

LE PREMIER MUSICIEN, *à part.*
Que tu m'es précieuse !

LA MUSICIENNE, *à part.*
Que tu plais à mon cœur !

LE SECOND MUSICIEN, *à part.*
Que tu me fais d'horreur !

LE PREMIER MUSICIEN.
Ah ! quitte, pour aimer, cette haine mortelle !

LA MUSICIENNE, *au second Musicien.*
On peut, on peut te montrer
Une Bergere fidelle !

LE SECOND MUSICIEN.
Hélas ! où la rencontrer ?

LA MUSICIENNE.
Pour défendre notre gloire,
Je te veux offrir mon cœur !

LE SECOND MUSICIEN.
Mais, Bergere, puis-je croire
Qu'il ne sera point trompeur ?

LA MUSICIENNE.

Voyez, par expérience,
Qui des deux aimera mieux.

LE SECOND MUSICIEN.

Qui manquera de constance
Le puissent perdre les Dieux !

TOUS TROIS ENSEMBLE.

A des ardeurs si belles.
Laissons-nous enflammer :
Ah ! qu'il est doux d'aimer,
Quand deux cœurs sont fideles !

M. JOURDAIN, *au Maître de Musique.*

Est-ce tout ?

LE MAÎTRE DE MUSIQUE.

Oui.

M. JOURDAIN.

Je trouve cela bien troussé ! et il y a là-dedans de petits dictons assez jolis !

LE MAÎTRE A DANSER.

Voici, pour mon affaire, un petit essai des plus beaux mouvemens et des plus belles attitudes dont une danse puisse être variée.

M. JOURDAIN.

Sont-ce encore des Bergers ?

LE MAÎTRE A DANSER.

C'est ce qu'il vous plaira.... (*Aux Danseurs.* Allons.

ENTRÉE DE BALLET.

(*Quatre Danseurs exécutent tous les mouvemens différens, et toutes les sortes de pas que le Maître à danser commande.*)

Fin du premier Acte.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

M. JOURDAIN, LE MAITRE DE MUSIQUE, LE MAITRE A DANSER, UN LAQUAIS.

M. JOURDAIN, *au Maître à danser.*

VOILA qui n'est point sot, et ces gens-là se trémoussent bien !

LE MAÎTRE DE MUSIQUE.

Lorsque la Danse sera mêlée avec la Musique, cela fera plus d'effet encore ; et vous verrez quelque chose de galant dans le petit Ballet que nous avons ajusté pour vous.

M. JOURDAIN.

C'est pour tantôt, au moins! et la personne pour qui j'ai fait faire tout cela me doit faire l'honneur de venir dîner céans.

LE MAÎTRE A DANSER.

Tout est prêt.

LE MAÎTRE DE MUSIQUE, *à M. Jourdain.*

Au reste, Monsieur, ce n'est pas assez ; il faut qu'une personne comme vous, qui êtes magnifique, et qui avez de l'inclination pour les belles choses,

ait un concert de Musique chez soi, tous les Mercredis, ou tous les Jeudis.

M. JOURDAIN.

Est-ce que les gens de qualité en ont?

LE MAÎTRE DE MUSIQUE.

Oui, Monsieur.

M. JOURDAIN.

J'en aurai donc.... Cela est-il beau?

LE MAÎTRE DE MUSIQUE.

Sans doute. Il vous faudra trois voix, un dessus, une haute-contre et une basse, qui seront accompagnées d'une basse de viole, d'un théorbe et d'un clavecin, pour les basses continues, avec deux dessus de violon, pour jouer les ritournelles.

M. JOURDAIN.

Il y faudra mettre aussi une trompette marine. La trompette marine est un instrument qui me plaît et qui est harmonieux!

LE MAÎTRE DE MUSIQUE.

Laissez-nous gouverner les choses.

M. JOURDAIN.

Au moins, n'oubliez pas tantôt de m'envoyer des Musiciens pour chanter à table!

LE MAÎTRE DE MUSIQUE.

Vous aurez tout ce qu'il vous faut.

M. JOURDAIN.

Mais, sur-tout, que le Ballet soit beau!

LE MAÎTRE DE MUSIQUE.

Vous en serez content; et, entre autres choses, de certains menuets que vous y verrez.

M. JOURDAIN.

Ah ! les menuets sont ma danse, et je veux que vous me le voyiez danser.... (*Au Maître à danser.*) Allons, mon Maître.

LE MAÎTRE A DANSER.

Un chapeau, Monsieur, s'il vous plaît.

(*M. Jourdain va prendre le chapeau de son Laquais, et le met par-dessus son bonnet de nuit ; son Maître à danser lui prend les mains et le fait danser sur un air de menuet qu'il chante.*)

La, la, la, la, la, la,
La, la, la, la, la, la, la,
La, la, la, la, la, la,
La, la, la, la, la, la,
La, la, la, la, la....

En cadence, s'il vous plaît....

La, la, la, la, la....

La jambe droite....

La, la, la....

Ne remuez point tant les épaules....

La, la, la, la, la, la, la, la, la, la....

Vos deux bras sont estropiés....

La, la, la, la, la....

Haussez la tête... Tournez la pointe du pied en-dehors...

La, la, la....

Dressez votre corps.

M. JOURDAIN, *au Maître de musique, après avoir dansé.*

Hé ?

LE MAÎTRE DE MUSIQUE.

Voilà qui est le mieux du monde !

toutes les autres sciences inutiles, comme la Danse, la Musique, la....

LE MAÎTRE A DANSER, *l'interrompant.*

Tout beau! M. le tireur d'Armes. Ne parlez de la Danse qu'avec respect!

LE MAÎTRE DE MUSIQUE, *au Maître d'Armes.*

Apprenez, je vous prie, à mieux traiter l'excellence de la Musique!

LE MAÎTRE D'ARMES.

Vous êtes de plaisantes gens, de vouloir comparer vos sciences à la mienne!

LE MAÎTRE DE MUSIQUE.

Voyez un peu l'homme d'importance!

LE MAÎTRE A DANSER.

Voilà un plaisant animal, avec son plastron!

LE MAÎTRE D'ARMES.

Mon petit Maître à Danser, je vous ferois danser comme il faut!.... (*Au Maître de Musique.*) Et vous, mon petit Musicien, je vous ferois chanter de la belle manière!

LE MAÎTRE A DANSER.

Monsieur le batteur de fer, je vous apprendrai votre métier!

M. JOURDAIN, *au Maître de Musique.*

Etes-vous fou de l'aller quereller, lui qui entend la tierce et la quarte, et qui sait tuer un homme par raison démonstrative?

LE MAÎTRE A DANSER.

Je me moque de sa raison démonstrative, et de sa tierce et de sa quarte!

M. JOURDAIN.

Tout doux, vous dis-je !

LE MAÎTRE D'ARMES, *au Maître à Danser.*

Comment ! petit impertinent !

M. JOURDAIN.

Hé ! mon Maître d'Armes !....

LE MAÎTRE A DANSER, *au Maître d'Armes.*

Comment ! grand cheval de carrosse ?

M. JOURDAIN.

Hé ! mon Maître à Danser !....

LE MAÎTRE D'ARMES, *au Maître à Danser.*

Si je me jette sur vous !....

M. JOURDAIN.

Doucement !

LE MAÎTRE A DANSER, *au Maître d'Armes.*

Si je mets sur vous la main !....

M. JOURDAIN.

Tout beau !

LE MAÎTRE D'ARMES, *au Maître à Danser.*

Je vous étrillerai d'un air !....

M. JOURDAIN.

De grace !

LE MAÎTRE A DANSER, *au Maître d'Armes.*

Je vous rosserai d'une maniere !....

M. JOURDAIN.

Je vous prie !

LE MAÎTRE DE MUSIQUE.

Laissez-nous un peu lui apprendre à parler !

M. JOURDAIN.

Mon Dieu, arrêtez-vous !

SCENE V.

UN MAITRE DE PHILOSOPHIE, M. JOURDAIN, LE MAITRE DE MUSIQUE, LE MAITRE A DANSER, LE MAITRE D'ARMES, LES DEUX LAQUAIS.

M. JOURDAIN, *au Maître de Philosophie.*

HOLA! M. le Philosophe, vous arrivez tout à propos, avec votre Philosophie! Venez un peu mettre la paix entre ces personnes-ci.

LE MAÎTRE DE PHILOSOPHIE, *aux trois autres Maîtres.*

Qu'est-ce donc? qu'y a-t-il, Messieurs?

M. JOURDAIN.

Ils se sont mis en colere pour la préférence de leurs professions, jusqu'à se dire des injures, et en vouloir venir aux mains.

LE MAÎTRE DE PHILOSOPHIE, *aux trois autres Maîtres.*

Eh! quoi, Messieurs, faut-il s'emporter de la sorte? et n'avez-vous point lu le docte Traité que Séneque a composé de la colere? Y a-t-il rien de plus bas et de plus honteux que cette passion, qui fait d'un homme une bête féroce? et la raison ne doit-elle pas être maîtresse de tous nos mouvemens?

LE MAÎTRE A DANSER, *montrant le Maître d'Armes.*

Comment! Monsieur, il vient nous dire des injures,

à tous deux, en méprisant la Danse que j'exerce, et (*Montrant le Maître de Musique.*) la Musique dont il fait profession !

LE MAÎTRE DE PHILOSOPHIE.

Un homme sage est au-dessus de toutes les injures qu'on lui peut dire; et la grande réponse qu'on doit faire aux outrages, c'est la modération et la patience.

LE MAÎTRE D'ARMES.

Ils ont tous deux l'audace de vouloir comparer leurs professions à la mienne !

LE MAÎTRE DE PHILOSOPHIE.

Faut-il que cela vous émeuve ? Ce n'est pas de vaine gloire et de condition, que les hommes doivent disputer entre eux; et ce qui nous distingue parfaitement les uns des autres, c'est la sagesse et la vertu.

LE MAÎTRE A DANSER.

Je lui soutiens que la Danse est une science à laquelle on ne peut faire assez d'honneur !

LE MAÎTRE DE MUSIQUE, *au Maître de Philosophie.*

Et, moi, que la Musique en est une que tous les siecles ont révérée !

LE MAÎTRE D'ARMES.

Et moi, je leur soutiens, à tous deux, que la science de tirer des Armes est la plus belle et la plus nécessaire de toutes les sciences !

LE MAÎTRE DE PHILOSOPHIE.

Et que sera donc la Philosophie ? Je vous trouve

tous trois bien impertinens de parler, devant moi, avec cette arrogance ; et de donner impudemment le nom de science à des choses que l'on ne doit pas même honorer du nom d'art, et qui ne peuvent être comprises que sous le nom de métier misérable de Gladiateur, de Chanteur et de Baladin!

LE MAÎTRE D'ARMES.

Allez, Philosophe de chien !

LE MAÎTRE DE MUSIQUE, *au Maître de Philosophie.*

Allez, bélître de pédant !

LE MAÎTRE A DANSER, *au Maître de Philosophie.*

Allez, cuistre fieffé !

LE MAÎTRE DE PHILOSOPHIE.

Comment ! marauds que vous êtes ?....

(*Le Philosophe se jette sur eux, et tous trois le chargent de coups.*)

M. JOURDAIN.

Monsieur le Philosophe !

LE MAÎTRE DE PHILOSOPHIE, *aux trois autres Maîtres.*

Infâmes, coquins, insolens !

M. JOURDAIN.

Monsieur le Philosophe !....

LE MAÎTRE D'ARMES, *au Maître de Philosophie.*

La peste de l'animal !

M. JOURDAIN, *aux quatre Maîtres.*

Messieurs !

LE MAÎTRE DE PHILOSOPHIE, *aux trois autres Maîtres.*

Impudens !

M. JOURDAIN.

Monsieur le Philosophe !

LE MAÎTRE A DANSER, *au Maître de Philosophie.*

Diantre soit de l'âne bâté !

M. JOURDAIN, *aux quatre Maîtres.*

Messieurs !....

LE MAÎTRE DE PHILOSOPHIE, *aux trois autres Maîtres.*

Scélérats !

M. JOURDAIN.

Monsieur le Philosophe !

LE MAÎTRE DE MUSIQUE, *au Maître de Philosophie.*

Au diable l'impertinent !

M. JOURDAIN, *aux quatre Maîtres.*

Messieurs !....

LE MAÎTRE DE PHILOSOPHIE, *aux trois autres Maîtres.*

Frippons, gueux, traîtres, imposteurs !

M. JOURDAIN.

Monsieur le Philosophe !... (*Aux trois autres Maîtres.*) Messieurs !... (*Au Maître de Philosophie.*) Monsieur le Philosophe !... (*Aux trois autres Maîtres.*) Messieurs !... (*Au Maître de Philosophie.*) Monsieur le Philosophe !

(*Les quatre Maîtres sortent, en se battant.*)

SCENE VI.

M. JOURDAIN, LES DEUX LAQUAIS.

M. JOURDAIN, *à part.*

OH ! battez-vous tant qu'il vous plaira ; je n'y saurois que faire, et je n'irai pas gâter ma robe pour vous séparer ! Je serois bien fou de m'aller fourrer parmi eux, pour recevoir quelque coup qui me feroit mal !

SCENE VII.

LE MAITRE DE PHILOSOPHIE, M. JOURDAIN, LES DEUX LAQUAIS.

LE MAÎTRE DE PHILOSOPHIE, *raccommodant son collet, à M. Jourdain.*

VENONS à notre leçon.

M. JOURDAIN.

Ah ! Monsieur, je suis fâché des coups qu'ils vous ont donnés !

LE MAÎTRE DE PHILOSOPHIE.

Cela n'est rien ! Un Philosophe sait recevoir comme il faut les choses ; et je vais composer contre eux une satyre, du style de Juvénal, qui les déchirera de

la belle façon !.... Laissons cela.... Que voulez-vous apprendre ?

M. JOURDAIN.

Tout ce que je pourrai, car j'ai toutes les envies du monde d'être savant ; et j'enrage que mon pere et ma mere ne m'aient pas bien fait étudier dans toutes les sciences, quand j'étois jeune !

LE MAÎTRE DE PHILOSOPHIE.

Ce sentiment est raisonnable ; *nam, sine doctrinâ, vita est quasi mortis imago.* Vous entendez cela ; et vous savez le latin, sans doute ?

M. JOURDAIN.

Oui ; mais faites comme si je ne le savois pas. Expliquez-moi ce que cela veut dire.

LE MAÎTRE DE PHILOSOPHIE.

Cela veut dire que, « sans la science, la vie est » presque une image de la mort. »

M. JOURDAIN.

Ce latin-là a raison !

LE MAÎTRE DE PHILOSOPHIE.

N'avez-vous point quelques principes, quelques commencemens des sciences ?

M. JOURDAIN.

Oh ! oui : je sais lire et écrire.

LE MAÎTRE DE PHILOSOPHIE.

Par où vous plaît-il que nous commencions ? Voulez-vous que je vous apprenne la Logique ?

M. JOURDAIN.

Qu'est-ce que c'est que cette Logique ?

LE MAÎTRE DE PHILOSOPHIE.

C'est elle qui enseigne les trois opérations de l'esprit.

M. JOURDAIN.

Qui sont-elles, ces trois opérations de l'esprit?

LE MAÎTRE DE PHILOSOPHIE.

La premiere, la seconde et la troisieme. La premiere est de bien concevoir, par le moyen des universaux; la seconde de bien juger, par le moyen des cathégories, et la troisieme de bien tirer une conséquence, par le moyen des figures, *Barbara, celarent, Darii, ferio, baralipton, &c.*

M. JOURDAIN.

Voilà des mots qui sont trop rébarbatifs! Cette Logique-là ne me revient point! Apprenons autre chose qui soit plus joli.

LE MAÎTRE DE PHILOSOPHIE.

Voulez-vous apprendre la Morale?

M. JOURDAIN.

La Morale?

LE MAÎTRE DE PHILOSOPHIE.

Oui?

M. JOURDAIN.

Qu'est-ce qu'elle dit cette Morale?

LE MAÎTRE DE PHILOSOPHIE.

Elle traite de là félicité, enseigne aux hommes à modérer leurs passions, et....

M. JOURDAIN, *l'interrompant.*

Non, laissons cela. Je suis bilieux, comme tous les diables! et il n'y a Morale qui tienne; je me veux

veux mettre en colere tout mon saoul, quand il m'en prend envie.

LE MAÎTRE DE PHILOSOPHIE.

Est-ce la Physique que vous voulez apprendre?

M. JOURDAIN.

Qu'est-ce qu'elle chante cette Physique?

LE MAÎTRE DE PHILOSOPHIE.

La Physique est celle qui explique les principes des choses naturelles, et les propriétés du corps; qui discourt de la nature des élémens, des métaux, des minéraux, des pierres, des plantes et des animaux, et nous enseigne les causes de tous les météores, l'arc-en-ciel, les feux volans, les cometes, les éclairs, le tonnerre, la foudre, la pluie, la neige, la grêle, les vents et les tourbillons.

M. JOURDAIN.

Il y a trop de tintamare là-dedans, trop de brouillamini!

LE MAÎTRE DE PHILOSOPHIE.

Que voulez-vous donc que je vous apprenne?

M. JOURDAIN.

Apprenez-moi l'Orthographe.

LE MAÎTRE DE PHILOSOPHIE.

Très-volontiers!

M. JOURDAIN.

Après, vous m'apprendrez l'Almanach, pour savoir quand il y a de la lune, et quand il n'y en a point.

LE MAÎTRE DE PHILOSOPHIE.

Soit. Pour bien suivre votre pensée, et traiter cette

matiere en Philosophe, il faut commencer, selon l'ordre des choses, par une exacte connoissance de la nature des lettres, de la différente maniere de les prononcer toutes; et là-dessus j'ai à vous dire que les lettres sont divisées en voyelles, ainsi dites voyelles, parce qu'elles expriment les voix, et en consonnes, ainsi appellées consonnes, parce qu'elles sonnent avec les voyelles, et ne font que marquer les diverses articulations des voix. Il y a cinq voyelles, ou voix : A, E, I, O, U.

M. JOURDAIN.

J'entends tout cela.

LE MAÎTRE DE PHILOSOPHIE.

La voix A se forme en ouvrant fort la bouche...à (*Faisant la démonstration.*) A.

M. JOURDAIN, *répétant.*

A, A.... Oui.

LE MAÎTRE DE PHILOSOPHIE.

La voix E se forme en rapprochant la mâchoire d'en-bas de celle d'en-haut.... A, E.

M. JOURDAIN, *répétant.*

A, E; A, E.... Ma foi! oui.... Ah! que cela est beau!

LE MAÎTRE DE PHILOSOPHIE.

Et la voix I en rapprochant encore davantage les mâchoires l'une de l'autre, et écartant les deux coins de la bouche vers les oreilles.... A, E, I.

M. JOURDAIN, *répétant.*

A, E, I; I, I, I... Cela est vrai... Vive la science!

LE MAÎTRE DE PHILOSOPHIE.

La voix O se forme en r'ouvrant les mâchoires, et rapprochant les levres par les deux coins, le haut et le bas.... O.

M. JOURDAIN, *répétant.*

O, O.... Il n'y a rien de plus juste !.... A, E, I, O; I, O.... Cela est admirable !.... I, O; I, O.

LE MAÎTRE DE PHILOSOPHIE.

L'ouverture de la bouche fait justement comme un petit rond qui représente un O.

M. JOURDAIN, *répétant.*

O, O, O.... Vous avez raison !.... O.... Ah ! la belle chose que de savoir quelque chose !

LE MAÎTRE DE PHILOSOPHIE.

La voix U se forme en rapprochant les dents sans les joindre entiérement, et alongeant les deux levres en-dehors, les approchant aussi l'une de l'autre, sans les rejoindre tout-à-fait.... U.

M. JOURDAIN, *répétant.*

U, U.... Il n'y a rien de plus véritable.... U.

LE MAÎTRE DE PHILOSOPHIE.

Vos deux levres s'alongent comme si vous faisiez la moue; d'où vient que si vous la voulez faire à quelqu'un et vous moquer de lui, vous ne sauriez lui dire que : U.

M. JOURDAIN, *répétant.*

U, U.... Cela est vrai !.... Ah ! que n'ai-je étudié plutôt pour savoir tout cela !

LE MAÎTRE DE PHILOSOPHIE.

Demain nous verrons les autres lettres qui sont les consonnes.

M. JOURDAIN.

Est-ce qu'il y a des choses aussi curieuses qu'à celles-ci ?

LE MAÎTRE DE PHILOSOPHIE.

Sans doute. La consonne D, par exemple, se prononce en donnant du bout de la langue au-dessus des dents d'en-haut : Da.

M. JOURDAIN, *répétant.*

Da, Da.... Oui.... Ah ! les belles choses ! les belles choses !

LE MAÎTRE DE PHILOSOPHIE.

L'F en appuyant les dents d'en-haut sur la levre de dessous : Fa.

M. JOURDAIN, *répétant.*

Fa, Fa.... C'est la vérité.... (*A part.*) Ah ! mon pere et ma mere, que je vous veux du mal !

LE MAÎTRE DE PHILOSOPHIE.

Et l'R en portant le bout de la langue jusqu'au haut du palais ; de sorte qu'étant frôlée par l'air qui sort avec force, elle lui cede, et revient toujours au même endroit, faisant une maniere de tremblement : R, Ra.

M. JOURDAIN, *répétant.*

R, R, Ra ; R, R, R, R, R, Ra.... Cela est vrai.... Ah ! l'habile homme que vous êtes, et que j'ai perdu de tems !.... R, R, R, Ra.

LE MAÎTRE DE PHILOSOPHIE.

Je vous expliquerai à fonds toutes ces curiosités.

M. JOURDAIN.

Je vous en prie !.... Au reste, il faut que je vous fasse une confidence. Je suis amoureux d'une personne de grande qualité, et je souhaiterois que vous m'aidassiez à lui écrire quelque chose dans un petit billet, que je veux laisser tomber à ses pieds.

LE MAÎTRE DE PHILOSOPHIE.

Fort bien !

M. JOURDAIN.

Cela sera galant, oui !

LE MAÎTRE DE PHILOSOPHIE.

Sans doute. Sont-ce des vers que vous lui voulez écrire ?

M. JOURDAIN.

Non, non, point de vers !

LE MAÎTRE DE PHILOSOPHIE.

Vous ne voulez que de la prose ?

M. JOURDAIN.

Non, je ne veux ni prose, ni vers.

LE MAÎTRE DE PHILOSOPHIE.

Il faut bien que ce soit l'un ou l'autre.

M. JOURDAIN.

Pourquoi ?

LE MAÎTRE DE PHILOSOPHIE.

Par la raison, Monsieur, qu'il n'y a pour s'exprimer que la prose ou les vers.

M. JOURDAIN.

Il n'y a que la prose ou les vers ?

LE MAÎTRE DE PHILOSOPHIE.

Non, Monsieur. Tout ce qui n'est point prose est vers; et tout ce qui n'est point vers est prose.

M. JOURDAIN.

Et comme l'on parle qu'est-ce que c'est donc que cela?

LE MAÎTRE DE PHILOSOPHIE.

De la prose.

M. JOURDAIN.

Quoi! quand je dis: « Nicole, apportez-moi mes pan-» toufles et me donnez mon bonnet de nuit, » c'est de la prose?

LE MAÎTRE DE PHILOSOPHIE.

Oui, Monsieur.

M. JOURDAIN.

Par ma foi! il y a plus de quarante ans que je dis de la prose, sans que j'en susse rien; et je vous suis le plus obligé du monde de m'avoir appris cela! Je voudrois donc lui mettre dans un billet: « Belle Mar-» quise, vos beaux yeux me font mourir d'amour! » Mais je voudrois que cela fût mis d'une maniere galante, que cela fût tourné gentiment!

LE MAÎTRE DE PHILOSOPHIE.

Mettre que les feux de ses yeux réduisent votre cœur en cendres? que vous souffrez nuit et jour pour elle les violences d'un....

M. JOURDAIN, *l'interrompant.*

Non, non, non, je ne veux point tout cela. Je ne veux que ce que je vous ai dit: « Belle Mar-» quise, vos beaux yeux me font mourir d'amour! »

LE MAÎTRE DE PHILOSOPHIE.

Il faut bien étendre un peu la chose.

M. JOURDAIN.

Non, vous dis-je : je ne veux que ces seules paroles-là dans le billet ; mais tournées à la mode bien arrangées, comme il faut. Je vous prie de me dire un peu, pour voir, les diverses manieres dont on les peut mettre ?

LE MAÎTRE DE PHILOSOPHIE.

On peut les mettre premiérement comme vous avez dit : « Belle Marquise, vos beaux yeux me font mou- » rir d'amour !.... » Ou bien : « D'amour mourir me » font, belle Marquise, vos beaux yeux !.... » Ou bien : « Vos yeux beaux d'amour me font, belle » Marquise, mourir !.... » Ou bien : « Mourir vos » beaux yeux, belle Marquise, d'amour me font !... » Ou bien : « Me font vos yeux beaux mourir, belle » Marquise, d'amour ! »

M. JOURDAIN.

Mais, de toutes ces façons-là laquelle est la meilleure ?

LE MAÎTRE DE PHILOSOPHIE.

Celle que vous avez dite : « Belle Marquise, vos » beaux yeux me font mourir d'amour ! »

M. JOURDAIN.

Cependant, je n'ai point étudié, et j'ai fait cela tout du premier coup !.... Je vous remercie, de tout mon

M. JOURDAIN.

Je vous dis qu'ils me b essent, moi!

LE MAÎTRE TAILLEUR.

Vous vous imaginez cela.

M. JOURDAIN.

Je me l'imagine, parce que je le sens.... Voyez la belle raison!

LE MAÎTRE TAILLEUR, *lui montrant son habit.*

Tenez, voilà le plus bel habit de la Cour, et le mieux assorti! C'est un chef-d'œuvre que d'avoir inventé un habit sérieux qui ne fût pas noir; et je le donne, en six coups, aux Tailleurs les plus éclairés!

M. JOURDAIN, *examinant l'habit.*

Qu'est-ce que c'est que ceci? vous avez mis les fleurs en en-bas?

LE MAÎTRE TAILLEUR.

Vous ne m'avez pas dit que vous les vouliez en en-haut.

M. JOURDAIN.

Est-ce qu'il faut dire cela?

LE MAÎTRE TAILLEUR.

Oui vraiment. Toutes les personnes de qualité les portent de la sorte.

M. JOURDAIN.

Les personnes de qualité portent les fleurs en en-bas?

LE MAÎTRE TAILLEUR.

Oui, Monsieur.

M. JOURDAIN.

Oh ! voilà qui est donc bien ?

LE MAÎTRE TAILLEUR.

Si vous voulez, je les mettrai en en-haut ?

M. JOURDAIN.

Non, non.

LE MAÎTRE TAILLEUR.

Vous n'avez qu'à dire ?

M. JOURDAIN.

Non, vous dis-je, vous avez bien fait !... Croyez-vous que mon habit m'aille bien ?

LE MAÎTRE TAILLEUR.

Belle demande ! Je défie un Peintre, avec son pinceau, de vous faire rien de plus juste ! J'ai chez moi un Garçon qui, pour monter une ringrave, est le plus grand génie du monde ; et un autre qui, pour assembler un pourpoint, est le héros de notre tems.

M. JOURDAIN, *lui faisant examiner sa perruque et son chapeau, que ses Laquais viennent de lui mettre.*

La perruque et les plumes sont-elles comme il faut ?

LE MAÎTRE TAILLEUR.

Tout est bien !

M. JOURDAIN, *regardant l'habit du Tailleur.*

Ah ! ah ! M. le Tailleur, voilà de mon étoffe du dernier habit que vous m'avez fait. Je la reconnois bien !

LE MAÎTRE TAILLEUR.

C'est que l'étoffe me sembla si belle que j'en ai voulu lever un habit pour moi.

M. JOURDAIN.

Oui; mais il ne falloit pas le lever avec le mien.

LE MAÎTRE TAILLEUR.

Voulez-vous mettre votre habit?

M. JOURDAIN.

Oui, donnez-le moi.

LE MAÎTRE TAILLEUR.

Attendez... Cela ne va pas comme cela. J'ai amené des gens pour vous habiller en cadence, et ces sortes d'habits se mettent avec cérémonie.... (*Appelant.*) Holà! entrez, vous autres.

SCENE IX.

QUATRE GARÇONS TAILLEURS *dansans*; M. JOURDAIN, LE MAITRE TAILLEUR, LE PREMIER GARÇON TAILLEUR, LES DEUX LAQUAIS.

LE MAÎTRE TAILLEUR, *à ses Garçons.*

METTEZ cet habit à Monsieur, de la maniere que vous faites aux personnes de qualité.

PREMIERE ENTRÉE DE BALLET.

(*Les quatre Garçons Tailleurs dansans s'approchent de M. Jourdain. Deux lui arrachent le haut-de-chausses de*

de ses exercices, les deux autres lui ôtent la camisole; après quoi, toujours en cadence, ils lui mettent son habit: puis il se promene au milieu d'eux, et le leur montre, pour voir s'il est bien.)

UN GARÇON TAILLEUR, *à M. Jourdain.*

Mon Gentilhomme, donnez, s'il vous plaît, aux Garçons quelque chose pour boire!

M. JOURDAIN.

Comment m'appellez-vous?

LE GARÇON TAILLEUR.

Mon Gentilhomme!

M. JOURDAIN, *à part.*

Mon Gentilhomme! Voilà ce que c'est que de se mettre en personne de qualité. Allez-vous-en demeurer toujours habillé en Bourgeois, on ne vous dira point mon Gentilhomme.... (*Au Garçon Tailleur, en lui donnant de l'argent.*) Tenez, voilà pour mon Gentilhomme.

UN AUTRE GARÇON TAILLEUR.

Monseigneur, nous vous sommes bien obligés!

M. JOURDAIN, *à part.*

Monseigneur!.... Oh! oh! Monseigneur.... (*Au second Garçon Tailleur, en lui donnant encore de l'argent.*) Attendez, mon ami, Monseigneur mérite quelque chose, et ce n'est pas une petite parole que Monseigneur! Tenez, voilà ce que Monseigneur vous donne.

LE SECOND GARÇON TAILLEUR.

Monseigneur, nous allons boire tous à la santé de Votre Grandeur!

M. JOURDAIN, *à part.*

Votre Grandeur !.... Oh ! oh ! oh !.... (*Au second Garçon Tailleur.*) Attendez ; ne vous en allez pas... (*A part.*) A moi, votre Grandeur !.... Ma foi ! s'il va jusqu'à l'Altesse, il aura toute la bourse !... (*Au second Garçon Tailleur, en lui donnant encore de l'argent.*) Tenez, voilà pour ma Grandeur.

LE SECOND GARÇON TAILLEUR.

Monseigneur, nous la remercions très-humblement de ses libéralités !

M. JOURDAIN, *à part.*

Il a bien fait : je lui allois tout donner !

(*Il sort, avec ses Laquais.*)

SCENE X.

LE MAITRE TAILLEUR, LES GARÇONS TAILLEURS.

SECONDE ENTRÉE DE BALLET.

(*Les quatre Garçons Tailleurs dansans expriment par des danses la joie qu'ils ont de la libéralité de M. Jourdain.*)

Fin du second Acte.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

M. JOURDAIN, DEUX LAQUAIS.

M. JOURDAIN.

SUIVEZ-MOI, que j'aille un peu montrer mon habit par la Ville; et sur-tout, ayez soin, tous deux, de marcher immédiatement sur mes pas, afin qu'on voie bien que vous êtes à moi.

LE PREMIER LAQUAIS.

Oui, Monsieur.

M. JOURDAIN.

Appellez-moi Nicole, que je lui donne quelques ordres.... (*Appercevant Nicole, qui vient.*) Ne bougez; la voilà.

SCENE II.

NICOLE, M. JOURDAIN, LES DEUX LAQUAIS.

M. JOURDAIN, *à Nicole.*

NICOLE ?

NICOLE.

Plaît-il ?

M. JOURDAIN.

Écoutez.

NICOLE, *riant.*

Hi, hi, hi, hi, hi, hi....

M. JOURDAIN.

Qu'as-tu à rire ?

NICOLE.

Hi, hi, hi, hi, hi, hi....

M. JOURDAIN.

Que veut dire cette coquine-là ?

NICOLE.

Hi, hi, hi... Comme vous voilà bâti ?... Hi, hi, hi...

M. JOURDAIN.

Comment donc ?

NICOLE.

Ah ! ah !... Mon Dieu !... Hi, hi, hi, hi....

M. JOURDAIN.

Quelle friponne est-ce là ? Te moques-tu de moi ?

NICOLE.

Nenni, Monsieur; j'en serois bien fâchée!... Hi, hi, hi, hi, hi, hi....

M. JOURDAIN.

Je te baillerai sur le nez, si tu ris davantage!

NICOLE.

Monsieur, je ne puis pas m'en empêcher... Hi, hi, hi, hi, hi, hi....

M. JOURDAIN.

Tu ne t'arrêteras pas?

NICOLE.

Monsieur, je vous demande pardon; mais vous êtes si plaisant que je ne me saurois tenir de rire... Hi, hi, hi....

M. JOURDAIN.

Mais voyez quelle insolence!

NICOLE.

Vous êtes tout-à-fait drôle comme cela.... Hi, hi...

M. JOURDAIN, *la menaçant.*

Je te...

NICOLE.

Je vous prie de m'excuser!... Hi, hi, hi, hi....

M. JOURDAIN.

Tiens, si tu ris encore, le moins du monde, je te jure que je t'appliquerai sur la joue le plus grand soufflet qui se soit jamais donné!

NICOLE.

Eh! bien, Monsieur, voilà qui est fait, je ne rirai plus.

M. JOURDAIN.

Prends-y bien garde !.... Il faut que, pour tantôt, tu nettoies....

NICOLE.

Hi, hi....

M. JOURDAIN.

Que tu nettoies comme il faut....

NICOLE.

Hi, hi....

M. JOURDAIN.

Il faut, dis-je, que tu nettoies la salle, et....

NICOLE.

Hi, hi....

M. JOURDAIN.

Encore ?

NICOLE, *tombant à force de rire.*

Tenez, Monsieur, battez-moi plutôt, et me laissez rire tout mon soul ; cela me fera plus de bien !... Hi, hi, hi, hi....

M. JOURDAIN.

J'enrage !

NICOLE.

De grace, Monsieur, je vous prie de me laisser rire !... Hi, hi, hi....

M. JOURDAIN, *la menaçant.*

Si je te prends....

NICOLE.

Monsieur je creverai... ah, si je ne ris... Hi, hi, hi..

M. JOURDAIN.

Mais a-t-on jamais vu une pendarde comme celle-

là, qui me vient rire insolemment au nez, au lieu de recevoir mes ordres ?

NICOLE.

Que voulez-vous que je fasse, Monsieur ?

M. JOURDAIN.

Que tu songes, coquine ! à préparer ma maison pour la compagnie qui doit venir tantôt.

NICOLE, *se relevant.*

Ah ! par ma foi ! je n'ai plus envie de rire, et toutes vos compagnies font tant de désordre céans que ce mot est assez pour me mettre en mauvaise humeur !

M. JOURDAIN.

Ne dois-je point, pour toi, fermer ma porte à tout le monde ?

NICOLE.

Vous devriez, au moins, la fermer à certaines gens.

SCÈNE III.

Madame JOURDAIN, M. JOURDAIN, NICOLE, LES DEUX LAQUAIS.

Madame JOURDAIN, *à M. Jourdain.*

AH ! ah ! voici une nouvelle histoire ! Qu'est-ce que c'est donc, mon mari, que cet équipage-là ? Vous moquez-vous du monde de vous être fait en-

harnacher de la sorte? et avez-vous envie qu'on se raille par-tout de vous?

M. JOURDAIN.

Il n'y a que des sots et des sottes, ma femme, qui se railleront de moi!

Madame JOURDAIN.

Vraiement, on n'a pas attendu jusqu'à cette heure; et il y a long-tems que vos façons de faire donnent à rire à tout le monde!

M. JOURDAIN.

Qui est donc tout ce monde-là, s'il vous plaît?

Madame JOURDAIN.

Tout ce monde-là est un monde qui a raison, et qui est plus sage que vous! Pour moi, je suis scandalisée de la vie que vous menez. Je ne sais plus ce que c'est que notre maison. On diroit qu'il est céans carême-prenant tous les jours; et, dès le matin, de peur d'y manquer, on y entend des vacarmes de violons et de chanteurs, dont tout le voisinage se trouve incommodé!

NICOLE, *à M. Jourdain.*

Madame parle bien! Je ne saurois plus voir mon ménage propre avec cet attirail de gens que vous faites venir chez vous. Ils ont des pieds qui vont chercher de la boue dans tous les quartiers de la Ville pour l'apporter ici; et la pauvre Françoise est presque sur les dents, à frotter les planchers que vos biaux Maîtres viennent crotter régulièrement tous les jours!

M. JOURDAIN.

Ouais ! notre servante Nicole, vous avez le caquet bien affilé pour une Paysanne !

Madame JOURDAIN.

Nicole a raison, et son sens est meilleur que le vôtre. Je voudrois bien savoir ce que vous pensez faire d'un Maître à Danser, à l'âge que vous avez ?

NICOLE, *à M. Jourdain.*

Et d'un grand Maître tireur d'Armes, qui vient, avec ses battemens de pied, ébranler toute la maison, et nous déraciner tous les carriaux de notre salle?

M. JOURDAIN.

Taisez-vous, ma servante et ma femme !

Madame JOURDAIN.

Est-ce que vous voulez apprendre à danser, pour quand vous n'aurez plus de jambes ?

NICOLE, *à M. Jourdain.*

Est-ce que vous avez envie de tuer quelqu'un ?

M. JOURDAIN.

Taisez-vous, vous dis-je, vous êtes des ignorantes, l'une et l'autre ; et vous ne savez pas les prérogatives de tout cela !

Madame JOURDAIN.

Vous devriez bien plutôt songer à marier votre fille, qui est en âge d'être pourvue !

M. JOURDAIN.

Je songerai à marier ma fille quand il se présentera un parti pour elle ; mais je veux songer aussi à apprendre les belles choses !

NICOLE, *à Madame Jourdain.*

J'ai encore ouï-dire, Madame, qu'il a pris aujourd'hui, pour renfort de potage, un Maître de Philosophie.

M. JOURDAIN.

Fort bien! Je veux avoir de l'esprit, et savoir raisonner des choses parmi les honnêtes gens!

Madame JOURDAIN.

N'irez-vous point l'un de ces jours au collége, vous faire donner le fouet, à votre âge?

M. JOURDAIN.

Pourquoi non? Plût à Dieu l'avoir tout-à-l'heure, le fouet, devant tout le monde, et savoir ce qu'on apprend au collége!

NICOLE.

Oui, ma foi! cela vous rendroit la jambe bien mieux faite!

M. JOURDAIN.

Sans doute!

Madame JOURDAIN.

Tout cela est fort nécessaire pour conduire votre maison!

M. JOURDAIN.

Assurément! Vous parlez toutes deux comme des bêtes; et j'ai honte de votre ignorance!... Par exemple, savez-vous, vous, ce que c'est que vous dites à cette heure?

Madame JOURDAIN.

Oui; je sais que ce que je dis est fort bien dit, et que vous devriez songer à vivre d'autre sorte!

M. JOURDAIN.

Je ne parle pas de cela. Je vous demande ce que c'est que les paroles que vous dites ici?

Madame JOURDAIN.

Ce sont des paroles bien sensées, et votre conduite ne l'est gueres!

M. JOURDAIN.

Je ne parle pas de cela, vous dis-je. Je vous demande, ce que je parle avec vous, ce que je vous dis à cette heure, qu'est-ce que c'est?

Madame JOURDAIN.

Des chansons!

M. JOURDAIN.

Eh! non, ce n'est pas cela. Ce que nous disons tous deux, le langage que nous parlons à cette heure?

Madame JOURDAIN.

Hé bien?

M. JOURDAIN.

Comment est-ce que cela s'appelle?

Madame JOURDAIN.

Cela s'appelle comme on veut l'appeler!

M. JOURDAIN.

C'est de la prose, ignorante!

Madame JOURDAIN.

De la prose?

M. JOURDAIN.

Oui, de la prose. Tout ce qui est prose n'est point vers; et tout ce qui n'est point vers est prose. Eh!

voilà ce que c'est que d'étudier !... (*A Nicole.*) Et toi, sais-tu bien comme il faut faire pour dire un U ?

NICOLE.

Comment ?

M. JOURDAIN.

Oui ; qu'est-ce que tu fais quand tu dis un U !

NICOLE.

Quoi ?

M. JOURDAIN.

Dis un peu U pour voir.

NICOLE.

Eh ! bien, U.

M. JOURDAIN.

Qu'est-ce que tu fais ?

NICOLE.

Je dis U.

M. JOURDAIN.

Oui ; mais quand tu dis U, qu'est-ce que tu fais ?

NICOLE.

Je fais ce que vous me dites.

M. JOURDAIN.

Oh ! l'étrange chose que d'avoir affaire à des bêtes ! Tu allonges les levres en dehors, et approches la mâchoire d'en-haut de celle d'en-bas.... (*Répétant.*) U. Vois-tu ? je fais la moue.... U.

NICOLE.

Oui, cela est biau !

Madame JOURDAIN, *à M. Jourdain.*

Voilà qui est admirable !

M. JOURDAIN.

M. JOURDAIN.

C'est bien autre chose si vous aviez vu O, et DA, DA, et FA, FA!

Madame JOURDAIN.

Qu'est-ce que tout ce galimathias-là ?

NICOLE, *à M. Jourdain.*

De quoi est-ce que tout cela guérit ?

M. JOURDAIN.

J'enrage quand je vois des femmes ignorantes!

Madame JOURDAIN.

Allez, vous devriez envoyer promener tous ces gens-là avec leurs fariboles!

NICOLE, *à M. Jourdain.*

Et sur-tout ce grand escogriffe de Maître d'Armes, qui remplit de poudre tout mon ménage!

M. JOURDAIN.

Ouais! ce Maître d'Armes vous tient bien au cœur! Je te veux faire voir ton impertinence tout-à-l'heure.... (*Il se fait apporter des fleurets par un des Laquais, et en donne un à Nicole.*) Tiens raison démonstrative; la ligne du corps.... (*Poussant quelques bottes.*) Quand on pousse en quarte, on n'a qu'à faire cela; et quand on pousse en tierce, on n'a qu'à faire cela. Voilà le moyen de n'être jamais tué; et cela n'est-il pas beau d'être assuré de son fait, quand on se bat contre quelqu'un ? Là, pousse-moi un peu, pour voir.

NICOLE.

Hé bien, quoi ? . . .

(*Elle lui pousse plusieurs bottes.*)

M. JOURDAIN.

Tout beau!... Holà! ho! doucement!... Diantre soit la coquine!

NICOLE.

Vous me dites de pousser?

M. JOURDAIN.

Oui; mais tu me pousses en tierce, avant que de pousser en quarte, et tu n'as pas la patience que je pare!

Madame JOURDAIN.

Vous êtes fou, mon mari, avec toutes vos fantaisies! et cela vous est venu depuis que vous vous mêlez de hanter la noblesse.

M. JOURDAIN.

Lorsque je hante la noblesse je fais paroître mon jugement; et cela est plus beau que de hanter votre bourgeoisie!

Madame JOURDAIN.

Çamon vraiement! il y a fort à gagner à fréquenter vos nobles, et vous avez bien opéré avec ce beau M. le Comte, dont vous vous êtes embéguiné!

M. JOURDAIN.

Paix! songez à ce que vous dites. Savez-vous bien, ma femme, que vous ne savez pas de qui vous parlez, quand vous parlez de lui? C'est une personne d'importance, plus que vous ne pensez; un Seigneur que l'on considere à la Cour, et qui parle au Roi, tout comme je vous parle. N'est-ce pas une chose qui m'est tout-à-fait honorable que l'on voie venir chez moi si

souvent une personne de cette qualité, qui m'appelle son cher ami, et me traite comme si j'étois son égal? Il a pour moi des bontés qu'on ne devineroit jamais; et, devant tout le monde, il me fait des caresses dont je suis moi-même confus.

Madame JOURDAIN.

Oui, il a des bontés pour vous, et vous fait des caresses; mais il vous emprunte votre argent!

M. JOURDAIN.

Eh! bien, ne m'est-ce pas de l'honneur de prêter de l'argent à un homme de cette condition-là? et puis je faire moins pour un Seigneur qui m'appelle son cher ami?

Madame JOURDAIN.

Hé ce Seigneur, que fait-il pour vous?

M. JOURDAIN.

Des choses dont on seroit étonné, si on les savoit!

Madame JOURDAIN.

Hé quoi?

M. JOURDAIN.

Baste! je ne puis pas m'expliquer. Il suffit que si je lui ai prêté de l'argent, il me le rendra bien, et avant qu'il soit peu.

Madame JOURDAIN.

Oui; attendez-vous à cela!

M. JOURDAIN.

Assurément! ne me l'a-t-il pas dit?

Madame JOURDAIN.

Oui, oui, il ne manquera pas d'y faillir!

M. JOURDAIN.

Il m'a juré sa foi de Gentilhomme!

Madame JOURDAIN.

Chansons!

M. JOURDAIN.

Ouais! vous êtes bien obstinée, ma femme! Je vous dis qu'il me tiendra sa parole, j'en suis sûr!

Madame JOURDAIN.

Et moi, je suis sûre que non, et que toutes les caresses qu'il vous fait ne sont que pour vous enjôler!

M. JOURDAIN.

Taisez-vous.... le voici.

Madame JOURDAIN.

Il ne nous faut plus que cela. Il vient peut-être encore vous faire quelque emprunt; et il me semble que j'ai dîné quand je le vois!

M. JOURDAIN.

Taisez-vous, vous dis-je!

(*Les deux Laquais sortent.*)

SCENE IV.

DORANTE, M. JOURDAIN, Madame JOURDAIN, NICOLE.

DORANTE, *à M. Jourdain, en le saluant.*

MON cher ami, M. Jourdain, comment vous portez-vous ?

M. JOURDAIN, *le saluant aussi.*

Fort bien, Monsieur, pour vous rendre mes petits services !

DORANTE, *à Madame Jourdain.*

Et Madame Jourdain, que voilà, comment se porte-t-elle ?

Madame JOURDAIN.

Madame Jourdain se porte comme elle peut.

DORANTE, *à M. Jourdain, examinant son habit.*

Comment ! M. Jourdain, vous voilà le plus propre du monde !

M. JOURDAIN.

Vous voyez ?

DORANTE.

Vous avez, tout-à-fait, bon air avec cet habit ! Nous n'avons point de jeunes gens à la Cour qui soient mieux faits que vous !

M. JOURDAIN, *riant.*

Hai ! hai !

Madame JOURDAIN, *à part.*

Il le gratte par où il se démange !

DORANTE, *à M. Jourdain, en le faisant retourner de tous les côtés.*

Tournez vous.... Cela est tout-à-fait galant !

Madame JOURDAIN, *à part.*

Oui, aussi sot par-derriere que par-devant !

DORANTE, *à M. Jourdain.*

Ma foi ! M. Jourdain, j'avois une impatience étrange de vous voir ! Vous êtes l'homme du monde que j'estime le plus, et je parlois encore de vous ce matin dans la chambre du Roi.

M. JOURDAIN.

Vous me faites beaucoup d'honneur, Monsieur.... (*A Madame Jourdain.*) Dans la chambre du Roi !

DORANTE, *voulant le faire couvrir.*

Allons, mettez.

M. JOURDAIN.

Monsieur, je sais le respect que je vous dois !

DORANTE.

Mon Dieu ! mettez.... Point de cérémonie entre nous, je vous prie !

M. JOURDAIN.

Monsieur....

DORANTE.

Mettez, vous dis-je, M. Jourdain ; vous êtes mon ami ?

M. JOURDAIN.

Monsieur, je suis votre serviteur !

DORANTE.

Je ne me couvrirai point si vous ne vous couvrez.

M. JOURDAIN, *se couvrant.*

J'aime mieux être incivil qu'importun!

DORANTE, *se couvrant aussi.*

Je suis votre débiteur, comme vous le savez?

Madame JOURDAIN, *à part.*

Oui, nous ne le savons que trop!

DORANTE, *à M. Jourdain.*

Vous m'avez généreusement prêté de l'argent, en plusieurs occasions, et vous m'avez obligé de la meilleure grace du monde, assurément!

M. JOURDAIN.

Monsieur, vous vous moquez!

DORANTE.

Mais je sais rendre ce qu'on me prête, et reconnoître les plaisirs qu'on me fait.

M. JOURDAIN.

Je n'en doute point, Monsieur!

DORANTE.

Je veux sortir d'affaire avec vous; et je viens ici pour faire nos comptes ensemble.

M. JOURDAIN, *bas, a Madame Jourdain.*

Eh! bien, vous voyez votre impertinence, ma femme?

DORANTE.

Je suis homme qui aime à m'acquitter le plutôt que je puis.

M. JOURDAIN, *bas, à Madame Jourdain.*

Je vous le disois bien!

DORANTE.

Voyons un peu ce que je vous dois ?

M. JOURDAIN, *bas, à Madame Jourdain.*

Vous voilà avec vos soupçons ridicules !

DORANTE.

Vous souvenez-vous bien de tout l'argent que vous m'avez prêté ?

M. JOURDAIN.

Je crois que oui.... (*Cherchant dans ses poches, et en tirant un papier.*) J'en ai fait un petit mémoire. Le voici.... (*Lisant.*) Donné à vous une fois deux cents louis.

DORANTE.

Cela est vrai.

M. JOURDAIN.

Une autre fois, six vingt.

DORANTE.

Oui.

M. JOURDAIN.

Et une autre fois, cent quarante.

DORANTE.

Vous avez raison.

M. JOURDAIN.

Ces trois articles font quatre cents soixante louis, qui valent cinq mille soixante livres.

DORANTE.

Le compte est fort bon ! Cinq mille soixante livres ?

M. JOURDAIN.

Mille huit cents trente-deux livres à votre Plumassier.

DORANTE.

Justement.

M. JOURDAIN.

Deux mille sept cents quatre-vingt livres à votre Tailleur.

DORANTE.

Il est vrai.

M. JOURDAIN.

Quatre mille trois cents septante-neuf livres douze sols huit deniers à votre Marchand.

DORANTE.

Fort bien! Douze sols huit deniers; le compte est juste.

M. JOURDAIN.

Et mille sept cents quarante-huit livres sept sols quatre deniers à votre Sellier.

DORANTE.

Tout cela est véritable.... Qu'est-ce que cela fait?

M. JOURDAIN.

Somme totale, quinze mille huit cents livres.

DORANTE.

Somme totale est juste. Quinze mille huit cents livres. Mettez encore deux cents louis que vous m'allez donner, cela fera justement dix-huit mille francs, que je vous paîrai au premier jour.

Madame JOURDAIN, *bas, à M. Jourdain.*

Hé bien, ne l'avois-je pas bien deviné?

M. JOURDAIN, *bas.*

Paix!

DORANTE.

Cela vous incommodera-t-il de me donner ce que je vous dis ?

M. JOURDAIN.

Eh ! non.

Madame JOURDAIN, *bas, à M. Jourdain.*

Cet homme-là fait de vous une vache à lait !

M. JOURDAIN, *bas.*

Taisez-vous !

DORANTE.

Si cela vous incommode, j'en irai chercher ailleurs ?

M. JOURDAIN.

Non, Monsieur !

Madame JOURDAIN, *bas, à M. Jourdain.*

Il ne sera pas content qu'il ne vous ait ruiné !

M. JOURDAIN, *bas.*

Taisez-vous, vous dis-je !

DORANTE.

Vous n'avez qu'à me dire si cela vous embarrasse ?

M. JOURDAIN.

Point, Monsieur !

Madame JOURDAIN, *bas, à M. Jourdain.*

C'est un vrai enjôleur !

M. JOURDAIN, *bas.*

Taisez-vous donc !

Madame JOURDAIN, *bas, à M. Jourdain.*

Il vous sucera jusqu'au dernier sou !

M. JOURDAIN, *bas.*

Vous tairez-vous ?

DORANTE.

J'ai force gens qui m'en prêteroient, avec joie ; mais, comme vous êtes mon meilleur ami, j'ai cru que je vous ferois tort si j'en demandois à quelque autre?

M. JOURDAIN.

C'est trop d'honneur, Monsieur, que vous me faites! Je vais querir votre affaire.

Madame JOURDAIN, *bas, à M. Jourdain.*

Quoi ! vous allez encore lui donner cela ?

M. JOURDAIN, *bas.*

Que faire ? voulez-vous que je refuse un homme de cette condition-là, qui a parlé de moi ce matin dans la chambre du Roi ?

Madame JOURDAIN, *bas.*

Allez, vous êtes une vraie dupe !

(M. Jourdain sort.)

SCENE V.

Madame JOURDAIN, DORANTE, NICOLE.

DORANTE, *à Madame Jourdain.*

Vous me semblez toute mélancolique ? Qu'avez-vous, Madame Jourdain ?

Madame JOURDAIN.

J'ai la tête plus grosse que le poing, et si elle n'est pas enflée !

DORANTE.

Mademoiselle votre fille où est-elle, que je ne la vois point?

Madame JOURDAIN.

Mademoiselle ma fille est bien où elle est.

DORANTE.

Comment se porte-t-elle?

Madame JOURDAIN.

Elle se porte sur ses deux jambes.

DORANTE.

Ne voulez-vous point, un de ces jours, venir voir avec elle le Ballet et la Comédie, que l'on fait chez le Roi?

Madame JOURDAIN.

Oui, vraiement, nous avons fort envie de rire; fort envie de rire nous avons!

DORANTE.

Je pense, Madame Jourdain, que vous avez eu bien des amans dans votre jeune âge, belle et d'agréable humeur comme vous étiez!

Madame JOURDAIN.

Tredame! Monsieur, est-ce que Madame Jourdain est décrépite, et la tête lui grouille-t-elle déja?

DORANTE.

Ah! ma foi! Madame Jourdain, je vous demande pardon! je ne songeois pas que vous êtes jeune, et je rêve le plus souvent. Je vous prie d'excuser mon impertinence!

SCENE VI.

SCENE VI.

M. JOURDAIN, Madame JOURDAIN, DORANTE, NICOLE.

M. JOURDAIN, *à Dorante, en lui donnant deux rouleaux.*

VOILA deux cents louis bien comptés.

DORANTE.

Je vous assure, M. Jourdain, que je suis tout à vous, et que je brûle de vous rendre un service à la Cour!

M. JOURDAIN.

Je vous suis trop obligé!

DORANTE, *à Madame Jourdain.*

Si Madame Jourdain veut voir le divertissement royal, je lui ferai donner les meilleures places de la Salle.

Madame JOURDAIN.

Madame Jourdain vous baise les mains!

DORANTE, *bas, à M. Jourdain.*

Notre belle Marquise, comme je vous ai mandé par mon billet, viendra tantôt ici pour le Ballet et le repas; et je l'ai fait consentir enfin au cadeau que vous lui voulez donner.

M. JOURDAIN, *bas.*

Tirons-nous un peu loin, pour cause.

(*Ils s'éloignent de Madame Jourdain et de Nicole.*)

DORANTE, *bas.*

Il y a huit jours que je ne vous ai vu, et je ne vous ai point mandé de nouvelles du diamant que vous me mîtes entre les mains pour lui en faire présent, de votre part; mais c'est que j'ai eu toutes les peines du monde à vaincre son scrupule, et ce n'est que d'aujourd'hui qu'elle s'est résolue à l'accepter.

M. JOURDAIN, *bas.*

Comment l'a-t-elle trouvé ?

DORANTE, *bas.*

Merveilleux ! et je me trompe fort, ou la beauté de ce diamant fera pour vous sur son esprit un effet admirable !

M. JOURDAIN, *bas.*

Plût au Ciel !

Madame JOURDAIN, *bas, à Nicole.*

Quand il est une fois avec lui, il ne peut le quitter !

DORANTE, *bas, à M. Jourdain.*

Je lui ai fait valoir, comme il faut, la richesse de ce présent, et la grandeur de votre amour.

M. JOURDAIN, *bas.*

Ce sont, Monsieur, des bontés qui m'accablent; et je suis dans une confusion la plus grande du monde de voir une personne de votre qualité s'abaisser pour moi à ce que vous faites !

DORANTE, *bas.*

Vous moquez-vous ? est-ce qu'entre amis on s'arrête à ces sortes de scrupules ? et ne feriez-vous pas pour moi la même chose, si l'occasion s'en offroit ?

M. JOURDAIN, *bas.*

Oh ! assurément, et de très-grand cœur !

Madame JOURDAIN, *bas, à Nicole.*

Que sa présence me pese sur les épaules !

DORANTE, *bas, à M. Jourdain.*

Pour moi, je ne regarde rien quand il faut servir un ami ; et lorsque vous me fîtes confidence de l'ardeur que vous aviez prise pour cette Marquise agréable, chez qui j'avois commerce, vous vîtes que d'abord je m'offris, de moi-même, à servir votre amour ?

M. JOURDAIN, *bas.*

Il est vrai. Ce sont des bontés qui me confondent !

Madame JOURDAIN, *bas, à Nicole.*

Est-ce qu'il ne s'en ira point ?

NICOLE, *bas.*

Ils se trouvent bien ensemble !

DORANTE, *bas, à M. Jourdain.*

Vous avez pris le bon biais pour toucher son cœur ! Les femmes aiment sur-tout les dépenses qu'on fait pour elles ; et vos fréquentes sérénades et vos bouquets continuels, ce superbe feu d'artifice qu'elle trouva sur l'eau, le diamant qu'elle a reçu de votre part et le cadeau que vous lui préparez, tout cela lui parle bien mieux en faveur de votre amour que toutes les paroles que vous auriez pu lui dire, vous-même.

M. JOURDAIN, *bas.*

Il n'y a point de dépenses que je ne fisse, si par-là je pouvois trouver le chemin de son cœur. Une femme de qualité a pour moi des charmes ravissans ! et c'est

un honneur que j'acheterois au prix de toutes choses !

Madame JOURDAIN, *bas, à Nicole.*

Que peuvent-ils tant dire ensemble ? Va-t-en un peu, tout doucement, prêter l'oreille.

(*Nicole s'approche de M. Jourdain, pour l'écouter, sans qu'il s'en apperçoive d'abord.*)

DORANTE, *bas, à M. Jourdain.*

Ce sera tantôt que vous jouirez, à votre aise, du plaisir de sa vue ; et vos yeux auront tout le tems de se satisfaire !

M. JOURDAIN, *bas.*

Pour être en pleine liberté, j'ai fait en sorte que ma femme ira dîner chez ma sœur, où elle passera l'après-dîner.

DORANTE, *bas.*

Vous avez fait prudemment, et votre femme auroit pu nous embarrasser. J'ai donné pour vous l'ordre qu'il faut au Cuisinier, et à toutes les choses qui sont nécessaires pour le Ballet. Il est de mon invention ; et, pourvu que l'exécution puisse répondre à l'idée, je suis sûr qu'il sera trouvé. . . .

M. JOURDAIN, *s'appercevant que Nicole écoute, et lui donnant un soufflet.*

Ouais ! vous êtes bien impertinente.... (*A Dorante.*) Sortons, s'il vous plaît.

(*Il sort, avec Dorante.*)

SCENE VII.

Madame JOURDAIN, NICOLE.

NICOLE.

MA foi! Madame, la curiosité m'a coûté quelque chose; mais je crois qu'il y a quelque anguille sous roche, et ils parlent de quelque affaire, où ils ne veulent pas que vous soyiez.

Madame JOURDAIN.

Ce n'est pas d'aujourd'hui, Nicole, que j'ai conçu des soupçons de mon mari. Je suis la plus trompée du monde, ou il y a quelque amour en campagne; et je travaille à découvrir ce que ce peut être.... Mais songeons à ma fille. Tu sais l'amour que Cléonte a pour elle? C'est un homme qui me revient; et je veux aider sa recherche, et lui donner Lucile, si je puis.

NICOLE.

En vérité, Madame, je suis la plus ravie du monde de vous voir dans ces sentimens; car si le maître vous revient, le valet ne me revient pas moins, et je souhaiterois que notre mariage se pût faire à l'ombre du leur.

Madame JOURDAIN.

Va-t-en lui en parler, de ma part, et lui dire que, tout-à-l'heure, il me vienne trouver, pour faire ensemble à mon mari la demande de ma fille.

NICOLE.

J'y cours, Madame, avec joie: et je ne pouvois recevoir une commission plus agréable!

(*Madame Jourdain sort.*)

SCENE VIII.

NICOLE, *seule.*

Je vais, je pense, bien réjouir les gens!

SCENE IX.

CLÉONTE, COVIELLE, NICOLE.

NICOLE, *à Cléonte.*

Ah! vous voilà tout-à-propos! Je suis une ambassadrice de joie, et je viens....

CLÉONTE, *l'interrompant.*

Retire-toi, perfide! et ne me viens pas amuser avec tes traîtresses paroles!

NICOLE.

Est-ce ainsi que vous recevez....

CLÉONTE.

Retire-toi, te dis-je; et va-t-en, de ce pas, dire à ton infidelle maîtresse qu'elle n'abusera de sa vie le trop simple Cléonte!

NICOLE, *à Covielle.*

Quel vertigo est-ce donc là ! Mon pauvre Covielle, dis-moi un peu ce que cela veut dire !

COVIELLE.

Ton pauvre Covielle, petite scélérate ! ... Allons, vîte, ôte-toi de mes yeux, vilaine ! et me laisse en repos !

NICOLE.

Quoi ! tu me viens aussi....

COVIELLE, *l'interrompant.*

Ote-toi de mes yeux, te dis-je, et ne me parle de ta vie !

NICOLE, *à part.*

Ouais! quelle mouche les a piqués tous deux ? .... Allons de cette belle histoire informer ma maîtresse.

(*Elle sort.*)

SCENE X.

CLÉONTE, COVIELLE.

CLÉONTE.

QUOI ! traiter un amant de la sorte, et un amant le plus fidele et le plus passionné de tous les amans ?

COVIELLE.

C'est une chose épouvantable que ce qu'on nous fait à tous deux !

CLÉONTE.

Je fais voir pour une personne toute l'ardeur et toute la tendresse qu'on peut imaginer ; je n'aime rien au monde qu'elle, et je n'ai qu'elle dans l'esprit : elle fait tous mes soins, tous mes desirs, toute ma joie ; je ne parle que d'elle, je ne pense qu'à elle, je ne fais des songes que d'elle, je ne respire que par elle, mon cœur vit tout en elle, et voilà de tant d'amitié la digne récompense ! Je suis deux jours sans la voir, qui sont pour moi deux siecles effroyables ; je la rencontre, par hasard : mon cœur à cette vue se sent tout transporté, ma joie éclate sur mon visage, je vole, avec ravissement, vers elle ; et l'infidelle détourne de moi ses regards, et passe brusquement, comme si de sa vie elle ne m'avoit vu !

COVIELLE.

Je dis les mêmes choses que vous !

CLÉONTE.

Peut-on rien voir d'égal, Covielle, à cette perfidie de l'ingrate Lucile ?

COVIELLE.

Et à celle, Monsieur, de la pendarde de Nicole ?

CLÉONTE.

Après tant de sacrifices ardens, de soupirs et de vœux que j'ai faits à ses charmes !

COVIELLE.

Après tant d'assidus hommages, de soins et de services que je lui ai rendus dans sa cuisine !

CLÉONTE.

Tant de larmes que j'ai versées à ses genoux !

COVIELLE.

Tant de seaux d'eau que j'ai tirés au puits pour elle!

CLÉONTE.

Tant d'ardeur que j'ai fait paroître à la chérir plus que moi-même!

COVIELLE.

Tant de chaleur que j'ai soufferte à tourner la broche à sa place!

CLÉONTE.

Elle me fuit, avec mépris!

COVIELLE.

Elle me tourne le dos, avec effronterie!

CLÉONTE.

C'est une perfidie digne des plus grands châtimens!

COVIELLE.

C'est une trahison à mériter mille soufflets!

CLÉONTE.

Ne t'avise point, je te prie, de me parler jamais pour elle!

COVIELLE.

Moi, Monsieur, Dieu m'en garde!

CLÉONTE.

Ne viens point m'excuser l'action de cette infidelle!

COVIELLE.

N'ayez pas peur?

CLÉONTE.

Non, vois-tu? tous tes discours pour la défendre ne serviroient de rien!

COVIELLE.

Qui songe à cela ?

CLÉONTE.

Je veux contre elle conserver mon ressentiment, et rompre ensemble tout commerce !

COVIELLE.

J'y consens.

CLÉONTE.

Ce M. le Comte qui va chez elle lui donne peut-être dans la vue; et son esprit, je le vois bien, se laisse éblouir à la qualité.... Mais il me faut, pour mon honneur, prévenir l'éclat de son inconstance. Je veux faire autant de pas qu'elle au changement où je la vois courir, et ne lui laisser pas toute la gloire de me quitter !

COVIELLE.

C'est fort bien dit; et j'entre, pour mon compte, dans tous vos sentimens !

CLÉONTE.

Donne la main à mon dépit, et soutiens ma résolution contre tous les restes d'amour qui me pourroient parler pour elle. Dis-m'en, je t'en conjure, tout le mal que tu pourras. Fais-moi de sa personne une peinture qui me la rende méprisable; et marque moi bien, pour m'en dégoûter, tous les défauts que tu peux voir en elle.

COVIELLE.

Elle, Monsieur ? voilà une belle mijaurée, une pimpesouée bien bâtie, pour vous donner tant d'amour ! Je ne lui vois rien que de très-médiocre; et vous trou-

verez cent personnes qui seront plus dignes de vous. Premiérement, elle a les yeux petits !

CLÉONTE.

Cela est vrai, elle a les yeux petits; mais elle les a pleins de feu, les plus brillans, les plus perçans du monde, les plus touchans qu'on puisse voir !

COVIELLE.

Elle a la bouche grande !

CLÉONTE.

Oui, mais on y voit des graces qu'on ne voit point aux autres bouches; et cette bouche, en la voyant, inspire des desirs : elle est la plus attrayante, la plus amoureuse du monde !

COVIELLE.

Pour sa taille, elle n'est pas grande !

CLÉONTE.

Non; mais elle est aisée et bien prise !

COVIELLE.

Elle affecte une nonchalance dans son parler et dans ses actions !

CLÉONTE.

Il est vrai; mais elle a grace à tout cela, et ses manieres sont engageantes, ont je ne sais quel charme à s'insinuer dans les cœurs !

COVIELLE.

Pour de l'esprit. . . .

CLÉONTE, *l'interrompant.*

Ah! elle en a, Covielle, du plus fin, du plus délicat !

COVIELLE.

Sa conversation....

CLÉONTE, *l'interrompant.*

Sa conversation est charmante !

COVIELLE.

Elle est toujours sérieuse !

CLÉONTE.

Veux-tu de ces enjouemens épanouis, de ces joies toujours ouvertes ; et vois-tu rien de plus impertinent que des femmes qui rient à tous propos ?

COVIELLE.

Mais enfin elle est capricieuse, autant que personne du monde !

CLÉONTE.

Oui, elle est capricieuse, j'en demeure d'accord ; mais tout sied bien aux belles : on souffre tout des belles !

COVIELLE.

Puisque cela va comme cela, je vois bien que vous avez envie de l'aimer toujours ?

CLÉONTE.

Moi ? j'aimerois mieux mourir ; et je vais la haïr, autant que je l'ai aimée !

COVIELLE.

Le moyen, si vous la trouvez si parfaite ?

CLÉONTE.

C'est en quoi ma vengeance sera plus éclatante, en quoi je veux faire mieux voir la force de mon cœur à la haïr, à la quitter, toute belle, toute pleine d'attraits, toute aimable que je la trouve !... La voici.

SCENE XI.

SCENE XI.

LUCILE, NICOLE, CLÉONTE, COVIELLE.

NICOLE, *bas, à Lucile.*

POUR moi, j'en ai été toute scandalisée!

LUCILE, *bas.*

Ce ne peut être, Nicole, que ce que je dis:.. Mais le voilà.

CLÉONTE, *bas, à Covielle.*

Je ne veux pas seulement lui parler.

COVIELLE, *bas.*

Je veux vous imiter.

LUCILE, *à Cléonte.*

Qu'est-ce donc, Cléonte, qu'avez-vous?

NICOLE, *à Covielle.*

Qu'as-tu donc, Covielle?

LUCILE, *à Cléonte.*

Quel chagrin vous possede?

NICOLE, *à Covielle.*

Quelle mauvaise humeur te tient?

LUCILE, *à Cléonte.*

Etes-vous muet, Cléonte?

NICOLE, *à Covielle.*

As-tu perdu la parole, Covielle?

CLÉONTE, *à part.*

Que voilà qui est scélérat!

COVIELLE, *à part.*

Que cela est Judas!

LUCILE, *à Cléonte.*

Je vois bien que la rencontre de tantôt a troublé votre esprit?

CLÉONTE, *à Covielle.*

Ah! ah! on voit ce qu'on a fait.

NICOLE, *à Covielle.*

Notre accueil de ce matin t'a fait prendre la chevre?

COVIELLE, *bas, à Cléonte.*

On a deviné l'enclouure!

LUCILE, *à Cléonte.*

N'est-il pas vrai, Cléonte, que c'est là le sujet de votre dépit?

CLÉONTE.

Oui, perfide! ce l'est, puisqu'il faut parler; et j'ai à vous dire que vous ne triompherez pas, comme vous le pensez, de votre infidélité, que je veux être le premier à rompre avec vous, et que vous n'aurez pas l'avantage de me chasser! J'aurai de la peine, sans doute, à vaincre l'amour que j'ai pour vous; cela me causera des chagrins: je souffrirai un tems; mais j'en viendrai à bout, et je me percerai plutôt le cœur que d'avoir la foiblesse de retourner à vous!

COVIELLE, *à Nicole.*

Queussi, queumi!

LUCILE, *à Cléonte.*

Voilà bien du bruit pour un rien! Je veux vous dire, Cléonte, le sujet qui m'a fait ce matin éviter votre abord.

CLÉONTE, *voulant s'en aller pour éviter de l'entendre.*

Non ; je ne veux rien écouter.

NICOLE, *à Covielle.*

Je te veux apprendre la cause qui nous a fait passer si vîte.

COVIELLE, *voulant aussi s'en aller pour éviter Nicole.*

Je ne veux rien entendre.

LUCILE, *à Cléonte, en le suivant.*

Sachez que ce matin....

CLÉONTE, *l'interrompant, et marchant toujours, sans la regarder.*

Non, vous dis-je !

NICOLE, *à Covielle, en le suivant.*

Apprends que ...

COVIELLE, *l'interrompant, et marchant aussi, sans la regarder.*

Non, traîtresse !

LUCILE, *à Cléonte.*

Écoutez !

CLÉONTE.

Point d'affaire !

NICOLE, *à Covielle.*

Laisse-moi dire !

COVIELLE.

Je suis sourd !

LUCILE, *à Cléonte.*

Cléonte !

CLÉONTE.

Non !

NICOLE, *à Covielle.*

Covielle!

COVIELLE

Point!

LUCILE, *à Cléonte.*

Arrêtez!

CLÉONTE.

Chansons!

NICOLE, *à Covielle.*

Entends-moi!

COVIELLE.

Bagatelle!

LUCILE, *à Cléonte.*

Un moment!

CLÉONTE.

Point du tout!

NICOLE, *à Covielle.*

Un peu de patience!

COVIELLE.

Tarare!

LUCILE, *à Cléonte.*

Deux paroles!

CLÉONTE.

Non, c'en est fait!

NICOLE, *à Covielle.*

Un mot!

COVIELLE.

Plus de commerce!

LUCILE, *s'arrêtant, à Cléonte.*

Eh! bien, puisque vous ne voulez pas m'écouter, demeurez dans votre pensée, et faites ce qu'il vous plaîra !

NICOLE, *s'arrêtant aussi, à Covielle.*

Puisque tu fais comme cela, prends-le comme tu voudras !

CLÉONTE, *à Lucile, en se retournant vers elle.*

Sachons donc le sujet d'un si bel accueil ?

LUCILE, *s'en allant, à son tour, pour l'éviter.*

Il ne me plaît plus de le dire !

COVIELLE, *à Nicole, en se retournant vers elle.*

Apprends-nous un peu cette histoire ?

NICOLE, *s'en allant aussi pour l'éviter.*

Je ne veux plus, moi, te l'apprendre !

CLÉONTE, *à Lucile, en la suivant.*

Dites-moi....

LUCILE, *marchant toujours, sans le regarder.*

Non, je ne veux rien dire !

COVIELLE, *à Nicole, en la suivant.*

Conte-moi....

NICOLE, *marchant, sans le regarder.*

Non, je ne conte rien !

CLÉONTE, *à Lucile.*

De grace !

LUCILE.

Non, vous dis-je !

COVIELLE, *à Nicole.*

Par charité !

NICOLE.

Point d'affaire !

CLÉONTE, *à Lucile.*

Je vous en prie !

LUCILE.

Laissez-moi !

COVIELLE, *à Nicole.*

Je t'en conjure !

NICOLE.

Ote-toi de là !

CLÉONTE, *à Lucile.*

Lucile !

LUCILE.

Non !

COVIELLE, *à Nicole.*

Nicole !

NICOLE.

Point !

CLÉONTE, *à Lucile.*

Au nom des Dieux !

LUCILE.

Je ne veux pas !

COVIELLE, *à Nicole.*

Parle-moi !

NICOLE.

Point du tout !

CLÉONTE, *à Lucile.*

Éclaircissez mes doutes !

LUCILE.

Non, je n'en fera rien.

COVIELLE, *à Nicole.*

Guéris-moi l'esprit !

NICOLE.

Non, il ne me plaît pas !

CLÉONTE, *à Lucile.*

Eh ! bien, puisque vous vous souciez si peu de me tirer de peine, et de vous justifier du traitement indigne que vous avez fait à ma flamme, vous me voyez, ingrate ! pour la derniere fois ; et je vais, loin de vous, mourir, de douleur et d'amour !

COVIELLE, *à Nicole.*

Et moi, je vais suivre ses pas !

LUCILE, *à Cléonte, qui veut sortir.*

Cléonte ?

NICOLE, *à Covielle, qui suit son maître.*

Covielle ?

CLÉONTE, *s'arrêtant, à Lucile.*

Hé ?

COVIELLE, *s'arrêtant aussi, à Nicole.*

Plaît-il ?

LUCILE, *à Cléonte.*

Où allez-vous ?

CLÉONTE.

Où je vous ai dit.

COVIELLE, *à Nicole.*

Nous allons mourir !

LUCILE, *à Cléonte.*

Vous allez mourir, Cléonte ?

CLÉONTE.

Oui, cruelle ! puisque vous le voulez !

LUCILE.

Moi, je veux que vous mouriez?

CLÉONTE.

Oui, vous le voulez!

LUCILE.

Qui vous le dit?

CLÉONTE, *s'approchant d'elle.*

N'est-ce pas le vouloir que de ne vouloir pas éclaircir mes soupçons?

LUCILE.

Est-ce ma faute? et, si vous aviez voulu m'écouter, ne vous aurois-je pas dit que l'aventure dont vous vous plaignez a été causée ce matin par la présence d'une vieille tante qui veut, à toute force, que la seule approche d'un homme déshonore une fille, qui perpétuellement nous sermonne sur ce chapître, et nous figure tous les hommes comme des diables qu'il faut fuir?

NICOLE, *à Covielle.*

Voilà le secret de l'affaire!

CLÉONTE, *à Lucile.*

Ne me trompez-vous point, Lucile?

COVIELLE, *à Nicole.*

Ne m'en donnes-tu point à garder?

LUCILE, *à Cléonte.*

Il n'est rien de plus vrai!

NICOLE, *à Covielle.*

C'est la chose comme elle est!

COVIELLE, *à Cléonte.*

Nous rendrons-nous à cela?

CLÉONTE, *à Lucile.*

Ah ! Lucile, qu'avec un mot de votre bouche vous savez appaiser de choses dans mon cœur ! et que facilement on se laisse persuader aux personnes qu'on aime !

COVIELLE, *à part.*

Qu'on est aisément amadoué par ces diantres d'animaux-là !

SCENE XII.

Madame JOURDAIN, LUCILE, CLÉONTE, COVIELLE, NICOLE.

Madame JOURDAIN, *à Cléonte.*

JE suis bien-aise de vous voir, Cléonte, et vous voilà tout à propos. Mon mari vient ; prenez vîte votre tems pour lui demander Lucile en mariage.

CLÉONTE.

Ah ! Madame, que cette parole m'est douce, et qu'elle flatte mes desirs ! Pouvois-je recevoir un ordre plus charmant, une faveur plus précieuse ?

SCENE XIII.

M. JOURDAIN, Madame JOURDAIN, LUCILE, CLÉONTE, COVIELLE, NICOLE.

CLÉONTE, *à M. Jourdain.*

MONSIEUR, je n'ai voulu prendre personne pour vous faire une demande, que je médite il y a long-tems. Elle me touche assez pour m'en charger moi-même; et, sans autre détour, je vous dirai que l'honneur d'être votre gendre est une faveur glorieuse, que je vous prie de m'accorder!

M. JOURDAIN.

Avant que de vous rendre réponse, Monsieur, je vous prie de me dire si vous êtes Gentilhomme?

CLÉONTE.

Monsieur, la plupart des gens sur cette question n'hésitent pas beaucoup. On tranche le mot aisément. Ce nom ne fait aucun scrupule à prendre; et l'usage aujourd'hui semble en autoriser le vol. Pour moi, je vous l'avoue, j'ai les sentimens, sur cette matiere, un peu plus délicats. Je trouve que toute imposture est indigne d'un honnête homme, et qu'il y a de la lâcheté à déguiser ce que le Ciel nous a fait naître, à se parer, aux yeux du monde, d'un titre dérobé, à se vouloir donner pour ce qu'on n'est pas. Je suis né de parens, sans doute, qui ont tenu des charges honorables: je me suis acquis dans les armes l'hon-

neur de six ans de service, et je me trouve assez de bien pour tenir dans le monde un rang assez passable ; mais, avec tout cela, je ne veux point me donner un nom où d'autres, en ma place, croiroient pouvoir prétendre, et je vous dirai, franchement, que je ne suis point Gentilhomme.

M. JOURDAIN, *lui présentant la main.*

Touchez-là, Monsieur ; ma fille n'est pas pour vous.

CLÉONTE.

Comment ?

M. JOURDAIN.

Vous n'êtes point Gentilhomme ? vous n'aurez point ma fille.

Madame JOURDAIN.

Que voulez-vous donc dire avec votre Gentilhomme ? Est-ce que nous sommes, nous autres, de la côte de Saint-Louis ?

M. JOURDAIN.

Taisez-vous, ma femme.... Je vous vois venir !

Madame JOURDAIN.

Descendons-nous tous deux que de bonne Bourgeoisie ?

M. JOURDAIN.

Voilà pas le coup de langue !

Madame JOURDAIN.

Et votre pere n'étoit-il pas Marchand, aussi-bien que le mien ?

M. JOURDAIN, *à part.*

Peste soit de la femme ! Elle n'y a jamais manqué !... (*A Madame Jourdain.*) Si votre pere a été Marchand,

tant pis pour lui ; mais pour le mien, ce sont des mal-avisés qui disent cela. Tout ce que j'ai à vous dire, moi, c'est que je veux avoir un gendre Gentilhomme !

Madame JOURDAIN.

Il faut à votre fille un mari qui lui soit propre ; et il vaut mieux, pour elle, un honnête homme riche et bien fait qu'un Gentilhomme gueux et mal bâti !

NICOLE, *à M. Jourdain.*

Cela est vrai. Nous avons le fils d'un Gentilhomme de notre village, qui est le plus grand malitorne et le plus sot dadais que j'aie jamais vu !

M. JOURDAIN.

Taisez-vous, impertinente ! Vous vous fourrez toujours dans la conversation.... (*A Madame Jourdain*) J'ai du bien assez pour ma fille ; je n'ai besoin que d'honneurs, et je la veux faire Marquise !

Madame JOURDAIN.

Marquise ?

M. JOURDAIN.

Oui, Marquise !

Madame JOURDAIN.

Hélas ! Dieu m'en garde !

M. JOURDAIN.

C'est une chose que j'ai résolue !

Madame JOURDAIN.

C'est une chose, moi, où je ne consentirai point ! Les alliances avec plus grand que soi sont sujettes toujours à de fâcheux inconvéniens. Je ne veux point qu'un gendre puisse à ma fille reprocher ses parens

et

et qu'elle ait des enfans qui aient honte de m'appeller leur grand-maman ! S'il falloit qu'elle me vînt visiter en équipage de grand-Dame, et qu'elle manquât, par mégarde, à saluer quelqu'un du quartier, on ne manqueroit pas aussi-tôt de dire cent sottises. « Voyez-vous, diroit-on, cette Madame la Marquise, » qui fait tant la glorieuse ? c'est la fille de M. Jour- » dain, qui étoit trop heureuse, étant petite, de » jouer à la madame avec nous. Elle n'a pas tou- » jours été si relevée que la voilà ; et ses deux grand- » peres vendoient du drap, auprès de la porte Saint- » Innocent. Ils ont amassé du bien à leurs enfans, » qu'ils payent maintenant, peut-être, bien cher en » l'autre monde ! et l'on ne devient gueres si riche » à être honnêtes gens !.... » Je ne veux point tous ces caquets, et je veux un homme, en un mot, qui m'ait obligation de ma fille, et à qui je puisse dire : « Mettez-vous là, mon gendre, et dînez avec moi. »

M. JOURDAIN.

Voilà bien les sentimens d'un petit esprit, de vouloir demeurer toujours dans la bassesse ! Ne me répliquez pas davantage, ma fille sera Marquise, en dépit de tout le monde ; et, si vous me mettez en colere, je la ferai Duchesse !

(Il sort.)

SCENE XIV.

Madame JOURDAIN, LUCILE, CLÉONTE, NICOLE, COVIELLE.

Madame JOURDAIN, *à Cléonte.*

CLÉONTE, ne perdez point courage encore.... (*A Lucile.*) Suivez-moi, ma fille; et venez dire résolument à votre pere que, si vous ne l'avez, vous ne voulez épouser personne!

(*Elle sort, avec Lucile et Nicole.*)

SCENE XV.

CLÉONTE, COVIELLE.

COVIELLE.

VOUS avez fait de belles affaires avec vos beaux sentimens!

CLÉONTE.

Que veux-tu? j'ai un scrupule là-dessus que l'exemple ne sauroit vaincre!

COVIELLE.

Vous mequez-vous de le prendre sérieusement avec un homme comme cela? Ne voyez-vous pas qu'il

est fou ? et vous coûtoit-il quelque chose de vous accommoder à ses chimeres ?

CLÉONTE.

Tu as raison ; mais je ne croyois pas qu'il fallût faire ses preuves de noblesse pour être gendre de M. Jourdain.

COVIELLE, *riant, à part.*

Ah ! ah ! ah !

CLÉONTE.

De quoi ris-tu ?

COVIELLE.

D'une pensée qui me vient pour jouer notre homme, et vous faire obtenir ce que vous souhaitez.

CLÉONTE.

Comment ?

COVIELLE.

L'idée est tout-à-fait plaisante !

CLÉONTE.

Quoi donc ?

COVIELLE.

Il s'est fait, depuis peu, une certaine mascarade, qui vient le mieux du monde ici, et que je prétends faire entrer dans une bourde que je veux faire à notre ridicule. Tout cela sent un peu sa Comédie ; mais avec lui on peut hasarder toute chose. Il n'y faut point chercher tant de façons ; il est homme à y jouer son rôle à merveille, et à donner aisément dans toutes les fariboles qu'on s'avisera de lui dire. J'ai les Acteurs, j'ai les habits tout prêts ; laissez-moi faire seulement.

CLÉONTE.

Mais apprends-moi....

COVIELLE, *l'interrompant.*

Je vais vous instruire de tout.... (*Appercevant M. Jourdain.*) Retirons-nous; le voilà qui revient.

(*Il sort, avec Cléonte.*)

SCENE XVI.

M. JOURDAIN, *seul.*

QUE diable est-ce là ? Ils n'ont que les grands Seigneurs à me reprocher ; et moi, je ne vois rien de si beau que de hanter les grands Seigneurs. Il n'y a qu'honneur et que civilité avec eux ; et je voudrois qu'il m'eût coûté deux doigts de la main et être né Comte ou Marquis !

SCENE XVII.

UN LAQUAIS, M. JOURDAIN.

LE LAQUAIS.

MONSIEUR, voici M. le Comte, et une Dame qu'il mene par la main.

M. JOURDAIN.

Eh ! mon Dieu ! j'ai quelques ordres à donner... Dis-leur que je vais venir tout-à-l'heure.

(Il sort.)

SCENE XVIII.

DORIMENE, DORANTE, LE LAQUAIS.

LE LAQUAIS, *à Dorimene et à Dorante.*

Monsieur dit comme cela qu'il va venir ici tout-à-l'heure.

DORANTE.

Voilà qui est bien.

(Le Laquais sort.)

SCENE XIX.

DORIMENE, DORANTE.

DORIMENE.

Je ne sais pas, Dorante, je fais encore ici une étrange démarche, de me laisser amener par vous dans une maison où je ne connois personne !

DORANTE.

Quel lieu voulez-vous donc, Madame, que mon

amour choisisse pour vous régaler, puisque, pour fuir l'éclat, vous ne voulez ni votre maison, ni la mienne ?

DORIMENE.

Mais, vous ne dites pas que je m'engage insensiblement, chaque jour, à recevoir de trop grands témoignages de votre passion ? J'ai beau me défendre des choses, vous fatiguez ma résistance, et vous avez une civile opiniâtreté qui me fait venir doucement à tout ce qu'il vous plaît. Les visites fréquentes ont commencé, les déclarations sont venues ensuite, qui, après elles, ont traîné les sérénades et les cadeaux, que les présens ont suivis. Je me suis opposée à tout cela, mais vous ne vous rebutez point ; et, pied à pied, vous gagnez mes résolutions. Pour moi, je ne puis plus répondre de rien ; et je crois qu'à la fin vous me ferez venir au mariage, dont je me suis tant éloignée !

DORANTE.

Ma foi ! Madame, vous y devriez déja être. Vous êtes veuve, et ne dépendez que de vous. Je suis maître de moi, et vous aime plus que ma vie. A quoi tient-il que, dès aujourd'hui, vous ne fassiez tout mon bonheur ?

DORIMENE.

Mon Dieu, Dorante, il faut, des deux parts, bien des qualités pour vivre heureusement ensemble ; et les deux plus raisonnables personnes du monde ont souvent peine à composer une union dont ils soient satisfaits !

DORANTE.

Vous vous moquez, Madame, de vous y figurer tant de difficultés ; et l'expérience que vous avez faite ne conclut rien pour tous les autres.

DORIMENE.

Enfin, j'en reviens toujours là. Les dépenses que je vous vois faire pour moi m'inquietent, par deux raisons ; l'une qu'elles m'engagent plus que je ne voudrois, et l'autre que je suis sûre, sans vous déplaire, que vous ne les faites point que vous ne vous incommodiez, et je ne veux point cela.

DORANTE.

Ah ! Madame, ce sont des bagatelles, et ce n'est pas par-là....

DORIMENE, *l'interrompant.*

Je sais ce que je dis ; et, entr'autres, le diamant que vous m'avez forcée à prendre est d'un prix....

DORANTE, *l'interrompant.*

Eh ! Madame, de grace, ne faites pas tant valoir une chose que mon amour trouve indigne de vous, et souffrez.... Voici le maître du logis.

SCENE XX.

M. JOURDAIN, DORIMENE, DORANTE.

M. JOURDAIN, *après avoir fait deux révérences, et se trouvant trop près de Dorimene.*

UN peu plus loin, Madame.

DORIMENE.

Comment?

M. JOURDAIN.

Un pas, s'il vous plaît.

DORIMENE.

Quoi donc?

M. JOURDAIN.

Reculez un peu, pour la troisieme.

(*Dorimene fait un pas en arriere.*)

DORANTE, *à Dorimene.*

Madame, M. Jourdain sait son monde!

M. JOURDAIN, *à Dorimene.*

Madame, ce m'est une gloire bien grande de me voir assez fortuné.... pour être si heureux.... que d'avoir le bonheur.... que vous ayiez eu la bonté de m'accorder la grace.... de me faire l'honneur.... de m'honorer de la faveur de votre présence; et si j'avois aussi le mérite.... pour mériter ... un mérite comme le vôtre, et que le Ciel.... envieux de mon bien.... m'eût accordé.... l'avantage de me voir digne.... des....

DORANTE, *l'interrompant.*

M. Jourdain, en voilà assez. Madame n'aime pas les grands complimens ; et elle sait que vous êtes homme d'esprit.... (*Bas, à Dorimene.*) C'est un bon Bourgeois, assez ridicule, comme vous voyez, dans toutes ses manieres ?

DORIMENE, *bas.*

Il n'est pas mal aisé de s'en appercevoir !

DORANTE, *lui présentant M. Jourdain.*

Madame, voilà le meilleur de mes amis !

M. JOURDAIN.

C'est trop d'honneur que vous me faites !

DORANTE, *à Dorimene.*

Galant homme tout-à-fait !

DORIMENE.

J'ai beaucoup d'estime pour lui !

M. JOURDAIN.

Je n'ai rien fait encore, Madame, pour mériter cette grace !

DORANTE, *bas.*

Prenez bien garde, au moins, à ne lui point parler du diamant que vous lui avez donné !

M. JOURDAIN, *bas.*

Ne pourrai-je pas seulement lui demander comment elle le trouve ?

DORANTE, *bas.*

Comment ! gardez-vous-en bien ! Cela seroit vilain à vous ! et, pour agir en galant homme, il faut que vous fassiez comme si ce n'étoit pas vous qui lui eussiez fait ce présent.... (*A Dorimene.*) M. Jour-

dain, Madame, dit qu'il est ravi de vous voir chez lui!

DORIMENE.

Il m'honore beaucoup!

M. JOURDAIN, *bas, à Dorante.*

Que je vous suis obligé, Monsieur, de lui parler ainsi pour moi!

DORANTE, *bas.*

J'ai eu une peine effroyable à la faire venir ici!

M. JOURDAIN, *bas.*

Je ne sais quelles graces vous en rendre!

DORANTE, *à Dorimene.*

Il dit, Madame, qu'il vous trouve la plus belle personne du monde!

DORIMENE.

C'est bien de la grace qu'il me fait!

M. JOURDAIN.

Madame, c'est vous qui faites les graces, et....

DORANTE, *l'interrompant.*

Songeons à manger.

SCENE XXI.

UN LAQUAIS, M. JOURDAIN, DORIMENE, DORANTE.

LE LAQUAIS, *à M. Jourdain.*

Tout est prêt, Monsieur.

M. JOURDAIN, *à Dorimene et à Dorante.*

Allons donc nous mettre à table.... (*Au Laquais.*) et qu'on fasse venir les Musiciens.

(*Le Laquais sort.*)

SCENE XXII.

SIX CUISINIERS, M. JOURDAIN, DORIMENE, DORANTE.

ENTRÉE DE BALLET.

(*Six Cuisiniers, qui ont préparé le festin, dansent ensemble; après quoi ils apportent une table, couverte de plusieurs mets.*)

Fin du troisieme Acte.

ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

M. JOURDAIN, DORIMENE, DORANTE, TROIS MUSICIENS, DEUX LAQUAIS.

DORIMENE, *à Dorante.*

COMMENT! Dorante, voilà un repas tout-à-fait magnifique!

M. JOURDAIN.

Vous vous moquez, Madame, et je voudrois qu'il fût plus digne de vous être offert.

(*Dorimene, M. Jourdain, Dorante et les trois Musiciens se mettent à table.*)

DORANTE, *à Dorimene.*

M. Jourdain a raison, Madame, de parler de la sorte; et il m'oblige de vous faire si bien les honneurs de chez lui. Je demeure d'accord avec lui que le repas n'est pas digne de vous. Comme c'est moi qui l'ai ordonné, et que je n'ai pas sur cette matiere les lumieres de nos amis, vous n'avez pas ici un repas fort savant, et vous y trouverez des incongruités de bonne chere, et des barbarismes de bon goût. Si Damis s'en étoit mêlé tout seroit dans les regles; il y auroit par-tout de l'élégance

gance et de l'érudition, et il ne manqueroit pas de vous exagérer, lui-même, toutes les pieces du repas qu'il vous donneroit, et de vous faire tomber d'accord de sa haute capacité dans la science des bons morceaux, de vous parler d'un pain de rive, à biseau doré, relevé de croûte par-tout, croquant tendrement sous la dent; d'un vin, à seve veloutée, armé d'un vert qui n'est point trop commandant; d'un quarré de mouton, gourmandé de persil; d'une longe de veau de riviere, longue comme cela.... (*Montrant la longeur de son bras.*) blanche, délicate, et qui, sous les dents, est une vraie pâte d'amande; de perdrix, relevées d'un fumet surprenant; et, pour son opéra, d'une soupe à bouillon perlé, soutenue d'un jeune gros dindon, cantonnée de pigeonneaux, et couronnée d'oignons blancs, mariés avec la chicorée. Mais, pour moi, je vous avoue mon ignorance, et, commé M. Jourdain a fort bien dit, je voudrois que le repas fût plus digne de vous être offert!

DORIMENE.

Je ne reponds à ce compliment qu'en mangeant comme je fais.

M. JOURDAIN, *examinant les mains de Dorimene.*

Ah! que voilà de belles mains!

DORIMENE.

Les mains sont médiocres, M. Jourdain; mais vous voulez parler du diamant, qui est fort beau?

M. JOURDAIN.

Moi, Madame! Dieu me garde d'en vouloir par

ler ! Ce ne seroit pas agir en galant homme; et le diamant est fort peu de chose !

DORIMENE.

Vous êtes bien dégoûté !

M. JOURDAIN.

Vous avez trop de bonté !...

DORANTE, *aux Laquais, après avoir fait signe à M. Jourdain de ne pas parler davantage du diamant.*

Allons, qu'on donne du vin à M. Jourdain et à ces Messieurs.... (*Montrant les Musiciens.*) qui nous feront la grace de nous chanter un air à boire.

(*Les Laquais versent à boire.*)

DORIMENE.

C'est merveilleusement assaisonner la bonne chere que d'y mêler la musique; et je me vois ici admirablement régalée !

M. JOURDAIN.

Madame, ce n'est pas....

DORANTE, *l'interrompant, en lui montrant les Musiciens.*

M. Jourdain, prêtons silence à ces Messieurs. Ce qu'ils nous diront vaudra mieux que tout ce que nous pourrions dire.

LE PREMIER ET LE SECOND MUSICIENS, *ensemble, tenant chacun un verre à la main.*

Un petit doigt, Philis, pour commencer le tour....
Ah ! qu'un verre en vos mains a d'agréables charmes !
Vous et le vin, vous vous prêtez des armes,
Et je sens pour tous deux redoubler mon amour !

Entre lui, vous et moi, jurons, jurons, ma Belle,
Une ardeur éternelle.
Qu'en mouillant votre bouche il en reçoit d'attraits !
Et que l'on voit par lui votre bouche embellie !
Ah ! l'un de l'autre ils me donnent envie,
Et de vous et de lui je m'enivre à longs traits.
Entre lui, vous et moi, jurons, jurons, ma Belle,
Une ardeur éternelle !

LE SECOND ET LE TROISIEME MUSICIENS, *ensemble.*

Buvons, chers amis, buvons,
Le tems qui fuit nous y convie ;
Profitons de la vie
Autant que nous pouvons.

Quand on a passé l'onde noire,
Adieu le bon vin, nos amours !
Dépêchons-nous de boire,
On ne boit pas toujours !

Laissons raisonner les sots
Sur le vrai bonheur de la vie ;
Notre philosophie
Le met parmi les pots !

Les biens, le savoir et la gloire
N'ôtent point les soucis fâcheux ;
Et ce n'est qu'à bien boire
Que l'on peut être heureux !

TOUT TROIS ENSEMBLE.

Sus, sus du vin par-tout; versez, garçons, versez;
Versez, versez toujours, tant qu'on vous dise assez!

DORIMENE.

Je ne crois pas qu'on puisse mieux chanter; et cela est tout-à-fait beau!

M. JOURDAIN.

Je vois encore ici, Madame, quelque chose de plus beau!

DORIMENE.

Ouais! M. Jourdain est galant plus que je ne pensois!

DORANTE.

Comment! Madame, pour qui prenez-vous M. Jourdain?

M. JOURDAIN.

Je voudrois bien qu'elle me prît pour ce que je dirois!

DORIMENE.

Encore?

DORANTE.

Vous ne le connoissez pas!

M. JOURDAIN.

Elle me connoîtra quand il lui plaira!

DORIMENE.

Oh! je le quitte!

DORANTE.

Il est homme qui a toujours la riposte en main!... Mais vous ne voyez pas que M. Jourdain, Madame, mange tous les morceaux que vous avez touchés?

DORIMENE.

M. Jourdain est un homme qui me ravit !

M. JOURDAIN.

Si je pouvois ravir votre cœur, je serois....

SCENE II.

Madame JOURDAIN, M. JOURDAIN, DORIMENE, DORANTE, MUSICIENS, DEUX LAQUAIS.

Madame JOURDAIN, *à M. Jourdain.*

AH ! ah ! je trouve ici bonne compagnie, et je vois bien qu'on ne m'y attendoit pas ! C'est donc pour cette belle affaire-ci, Monsieur mon mari, que vous avez eu tant d'empressement à m'envoyer dîner chez ma sœur ? Je viens de voir un Théatre là-bas, et je vois ici un banquet à faire noces ! Voilà comme vous dépensez votre bien ? C'est ainsi que vous festinez les Dames en mon absence ; et que vous leur donnez la Musique et la Comédie, tandis que vous m'envoyez promener ?

DORANTE.

Que voulez-vous dire, Madame Jourdain ? et quelles fantaisies sont les vôtres, de vous aller mettre en tête que votre mari dépense son bien, et que c'est lui qui donne ce régal à Madame ? Apprenez que c'est moi, je vous prie ; qu'il ne fait seulement que me prêter sa mai-

son ; et que vous devriez un peu mieux regarder aux choses que vous dites !

M. JOURDAIN, *à Madame Jourdain.*

Oui, impertinente ! c'est Monsieur le Comte qui donne tout ceci à Madame, (*Montrant Dorimene.*) qui est une personne de qualité. Il me fait l'honneur de prendre ma maison, et de vouloir que je sois avec lui !

Madame JOURDAIN.

Ce sont des chansons que cela ; je sais ce que je sais !

DORANTE.

Prenez, Madame Jourdain, prenez de meilleures lunettes !

Madame JOURDAIN.

Je n'ai que faire de lunettes, Monsieur; et je vois assez clair ! Il y a long-tems que je sens les choses, et je ne suis pas une bête! Cela est fort vilain à vous, pour un grand Seigneur, de prêter la main, comme vous faites, aux sottises de mon mari.... (*A Dorimene.*) Et vous, Madame, pour une grande Dame, cela n'est ni beau, ni honnête à vous, de mettre de la dissention dans un ménage, et de souffrir que mon mari soit amoureux de vous !

DORIMENE, *à Dorante.*

Que veut donc dire tout ceci ? Allez, Dorante, vous vous moquez de m'exposer aux sottes visions de cette extravagante! ...

(*Elle sort.*)

DORANTE, *la suivant.*

Madame, holà ? Madame, où courez-vous?

M. JOURDAIN, *à Dorimene et à Dorante sortant.*

Madame.... M. le Comte, faites-lui mes excuses, et tâchez de la ramener !

SCENE III.

M. JOURDAIN, Madame JOURDAIN, LES LAQUAIS.

M. JOURDAIN, *à Madame Jourdain.*

AH ! impertinente que vous êtes, voilà de vos beaux faits ! Vous me venez faire des affronts devant tout le monde ; et vous chassez de chez moi des personnes de qualité !

Madame JOURDAIN.

Je me moque de leur qualité !

M. JOURDAIN.

Je ne sais qui me tient, maudite ! que je ne vous fende la tête avec les pieces du repas que vous êtes venue troubler !

(Les Laquais emportent la table.)

Madame JOURDAIN, *sortant.*

Je me moque de cela ! Ce sont mes droits que je défends ; et j'aurai pour moi toutes les femmes !

M. JOURDAIN.

Vous faites bien d'éviter ma colere !

SCENE IV.

M. JOURDAIN, *seul.*

ELLE est arrivée bien malheureusement! J'étois en humeur de dire de jolies choses, et jamais je ne m'étois senti tant d'esprit!... Qu'est-ce que c'est que cela?

SCENE V.

COVIELLE, *déguisé*, M. JOURDAIN.

COVIELLE.

MONSIEUR, je ne sais pas si j'ai l'honneur d'être connu de vous?

M. JOURDAIN.

Non, Monsieur.

COVIELLE, *étendant la main à un pied de terre.*

Je vous ai vu que vous n'étiez pas plus grand que cela.

M. JOURDAIN.

Moi?

COVIELLE.

Oui; vous étiez le plus bel enfant du monde, et toutes les Dames vous prenoient dans leurs bras pour vous baiser!

M. JOURDAIN.

Pour me baiser?

COVIELLE.

Oui; j'étois grand ami de feu M. votre pere?

M. JOURDAIN.

De feu M. mon pere?

COVIELLE.

Oui; c'étoit un fort honnête Gentilhomme!

M. JOURDAIN.

Comment dites-vous?

COVIELLE.

Je dis que c'étoit un fort honnête Gentilhomme!

M. JOURDAIN.

Mon pere?

COVIELLE.

Oui.

M. JOURDAIN.

Vous l'avez fort connu?

COVIELLE.

Assurément!

M. JOURDAIN.

Et vous l'avez connu pour Gentilhomme?

COVIELLE.

Sans doute!

M. JOURDAIN.

Je ne sais donc pas comment le monde est fait!

COVIELLE.

Comment?

M. JOURDAIN.

Il y a de sottes gens qui me veulent dire qu'il a été Marchand.

COVIELLE.

Lui, Marchand ? C'est pure médisance, il ne l'a jamais été. Tout ce qu'il faisoit, c'est qu'il étoit fort obligeant, fort officieux ; et, comme il se connoissoit fort bien en étoffes, il en alloit choisir, de tous les côtés, les faisoit apporter chez lui, et en donnoit à ses amis, pour de l'argent.

M. JOURDAIN.

Je suis ravi de vous connoître, afin que vous rendiez ce témoignage-là que mon pere étoit Gentilhomme !

COVIELLE.

Je le soutiendrai devant tout le monde !

M. JOURDAIN.

Vous m'obligerez !.... Quel sujet vous amene ?

COVIELLE.

Depuis avoir connu feu M. votre pere, honnête Gentilhomme, comme je vous ai dit, j'ai voyagé par tout le monde.

M. JOURDAIN.

Par tout le monde ?

COVIELLE.

Oui.

M. JOURDAIN.

Je pense qu'il y a bien loin en ce pays-là ?

COVIELLE.

Assurément !... Je ne suis revenu de tous mes longs

voyages que depuis quatre jours ; et, par l'intérêt que je prends à tout ce qui vous touche, je viens vous annoncer la meilleure nouvelle du monde!

M. JOURDAIN.

Quelle?

COVIELLE.

Vous savez que le fils du Grand-Turc est ici?

M. JOURDAIN.

Moi? non.

COVIELLE.

Comment! il a un train tout-à-fait magnifique! Tout le monde le va voir, et il a été reçu en ce pays comme un Seigneur d'importance!

M. JOURDAIN.

Par ma foi! je ne savois pas cela.

COVIELLE.

Ce qu'il y a d'avantageux pour vous, c'est qu'il est amoureux de votre fille.

M. JOURDAIN.

Le fils du Grand-Turc?

COVIELLE.

Oui; et il veut être votre gendre.

M. JOURDAIN.

Mon gendre, le fils du Grand-Turc?

COVIELLE.

Le fils du Grand-Turc, votre gendre! Comme je le fus voir, et que j'entends parfaitement sa langue, il s'entretint avec moi ; et, après quelques autres discours, il me dit : *Acciam croc soler onch alla moustaphgidelum amanahem varahini oussere carbulath.* C'est-

à-dire : « N'as-tu pas vu une jeune belle personne, qui » est la fille de M. Jourdain, Gentilhomme Parisien ? »

M. JOURDAIN.

Le fils du Grand-Turc dit cela de moi ?

COVIELLE.

Oui.... Comme je lui eus répondu que je vous connoissois particuliérement, et que j'avois vu votre fille : « Ah ! me dit-il, *marababa sahem* ! c'est-à-dire, » ah ! que je suis amoureux d'elle ! »

M. JOURDAIN.

Marababa sahem veut dire : « Ah ! que je suis amou- » reux d'elle ! »

COVIELLE.

Oui.

M. JOURDAIN.

Par ma foi ! vous faites bien de me le dire ; car, pour moi, je n'aurois jamais cru que *marababa sahem* eût voulu dire : « Ah ! que je suis amoureux d'elle.... » Voilà une langue admirable que ce Turc !

COVIELLE.

Plus aimable qu'on ne peut croire ! Savez-vous bien ce que veut dire *caracacamouchen* ?

M. JOURDAIN.

Caracacamouchen ? Non.

COVIELLE.

C'est-à-dire, ma chere ame.

M. JOURDAIN.

Caracacamouchen veut dire, ma chere ame ?

COVIELLE.

Oui.

M. JOURDAIN.

M. JOURDAIN.

Voilà qui est merveilleux ! *Caracacamouchen*, ma chere ame ! Diroit-on jamais cela ? Voilà qui me confond !

COVIELLE.

Enfin, pour achever mon ambassade, il vient vous demander votre fille en mariage ; et, pour avoir un beau-pere qui soit digne de lui, il veut vous faire *Mamamouchi*, qui est une certaine grande dignité de son pays.

M. JOURDAIN.

Mamamouchi ?

COVIELLE.

Oui, *Mamamouchi* ; c'est-à-dire, en notre langue, Paladin.... Paladin, ce sont de ces anciens.... Paladin enfin. Il n'y a rien de plus noble que cela dans le monde ; et vous irez de pair avec les plus grands Seigneurs de la terre.

M. JOURDAIN.

Le fils du Grand-Turc m'honore beaucoup ; et je vous prie de me mener chez lui, pour lui faire mes remercîmens !

COVIELLE.

Comment ! le voilà qui va venir ici.

M. JOURDAIN.

Il va venir ici ?

COVIELLE.

Oui ; et il a amené toutes choses pour la cérémonie de votre dignité.

M. JOURDAIN.

Voilà qui est bien prompt !

COVIELLE.

Son amour ne peut souffrir aucun retardement.

M. JOURDAIN.

Tout ce qui m'embarrasse ici, c'est que ma fille est une opiniâtre, qui s'est allé mettre en tête un certain Cléonte ; et elle jure de n'épouser personne que celui-là.

COVIELLE.

Elle changera de sentiment quand elle verra le fils du Grand-Turc ; et puis il se rencontre ici une aventure merveilleuse, c'est que le fils du Grand-Turc ressemble à ce Cléonte, à peu de chose près. Je viens de le voir, on me l'a montré ; et l'amour qu'elle a pour l'un pourra passer aisément à l'autre, et.... Je l'entends venir ; le voilà.

SCENE VI.

CLÉONTE, *en Turc*, TROIS PAGES *portant la veste de Cléonte*, M. JOURDAIN, COVIELLE.

CLÉONTE, *à M. Jourdain.*

AMBOUSAHIM *oqui boraf, Giourdina, Salamaléqui !*

COVIELLE, *à M. Jourdain.*

C'est-à-dire : « M. Jourdain, votre cœur soit toute » l'année comme un rosier fleuri ! » Ce sont façons de parler obligeantes de ce pays-là.

M. JOURDAIN, *à Cléonte.*

Je suis très-humble serviteur de Son Altesse Turque!

COVIELLE, *à Cléonte.*

Carigar camboto onstin moraf!

CLÉONTE, *à M. Jourdain.*

Oustin yoc catamaléqui basum base alla moran!

COVIELLE.

Il dit que : « le Ciel vous donne la force des lions » et la prudence des serpens! »

M. JOURDAIN, *à Cléonte.*

Son Altesse Turque m'honore trop, et je lui souhaite toutes sortes de prospérités!

COVIELLE, *à Cléonte.*

Ossa binamen sadoc baballi oracaf ouram!

CLÉONTE, *à M. Jourdain.*

Bel-men.

COVIELLE.

Il a dit : « Que vous alliez vîte, avec lui, vous » préparer pour la cérémonie, afin de voir ensuite » votre fille, et de conclure le mariage. »

M. JOURDAIN.

Tant de choses en deux mots?

COVIELLE.

Oui ; la langue Turque est comme cela : elle dit beaucoup en peu de paroles. Allez vîte où il souhaite.

(*M. Jourdain sort, avec Cléonte et les Pages.*)

SCENE VII.

COVIELLE, *seul, riant.*

AH ! ah ! ah !... Ma foi ! cela est tout-à-fait drôle. Quelle dupe ! Quand il auroit appris son rôle par cœur il ne pourroit pas le mieux jouer.... Ah ! ah !

SCENE VIII.

DORANTE, COVIELLE.

COVIELLE.

JE vous prie, Monsieur, de nous vouloir aider céans dans une affaire qui s'y passe.

DORANTE.

Ah ! ah ! Covielle, qui t'auroit reconnu ! Comme te voilà ajusté !

COVIELLE.

Vous voyez.... (*Riant.*) Ah ! ah ! ah !

DORANTE.

De quoi ris-tu ?

COVIELLE.

D'une chose, Monsieur, qui le mérite bien !

DORANTE.

Comment ?

COVIELLE.

Je vous le donnerois en bien des fois, Monsieur, à deviner le stratagême dont nous nous servons auprès de M. Jourdain pour porter son esprit à donner sa fille à mon maître.

DORANTE.

Je ne devine point le stratagême; mais je devine qu'il ne manquera pas de faire son effet, puisque tu l'entreprends.

COVIELLE.

Je sais, Monsieur, que la bête vous est connue.

DORANTE.

Apprends-moi ce que c'est?

COVIELLE.

Prenez la peine de vous tirer un peu plus loin, pour faire place à ce que j'apperçois venir. Vous pourrez voir une partie de l'histoire, tandis que je vous conterai le reste.

(*Il s'éloigne, avec Dorante.*)

SCENE IX.

CÉRÉMONIE TURQUE.

LE MUPHTI, DERVIS, TURCS, *assistans du Muphti, chantans et dansans.*

PREMIERE ENTRÉE DE BALLET.

(*Six Turcs entrent gravement, deux à deux, au son des instrumens. Ils portent trois tapis qu'ils levent fort haut, après en avoir fait, en dansant, plusieurs figures. Les Turcs chantans passent par-dessous ces tapis, pour s'aller ranger aux deux côtés du Théatre. Le Muphti, accompagné des Dervis, ferme cette marche. Alors les Turcs étendent les tapis par terre, et se mettent dessus, à genoux. Le Muphti et les Dervis restent debout, au milieu d'eux; et, pendant que le Muphti invoque Mahomet en faisant beaucoup de contorsions et de grimaces, sans proférer une seule parole, les Turcs assistans se prosternent jusqu'à terre, chantant,* Alli, *levent les bras au Ciel, en chantant,* Alla; *ce qu'ils continuent jusqu'à la fin de l'invocation, après laquelle ils se levent tous, chantant,* Alla ekber, *et deux Dervis vont chercher M. Jourdain.*)

SCENE X.

M. JOURDAIN, *vêtu à la Turque, la tête rasée, sans turban et sans sabre*, LE MUPHTI, DERVIS, TURCS, *chantans et dansans.*

LE MUPHTI, *chantant, à M. Jourdain.*

SE ti sabir,
Ti respondir;
Sé non sabir,
Tazir, tazir.
Mi star Muphti,
Ti qui star ti
Non attendir;
Tazir, tazir.

(Deux Dervis font retirer M. Jourdain.)

SCENE XI.

LE MUPHTI, DERVIS, TURCS, *chantans et dansans.*

LE MUPHTI, *chantant.*

DICÉ, Turqué, qui star quista.
Anabatista, Anabatista?

LES TURCS, *chantans.*

Ioc.

LE MUPHTI.

Zuinglista ?

LES TURCS, *chantans.*

Ioc.

LE MUPHTI.

Coffita ?

LES TURCS, *chantans.*

Ioc.

LE MUPHTI.

Hussita ? Morista ? Fronista ?

LES TURCS, *chantans.*

Ioc, ioc, ioc.

LE MUPHTI.

Ioc, ioc, ioc. Star Pagana ?

LES TURCS, *chantans.*

Ioc.

LE MUPHTI.

Lutérana ?

LES TURCS, *chantans.*

Ioc.

LE MUPHTI.

Puritana ?

LES TURCS, *chantans.*

Ioc.

LE MUPHTI.

Bramina ? Moffina ? Zurina ?

LES TURCS, *chantans.*

Ioc, ioc, ioc.

LE MUPHTI.

Ioc, ioc, ioc. Mahamétana, Mahamétana ?

LES TURCS, *chantans.*

Hi valla, hi valla.

LE MUPHTI.

Como chamara, como chamara ?

LES TURCS, *chantans.*

Giourdina, Giourdina.

LE MUPHTI, *sautant.*

Giourdina, Giourdina.

LES TURCS, *chantans.*

Giourdina, Giourdina.

LE MUPHTI, *à part.*

Mahaméta, pér Giourdina
Mi prégar, séra è matina.
Voler far un Paladina
De Giourdina, de Giourdina ;
Dar turbanta, è dar scarrina,
Con galéra, è brigantina,
Per deffender Palestina.
Mahémata, per Giourdina,
Mi prégar séra è matina....

(*Aux Turcs.*)

Star bon Turca Giourdina ?

LES TURCS, *chantans.*

Hi valla, hi valla.

LE MUPHTI, *chantant et dansant.*

Ha la ba, ba la chou, ba la ba, ba la da.

LES TURCS, *chantans.*

Ha la ba, ba la chou, ba la ba, ba la da.

(*Le Muphti et les Dervis sortent.*)

SCENE XII.

TURCS, *chantans et dansans.*

SECONDE ENTRÉE DE BALLET.

(*Les Turcs dansans exécutent un Ballet.*)

SCENE XIII.

M. JOURDAIN, LE MUPHTI, DERVIS, TURCS, *chantans et dansans.*

(*Le Muphti revient coîffé avec son turban de cérémonie, qui est d'une grosseur démesurée, et garni de bougies allumées à quatre ou cinq rangs; il est accompagné de deux Dervis, qui portent l'Alcoran, et qui ont des bonnets pointus, garnis aussi de bougies allumées. Deux autres Dervis amenent M. Jourdain, et le font mettre à genoux, les mains par terre, de façon que son dos, sur lequel est mis l'Alcoran, sert de pupitre au Muphti, qui fait une seconde invocation burlesque, fronçant le sourcil, frappant, de tems en tems, sur l'Alcoran, et tournant les feuillets avec précipitation; après quoi, en levant le bras au Ciel, le Muphti crie à haute voix:* « HOU! » *Pendant cette seconde invocation, les Turcs*

assistans s'inclinant, et se relevant alternativement, chantent aussi : « Hou, hou, hou ! »)

M. JOURDAIN, *après qu'on lui a ôté l'Alcoran de dessus le dos.*

OUF !

LE MUPHTI, *chantant, à M. Jourdain.*

Ti non star furba ?

LES TURCS, *chantans.*

No, no, no.

LE MUPHTI, *à M. Jourdain.*

Non star forfanta ?

LES TURCS, *chantans.*

No, no, no.

LE MUPHTI, *aux Turcs.*

Donar turbanta.

LES TURCS, *chantans, à M. Jourdain.*

Ti non star furba ?....
No, no, no.
Non star forfanta ?....
No, no, no.
Donar turbanta.

TROISIEME ENTRÉE DE BALLET.

(*Les Turcs dansans mettent le turban sur la tête de M. Jourdain.*)

LE MUPHTI, *à M. Jourdain, en lui donnant sabre Turc.*

Ti star nobile, non star fabbola
Pigliar schiabbola.

LES TURCS, *chantans, à M. Jourdain, en mettant le sabre à la main.*

Ti star nobile, non star fabbola
Pigliar schiabbola.

QUATRIEME ENTRÉE DE BALLET.

(*Des Turcs dansans donnent plusieurs coups de plat de sabre à M. Jourdain.*)

LE MUPHTI.

Dara, dara
Bastonnara.

LES TURCS, *chantans.*

Dara, dara
Bastonnara.

CINQUIEME ENTRÉE DE BALLET.

(*D'autres Turcs dansans donnent à M. Jourdain des coups de bâton en cadence.*)

LE MUPHTI.

Non tener honta
Questa star l'ultima affronta.

LES TURCS, *chantans.*

Non tener honta
Questa star l'ultima affronta.

(*Le Muphti commence une troisieme invocation. Les Dervis le soutiennent par-dessous les bras, avec respect; après quoi les Turcs chantans et dansans sautent autour du Muphti, se retirent avec lui, et emmenent M. Jourdain.*)

Fin du quatrieme Acte.

ACTE V.

ACTE V.

SCENE PREMIERE.

M. JOURDAIN, Madame JOURDAIN.

Madame JOURDAIN.

AH ! mon Dieu, miséricorde ! Qu'est-ce que c'est donc que tout cela ? Quelle figure ! Est-ce un momon que vous allez porter, et est-il tems d'aller en masque ? Parlez donc, et qu'est-ce que c'est que ceci ? Qui vous a fagoté comme cela ?

M. JOURDAIN.

Voyez l'impertinente de parler de la sorte à un *Mamamouchi !*

Madame JOURDAIN.

Comment donc ?

M. JOURDAIN.

Oui, il me faût porter du respect maintenant, et l'on vient de me faire *Mamamouchi !*

Madame JOURDAIN.

Que voulez-vous dire avec votre *Mamamouchi ?*

M. JOURDAIN.

Mamamouchi, vous dis-je . . . Je suis *Mamamouchi !*

Madame JOURDAIN.

Quelle bête est-ce là ?

M. JOURDAIN.

Mamamouchi, c'est-à-dire, en notre langue, Paladin.

Madame JOURDAIN.

Balladin ?... Etes-vous en âge de danser des Ballets !

M. JOURDAIN.

Quelle ignorante! Je dis Paladin; c'est une dignité dont on vient de me faire la cérémonie.

Madame JOURDAIN.

Quelle cérémonie donc ?

M. JOURDAIN.

Mahaméta per Giourdina.

Madame JOURDAIN.

Qu'est-ce que cela veut dire ?

M. JOURDAIN.

Giourdina, c'est-à-dire, Jourdain.

Madame JOURDAIN.

Hé bien, quoi, Jourdain ?

M. JOURDAIN.

Voler far un Paladina de Giourdina.

Madame JOURDAIN.

Comment ?

M. JOURDAIN.

Dar turbenta con galera.

Madame JOURDAIN.

Qu'est-ce à dire cela ?

M. JOURDAIN.

Per deffender Palestina.

Madame JOURDAIN.

Que voulez-vous donc dire ?

M. JOURDAIN.

Dara, dara, bastonnara.

Madame JOURDAIN.

Qu'est-ce donc que ce jargon-là ?

M. JOURDAIN.

Non tener honta ; questa star l'ultima affronta.

Madame JOURDAIN.

Qu'est-ce donc que tout cela ?

M. JOURDAIN, *chantant et dansant.*

Hou la ba, ba la chou, ba la ba, ba la da.

(*Il tombe par terre.*)

Madame JOURDAIN, *à part.*

Hélas ! mon Dieu, mon mari est devenu fou !

M. JOURDAIN, *se relevant et s'en allant.*

Paix, insolente ! Portez respect à M. le *Mamamouchi.*

SCENE II.

Madame JOURDAIN, *seule.*

OU est-ce qu'il a donc perdu l'esprit ?... Courons l'empêcher de sortir... (*Appercevant Dorimene et Dorante.*) Ah ! ah ! voici justement le reste de notre écu !... Je ne vois que chagrin de tous côtés !

(*Elle sort.*)

SCENE III.

DORANTE, DORIMENE.

DORANTE.

Oui, Madame, vous verrez la plus plaisante chose qu'on puisse voir, et je ne crois pas que dans tout le monde il soit possible de trouver encore un homme aussi fou que celui-là ; et puis, Madame, il faut tâcher de servir l'amour de Cléonte, et d'appuyer toute sa mascarade. C'est un fort galant homme, et qui mérite que l'on s'intéresse pour lui.

DORIMENE.

J'en fais beaucoup de cas, et il est digne d'une bonne fortune!

DORANTE.

Outre cela, nous avons ici, Madame, un Ballet qui nous revient, que nous ne devons pas laisser perdre ; et il faut bien voir si mon idée pourra réussir.

DORIMENE.

J'ai vu là des apprêts magnifiques, et ce sont des choses, Dorante, que je ne puis plus souffrir. Oui, je veux enfin vous empêcher vos profusions ; et, pour rompre le cours à toutes les dépenses que je vous vois faire pour moi, j'ai résolu de me marier promptement avec vous. C'en est le vrai secret ; et toutes ces choses finissent avec le mariage.

DORANTE.

Ah ! Madame, est-il possible que vous ayiez pu prendre pour moi une si douce résolution ?

DORIMENE.

Ce n'est que pour vous empêcher de vous ruiner ; et, sans cela, je vois bien qu'avant qu'il fût peu vous n'auriez pas un sou.

DORANTE.

Que j'ai d'obligation, Madame, aux soins que vous avez de conserver mon bien ! Il est entiérement à vous, aussi-bien que mon cœur ; et vous en userez de la façon qu'il vous plaira.

DORIMENE.

J'userai bien de tous les deux.... Mais voici votre homme.... La figure en est admirable !

SCENE IV.

M. JOURDAIN, DORIMENE, DORANTE.

DORANTE, *à M. Jourdain.*

MONSIEUR, nous venons rendre hommage, Madame et moi, à votre nouvelle dignité, et nous réjouir avez vous du mariage que vous faites de votre fille avec le fils du Grand-Turc.

M. JOURDAIN, *après avoir fait des révérences à la Turque.*

Monsieur, je vous souhaite la force des serpens, et la prudence des lions.

DORIMENE.

J'ai été bien aise d'être des premieres, Monsieur, à venir vous féliciter du haut degré de gloire où vous êtes monté.

M. JOURDAIN.

Madame, je vous souhaite toute l'année votre rosier fleuri. Je vous suis infiniment obligé de prendre part aux honneurs qui m'arrivent; et j'ai beaucoup de joie de vous voir revenue ici pour vous faire les très-humbles excuses de l'extravagance de ma femme.

DORIMENE.

Cela n'est rien. J'excuse en elle un pareil mouvement: votre cœur lui doit être précieux; et il n'est pas étrange que la possession d'un homme comme vous puisse inspirer quelques alarmes!

M. JOURDAIN.

La possession de mon cœur est une chose qui vous est toute acquise.

DORANTE, *à Dorimene.*

Vous voyez, Madame, que M. Jourdain n'est pas de ces gens que les prospérités aveuglent, et qu'il sait dans sa grandeur connoître encore ses amis.

DORIMENE.

C'est la marque d'une ame tout-à-fait généreuse!

DORANTE, *à M. Jourdain.*

Où est donc Son Altesse Turque? Nous voudrions bien, comme vos amis, lui rendre nos devoirs.

M. JOURDAIN.

Le voilà qui vient; et j'ai envoyé querir ma fille pour lui donner la main.

SCENE V.

CLÉONTE, *habillé en Turc;* M. JOURDAIN, DORIMENE, DORANTE.

DORANTE, *à Cléonte.*

MONSIEUR, nous venons faire la révérence à votre Altesse, comme amis de M. votre beau-pere; et l'assurer, avec respect, de nos très-humbles services.

M. JOURDAIN.

Où est le Truchement, pour lui dire qui vous êtes, et lui faire entendre ce que vous dites? Vous verrez qu'il vous répondra, et il parle Turc à merveille!... (*Appelant.*) Holà! où diantre est-il allé? ... (*A Cléonte.*) *Strouf, strif, strof, straf,* (*Lui montrant Dorante et Dorimene.*) Monsieur est un *grande Segnore, grande Segnore, grande Segnore;* et Madame, une *granda Dama, granda Dama.* (*Apart, en voyant qu'il ne se fait point entendre.*) Ah!... (*A Cléonte, en lui montrant Dorante.*) Monsieur

lui *Mamamouchi* François ; et Madame *Mamamouchi* Françoise. . . . Je ne puis pas parler plus clairement. . . . (*A Dorante.*) Bon ! voici l'interprête.

SCENE VI.

COVIELLE, *déguisé*, M. JOURDAIN, CLÉONTE, *habillé en Turc*, DORIMENE, DORANTE.

M. JOURDAIN, *à Covielle.*

OU allez-vous donc ? Nous ne saurions rien dire sans vous. . . . (*Montrant Cléonte.*) Dites-lui un peu que Monsieur et Madame sont des personnes de grande qualité, qui lui viennent faire la révérence, comme mes amis, et l'assurer de leurs services. . . . (*A Dorimene et à Dorante.*) Vous allez voir comme il va répondre !

COVIELLE, *à Cléonte.*

Alabala crociam acci boram alabamen.

CLÉONTE.

Catalêqui tubal ourin soter amalouchan.

M. JOURDAIN, *à Dorimene et à Dorante.*

Voyez-vous ?

COVIELLE, *à Dorante et à Dorimene.*

Il dit que la pluie des prospérités arrose en tout tems le jardin de votre famille !

M. JOURDAIN, *à Dorante et à Dorimene.*

Je vous l'avois bien dit qu'il parle Turc !

DORANTE.

Cela est admirable !

SCENE VII.

LUCILE, M. JOURDAIN, CLÉONTE, DORIMENE, DORANTE, COVIELLE.

M. JOURDAIN, *à Lucile, en lui montrant Cléonte.*

VENEZ, ma fille, approchez-vous; et venez donner la main à Monsieur, qui vous fait l'honneur de vous demander en mariage.

LUCILE.

Comment! mon pere, comme vous voilà fait! Est-ce une Comédie que vous jouez?

M. JOURDAIN.

Non, non, ce n'est pas une Comédie; c'est une affaire fort sérieuse, et la plus pleine d'honneur pour vous qui se peut souhaiter... (*Montrant Cléonte.*) Voilà le mari que je vous donne.

LUCILE.

A moi, mon pere?

M. JOURDAIN.

Oui, à vous. Allons, touchez-lui dans la main, et rendez grace au Ciel de votre bonheur!

LUCILE.

Je ne veux point me marier!

M. JOURDAIN.

Je le veux, moi, qui suis votre pere!

LUCILE.

Je n'en ferai rien !

M. JOURDAIN.

Ah ! que de bruit ! ... Allons, vous dis-je ; çà, votre main !

LUCILE.

Non, mon pere, je vous l'ai dit, il n'est point de pouvoir qui me puisse obliger à prendre un autre mari que Cléonte, et je me résoudrai plutôt à toutes les extrémités, que de.... (*Reconnoissant Cléonte.*) Il est vrai que vous êtes mon pere, je vous dois entiérement obéissance ; et c'est à vous à disposer de moi, selon vos volontés.

M. JOURDAIN.

Ah !. je suis ravi de vous voir si promptement revenue dans votre devoir ; et voilà qui me plaît d'avoir une fille obéissante !

SCENE VIII et derniere.

Madame JOURDAIN, M. JOURDAIN, CLÉONTE, LUCILE, DORANTE, DORIMENE, COVIELLE.

Madame JOURDAIN, *à M. Jourdain.*

COMMENT donc ! qu'est-ce que c'est que ceci ? On dit que vous voulez donner votre fille en mariage à un carême-prenant ?

M. JOURDAIN.

Voulez-vous vous taire, impertinente ? Vous venez toujours mêler vos extravagances à toutes choses, et il n'y a pas moyen de vous apprendre à être raisonnable !

Madame JOURDAIN.

C'est vous qu'il n'y a pas moyen de rendre sage, et vous allez de folie en folie. Quel est votre dessein ; et que voulez-vous faire avec cet assemblage ?

M. JOURDAIN.

Je veux marier votre fille avec le fils du Grand-Turc !

Madame JOURDAIN.

Avec le fils du Grand-Turc ?

M. JOURDAIN.

Oui.... (*Montrant Covielle.*) Faites-lui faire vos complimens, par le Truchement que voilà.

Madame JOURDAIN.

Je n'ai que faire du Truchement, et je lui dirai bien moi-même, à son nez, qu'il n'aura pas ma fille !

M. JOURDAIN.

Voulez-vous vous taire, encore une fois ?

DORANTE, *à Madame Jourdain.*

Comment, Madame Jourdain, vous vous opposez à un honneur comme celui-là ? Vous refusez Son Altesse Turque pour gendre ?

Madame JOURDAIN.

Mon Dieu, Monsieur, mêlez-vous de vos affaires !

DORIMENE.

C'est une grande gloire qui n'est pas à rejetter!

Madame JOURDAIN.

Madame, je vous prie aussi de ne vous point embarrasser de ce qui ne vous touche pas!

DORANTE, *à Madame Jourdain.*

C'est l'amitié que nous avons pour vous, qui nous fait intéresser dans vos avantages!

Madame JOURDAIN.

Je me passerai bien de votre amitié!

DORANTE.

Voilà votre fille qui consent aux volontés de son pere.

Madame JOURDAIN.

Ma fille consent à épouser un Turc?

DORANTE.

Sans doute!

Madame JOURDAIN.

Elle peut oublier Cléonte?

DORANTE.

Que ne fait-on pas pour être grande Dame?

Madame JOURDAIN.

Je l'étranglerois de mes mains, si elle avoit fait un coup comme celui-là!

M. JOURDAIN.

Voilà bien du caquet! Je vous dis que ce mariage-là se fera!

Madame JOURDAIN.

Je vous dis, moi, qu'il ne se fera point!

M. JOURDAIN.

M. JOURDAIN.

Ah! que de bruit!

LUCILE, *à Madame Jourdain.*

Ma mere!...

Madame JOURDAIN.

Allez, vous êtes une coquine!

M. JOURDAIN.

Quoi! vous la querellez de ce qu'elle m'obéit?

Madame JOURDAIN.

Oui; elle est à moi aussi-bien qu'à vous!

COVIELLE.

Madame!

Madame JOURDAIN.

Que me voulez-vous conter, vous?

COVIELLE.

Un mot.

Madame JOURDAIN.

Je n'ai que faire de votre mot!

COVIELLE, *à M. Jourdain.*

Monsieur, si elle veut écouter une parole, en particulier, je vous promets de la faire consentir à ce que vous voulez.

Madame JOURDAIN.

Je n'y consentirai point!

COVIELLE.

Écoutez-moi seulement!

Madame JOURDAIN.

Non!

M. JOURDAIN.

Écoutez-le!

Madame JOURDAIN.

Non, je ne veux pas l'écouter !

M. JOURDAIN.

Il vous dira....

Madame JOURDAIN, *l'interrompant.*

Je ne veux point qu'il me dise rien !

M. JOURDAIN.

Voilà une grande obstination de femme ! Cela vous feroit-il mal de l'entendre ?

COVIELLE, *à Madame Jourdain.*

Ne faites que m'écouter ; vous ferez après ce qu'il vous plaira.

Madame JOURDAIN.

Hé bien, quoi ?

COVIELLE, *bas.*

Il y a une heure, Madame, que nous vous faisons signe. Ne voyez-vous pas bien que tout ceci n'est fait que pour nous ajuster aux visions de votre mari, que nous l'abusons sous ce déguisement, et que c'est Cléonte, lui-même, qui est le fils du Grand-Turc ?

Madame JOURDAIN, *bas.*

Ah ! ah !

COVIELLE, *bas.*

Et moi, Covielle, qui suis le Truchement !

Madame JOURDAIN, *bas.*

Ah ! comme cela, je me rends !

COVIELLE, *bas.*

Ne faites pas semblant de rien.

Madame JOURDAIN, *haut.*

Oui ; voilà qui est fait : je consens au mariage.

M. JOURDAIN.

Ah ! voilà tout le monde raisonnable !.... (*A Madame Jourdain.*) Vous ne vouliez pas l'écouter !.... Je savois bien qu'il vous expliqueroit ce que c'est que le fils du Grand-Turc !

Madame JOURDAIN.

Il me l'a expliqué comme il faut, et j'en suis satisfaite. Envoyons querir un Notaire.

DORANTE.

C'est fort bien dit ! et afin, Madame Jourdain, que vous puissiez avoir l'esprit tout-à-fait content, et que vous perdiez aujourd'hui toute la jalousie que vous pourriez avoir conçue de M. votre mari, c'est que nous nous servirons du même Notaire pour nous marier, (*Montrant Dorimene.*) Madame et moi.

Madame JOURDAIN.

Je consens aussi à cela !

M. JOURDAIN, *bas, à Dorante.*

C'est pour lui faire accroire !

DORANTE, *bas.*

Il faut bien l'amuser avec cette feinte !

M. JOURDAIN, *bas.*

Bon ! bon !.... (*Haut, à Madame Jourdain.*) Qu'on aille querir le Notaire.

DORANTE.

Tandis qu'il viendra, et qu'il dressera les contrats, voyons notre Ballet, et donnons-en le divertissement à Son Altesse Turque ?

M. JOURDAIN.

C'est fort bien avisé !.... Allons prendre nos places.

Madame JOURDAIN.

Et Nicole?

M. JOURDAIN.

Je la donne au Truchement.... (*A part*) et ma femme à qui la voudra.

COVIELLE.

Monsieur, je vous remercie.... (*A part.*) Si l'on en peut voir un plus fou, je l'irai dire à Rome!

Fin du cinquieme et dernier Acte.

BALLET DES NATIONS.

PREMIERE ENTRÉE DE BALLET.

UN DONNEUR DE LIVRES, *dansant*, TROUPE D'IMPORTUNS, *dansans*, DEUX HOMMES du bel air, DEUX FEMMES du bel air, DEUX GASCONS, UN SUISSE, UN VIEUX BOURGEOIS *babillard* ET SA FILLE, UNE VIEILLE BOURGEOISE *babillarde* ET SON FILS, TROUPE DE SPECTATEURS, *chantans*.

CHŒUR DE SPECTATEURS, *au Donneur de livres*.

A MOI, Monsieur, à moi; de grace, à moi, Monsieur !
Un livre, s'il vous plaît, à votre serviteur!

LE PREMIER HOMME DU BEL AIR.

Monsieur, distinguez-nous parmi les gens qui crient;
Quelques livres ici, les Dames vous en prient!

LE SECOND HOMME DU BEL AIR.

Holà ! Monsieur; Monsieur, ayez la charité
D'en jetter de notre côté.

LA PREMIERE FEMME DU BEL AIR.

Mon Dieu ! qu'aux personnes bien faites
On sait peu rendre honneur céans !

LA SECONDE FEMME DU BEL AIR.

Ils n'ont des livres et des bancs,
Que pour Mesdames les grisettes !

LE PREMIER GASCON.

Ah ! l'homme aux libres, qu'on m'en vaille !
J'ai déja le poulmon usé.
Bous boyez qué chacun mé raille ;
Et jé suis escandalisé
Dé boir aux mains dé la canaille,
Cé qui m'est par bous réfusé.

LE SECOND GASCON.

Hé ! cadédis, Monseu, boyez qui l'on pût être.
Un libret, jé bous prie, au Varon d'Asbarat !...
Jé pensé, mordi ! qué lé fat
N'a pas l'honnur dé mé connoître !

UN SUISSE.

Montsir le Donnair de papieir,
Que vuel dir c'ti façon de fivre ?
Moi, l'écorchair tout mon gosieir
A crieir,
Sans que je pouvre avoir ein liffre !
Pardi, mon foi ! Montsir, je pense fous l'être ifre !

(*Le Donneur de livres, fatigué par les importuns, qu'il trouve toujours sur ses pas, se retire en colere.*)

UN VIEUX BOURGEOIS *babillard.*

De tout ceci, franc et net,
Je suis mal satisfait ;
Et cela, sans doute, est laid
Que notre fille,
Si bien faite et si gentille,
De tant d'amoureux l'objet,
N'ait pas à son souhait
Un livre de Ballet,

Pour lire le sujet
Du divertissement qu'on fait
Et que toute notre famille
Si proprement s'habille
Pour être placée au sommet
De la salle où l'on met
Les gens de l'intriguet!
De tout ceci, franc et net,
Je suis mal satisfait;
Et cela, sans doute, est laid!

UNE VIEILLE BOURGEOISE *babillarde.*

Il est vrai que c'est une honte!
Le sang au visage me monte;
Et ce jetteur de vers, qui manque au capital,
L'entend fort mal!
C'est un brutal,
Un vrai cheval,
Franc animal,
De faire si peu de compte
D'une fille qui fait l'ornement principal
Du quartier du Palais-Royal;
Et que ces jours passés, un Comte
Fut prendre la premiere au bal!
Il l'entend mal,
C'est un brutal,
Un vrai cheval,
Franc animal!

UN HOMME DU BEL AIR.

Ah! quel bruit!

UNE FEMME DU BEL AIR.

Quel fracas ! quel chaos ! quel mélange !

UN HOMME DU BEL AIR.

Quelle confusion ! quelle cohue étrange !
Quel désordre ! quel embarras !

LA PREMIERE FEMME DU BEL AIR.

On y seche !

LA SECONDE FEMME DU BEL AIR.

L'on n'y tient pas !

LE PREMIER GASCON.

Bentré ! je suis à vout !

LE SECOND GASCON.

J'enragé, Diu mé damne !

LE SUISSE.

Ah ! que l'y faire saif dans c'ti sal de cians !

LE PREMIER GASCON.

Jé murs !

LE SECOND GASCON.

Jé perds la tramontane !

LE SUISSE.

Mon foi ! moi, le foudrois être hors de dedans !

LE VIEUX BOURGEOIS *babillard, à sa fille.*

Allons, ma mie,
Suivez mes pas,
Je vous en prie,
Et ne me quittez pas.
On fait de nous trop peu de cas,
Et je suis las
De ce tracas !

Tout ce fracas,
Cet embarras
Me pese par trop sur les bras!
S'il me prend jamais envie
De retourner, de ma vie,
A Ballet, ni Comédie,
Je veux bien qu'on m'estropie! ...
Allons, ma mie,
Suivez mes pas,
Je vous en prie,
Et ne me quittez pas;
On fait de nous trop peu de cas!

LA VIEILLE BOURGEOISE *babillarde, à son fils.*

Allons, mon mignon, mon fils,
Regagnons notre logis,
Et sortons de ce taudis,
Où l'on ne peut être assis!
Ils seront bien ébaubis,
Quand ils nous verront partis!
Trop de confusion regne dans cette salle,
Et j'aimerois mieux être au milieu de la halle! ...
Si jamais je reviens à semblable régale,
Je veux bien recevoir des soufflets plus de six! ...
Allons, mon mignon, mon fils,
Regagnons notre logis,
Et sortons de ce taudis
Où l'on ne peut être assis!

(*Le Donneur de livres revient avec les importuns qui l'ont suivi.*)

CHŒUR DE SPECTATEURS.

A moi, Monsieur, à moi; de grace, à moi, Monsieur!
Un livre, s'il vous plaît, à votre serviteur!

(*Les importuns ayant pris des livres des mains de celui qui les donne, les distribuent aux Spectateurs, pendant que le Donneur de livres danse; après quoi ils se joignent à lui, et forment la premiere Entrée.*)

SECONDE ENTRÉE.

ESPAGNOLS.

TROIS ESPAGNOLS, *chantans*, ESPAGNOLS, *dansans.*

LE PREMIER ESPAGNOL.

SE que me muero de amor
Y solicito el dolor.

Aun muriendo de querer
De tant buen ayre adolezco
Que es mas de lo que padezco
Lo que quiero padecer
Y no pudiendo exceder
A mi desceo el rigor.

Se que me muero de amor
Y solicito el dolor.

Lisonjeame la fuerte
Con piedad tan avertida,
Que me assegura la vida
En el riesgo de la muerte
Vivir de la golpe fuerte
Es de mi salud primor.

Se que me muero de amor
Y solicito el dolor.

(Danse de six Espagnols, après laquelle deux autres Espagnols dansent ensemble.)

LE PREMIER ESPAGNOL.

Ay que locura, con tanto rigor
Quexarse de amor
Del nino bonito
Que toto es dulçura.
Ay que locura,
Ay que locura.

LE SECOND ESPAGNOL.

El dolor solicita,
El quel al dolor se da.
Ynadie de amor muere
Sino quien no save amar.

LE PREMIER ET LE SECOND ESPAGNOLS, *ensemble*.

Dulce muerte es al amor
Con correspondencia ygual,

Ysi esta gozamos hoi,
Porque la quieres turbar ?

LE TROISIEME ESPAGNOL.

Alegrese enamorado
Y tome mi parecer
Que en aquesto dequerer
Todo ès allar el vado.

TOUS TROIS ENSEMBLE.

Vaya, vaya de fiesta,
Vaya de bayle,
Alegria, alegria, alegria.
Que esto de dolor es fantasia.

TROISIEME ENTRÉE.

ITALIENS.

UNE ITALIENNE, *chantant*, UN ITALIEN, *chantant*, ARLEQUIN, TRIVELINS, et SCARAMOUCHES, *dansans.*

L'ITALIENNE.

Di rigori armata il seno
Contro amor mi ribellai,
Ma fui vinta in un baleno
In mirar duo vaghi rai,
Ahi che resiste puoco
Cor di gelo a stral di fuoco!

Ma

Ma sì caro è 'l mio tormento
Dolce è sì la piaga mia,
Ch'il penare è mio contento,
E'l sanarmi è tirannia.
Ahi che più giova, e piace
Quanto amor è più vivace.

(*Deux Scaramouches et deux Trivelins représentent, avec Arlequin, une nuit à la maniere des Comédiens Italiens.*)

L'ITALIEN.

Bel tempo che vola
Rapisce il contento,
D'amor ne la scola
Si coglie il momento.

L'ITALIENNE.

Insi che florida
Ride l'età,
Che pur tropp' horrida,
Da noi sen va.

TOUS DEUX ENSEMBLE.

'Su cantiamo
Su gaudiamo
Ne bei dì, di gioventù;
Perduto ben non si racquista più.

L'ITALIEN.

Pupilla che vaga
Mill' alme incatena,
Fà dolce la piaga,
Felice la pena.

L'ITALIENNE.

Ma poiche frigîda
Langue l'età,
Più l'alma rigida
Fiamme non ha.

TOUS DEUX ENSEMBLE.

Su cantiamo
Su gaudiamo
Ne bei dì, di gioventù;
Perduto ben non si racquista più.

(*Les Scaramouches et les Trivelins finissent l'Entrée par une danse.*)

QUATRIEME ENTRÉE.

FRANÇOIS.

DEUX POITEVINS, *chantans et dansans.* POITEVINS et POITEVINES, *dansans.*

LE PREMIER POITEVIN.

AH ! qu'il fait beau dans ces bocages !
Ah! que le Ciel donne un beau jour !

LE SECOND POITEVIN.

Le rossignol, sous ces tendres feuillages,
Chante aux échos son doux retour;
Ce beau séjour,
Ces doux ramages,

Ce beau séjour
Nous invite à l'amour.

TOUS DEUX ENSEMBLE.

Vois, ma Climene,
Vois, sous ce chêne,
S'entre-baiser ces oiseaux amoureux;
Ils n'ont rien dans leurs vœux
Qui les gêne.
De leurs doux feux
Leur ame est pleine....
Qu'ils sont heureux !...
Nous pouvons tous deux,
Si tu le veux,
Etre comme eux.

(Trois Poitevins et trois Poitevines dansent ensemble.)

CINQUIEME ET DERNIERE ENTRÉE.

(Les Espagnols, les Italiens, et les François se mêlent ensemble, et forment la derniere Entrée.)

CHŒUR DE SPECTATEURS.

Quels spectacles charmans ! quels plaisirs goûtons-nous !
Les Dieux mêmes, les Dieux, n'en ont point de plus doux !

FIN.

LES FOURBERIES DE SCAPIN,

COMÉDIE,

EN TROIS ACTES, EN PROSE,

DE MOLIERE.



A PARIS,

Chez { BÉLIN, Libraire, rue Saint-Jacques, près Saint-Yves ; BRUNET, Libraire, rue de Marivaux, Place du Théatre Italien.

M. DCC. LXXXVIII.

SUJET

DES FOURBERIES DE SCAPIN.

OCTAVE et Léandre, deux jeunes gens, fils de deux Bourgeois de Naples, Argante et Géronte, sont amoureux de deux jeunes personnes, Hyacinte et Zerbinette, dont l'une est, loin de ses parens, sous la garde de sa nourrice, nommée Nérine, et l'autre est dans une troupe d'Egyptiens, qui l'ont ravie à sa famille, dès l'âge de deux ans. Hyacinte et Zerbinette partagent la tendresse de leurs amans; et même Nérine a cru pouvoir unir secrétement Hyacinte à Octave, pendant l'absence de son pere, qui, à son retour, veut le marier à une fille de Géronte, éloignée de lui depuis long-tems. Scapin, valet de Léandre, à l'aide de Silvestre, valet d'Octave, se charge de parvenir, à force de fourberies, à faire approuver par Argante le mariage d'Octave et d'Hyacinte, et de faire consentir

Géronte à celui de Léandre et de Zerbinette. Il y réussit ; et même, par ses mensonges, il tire d'assez grosses sommes d'argent des deux peres, pour les besoins des intrigues de leurs fils ; et, quand tout est convenu, que tous les personnages sont en présence les uns des autres, il se trouve qu'Hyacinte n'est autre que cette même fille de Géronte, qu'Argante vouloit faire épouser à Octave, et que Zerbinette est aussi celle qu'Argante avoit perdue depuis son enfance. Ces deux familles sont ainsi réunies, et forment une double alliance, selon les vœux de tous ceux qui les composent.

JUGEMENS ET ANECDOTES
SUR
LES FOURBERIES DE SCAPIN.

« *Les Fourberies de Scapin* sont une de ces Farces que Moliere avoit préparées en Province, dit Voltaire, dans ses Jugemens sur les Pieces de cet Auteur. Il n'avoit pas fait scrupule d'y insérer deux scenes entieres du *Pédant joué*, mauvaise Piece (en prose) de Cyrano de Bergerac. (La scene quatrieme du second acte et la seconde du troisieme, qui sont la douzieme du second et la quatrieme du troisieme des *Fourberies de Scapin.*) On prétend que quand on lui reprochoit ce plagiat, il répondoit : *Ces deux scenes sont assez bonnes ; cela m'appartenoit de droit. Il est permis de reprendre son bien par-tout où on le trouve.* » (1)

(1) Moliere a aussi imité, dans la premiere et la

« Si Moliere avoit donné la Farce des *Fourberies de Scapin* pour une vraie Comédie, Despréaux auroit eu raison de dire, dans son Art Poétique.

« . . . . . Moliere, illustrant ses écrits,
» Peut-être, de son Art eut remporté le prix,
» Si, moins ami du peuple, en ses doctes peintures,
» Il n'eût point fait souvent grimacer ses figures,
» Quitté, pour le bouffon, l'agréable et le fin,
» Et, sans honte, à Térence allié Tabarin.
» Dans ce sac ridicule où Scapin s'enveloppe,
» Je ne reconnois plus l'Auteur du *Misantrope.* »

« On pourroit répondre à ce grand Critique que Moliere n'a point allié Térence avec Tabarin dans ses vraies Comédies, où il surpasse Térence; que s'il a déféré au goût du Peuple, c'est dans ses Farces, dont le seul titre annonce du bas comique, et que ce bas comique étoit

---

seconde scene du premier acte de cette Piece, la premiere et la troisieme du premier de *La Sœur*, Comédie, en vers, de Rotrou; dans la seconde du troisieme, deux Farces de Tabarin, l'une intitulée *Piphagne*, et l'autre *Francisquine*, et dans tout le cours des *Fourberies de Scapin*, on trouve plusieurs autres imitations du *Phormion*, Comédie de Térence.

nécessaire pour soutenir sa Troupe. Moliere ne pensoit pas que la Farce des *Fourberies de Scapin* valût *L'Avare*, *Tartuffe*, *Le Misantrope*, *Les Femmes Savantes*, ou fût du même genre. De plus, comment Despréaux peut-il dire que *Moliere peut-être de son Art eût remporté le prix ?* Qui aura donc ce prix, si Moliere ne l'a pas ? »

M. Bret, dans l'Avertissement qu'il a mis au-devant des *Fourberies de Scapin*, pour son édition de Moliere, observe que « la Farce étoit communément, avant cet Auteur, pleine d'images et d'expressions propres à faire rougir d'honnêtes Spectateurs, et qu'elle ne servit qu'à le délasser innocemment par la maniere dont il la traita. Telle est celle des *Fourberies de Scapin*, ajoute M. Bret, dans laquelle Moliere (scene huitieme du second acte) saisit même encore l'occasion d'essayer les armes du ridicule contre la chicane et la manie de plaider, une des plus vieilles maladies de la société Françoise. Moliere, créateur de la bonne et vraie Comédie, parmi nous, le fut donc encore de la Farce, qui peut être permise. C'est pourtant ce génie sublime que, de son tems, on osa traiter de *Maître d'E-*

cole en fait de vilénie, dans la Comédie, froidement méchante, d'*Elomire*, *Hypocondre*, (Anagramme du nom de Moliere) de Boulanger de Challussay ! Ridicule extravagance, répétée de nos jours mêmes, lorsque dans une Lettre sur les Spectacles (Lettre de J. J. Rousseau, à d'Alembert) on a osé écrire que *le Théatre de Moliere étoit une école de vices et de mauvaises mœurs !* »

LES FOURBERIES DE SCAPIN,

COMÉDIE,

EN TROIS ACTES, EN PROSE,

DE MOLIERE;

Représentée, pour la premiere fois, au Théatre du Palais-Royal, le 14 *Mai* 1671.

A

PERSONNAGES.

ARGANTE, pere d'Octave et de Zerbinette.

GÉRONTE, pere de Léandre et de Hyacinte.

OCTAVE, fils d'Argante, et amant de Hyacinte.

LÉANDRE, fils de Géronte, et amant de Zerbinette.

ZERBINETTE, crue Égyptienne, reconnue pour être fille d'Argante, et amante de Léandre.

HYACINTE, fille de Géronte, et amante d'Octave.

SCAPIN, valet de Léandre.

SILVESTRE, valet d'Octave.

NÉRINE, nourrice d'Hyacinte.

CARLE, ami de Scapin.

DEUX PORTEURS.

La Scene est à Naples.

LES FOURBERIES DE SCAPIN, COMÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

OCTAVE, SILVESTRE.

OCTAVE.

AH ! fâcheuses nouvelles pour un cœur amoureux ! Dures extrémités où je me vois réduit !.... Tu viens, Silvestre, d'apprendre, au Port, que mon pere revient ?

SILVESTRE.

Oui.

OCTAVE.

Qu'il arrive, ce matin même ?

SILVESTRE.

Ce matin même.

OCTAVE.

Et qu'il revient dans la résolution de me marier?

SILVESTRE.

Oui.

OCTAVE.

Avec une fille du Seigneur Géronte?

SILVESTRE.

Du Seigneur Géronte.

OCTAVE.

Et que cette fille est mandée de Tarente ici pour cela?

SILVESTRE.

Oui.

OCTAVE.

Et tu tiens ces nouvelles de mon oncle?

SILVESTRE.

De votre oncle.

OCTAVE.

A qui mon pere les a mandées par une lettre?

SILVESTRE.

Par une lettre.

OCTAVE.

Et cet oncle, dis-tu, sait toutes nos affaires?

SILVESTRE.

Toutes nos affaires.

OCTAVE.

Ah! parle, si tu veux, et ne te fais point, de la sorte, arracher les mots de la bouche!

SILVESTRE.

Qu'ai-je à parler davantage? Vous n'oubliez au-

cune circonstance, et vous dites les choses tout justement comme elles sont.

OCTAVE.

Conseille-moi, du moins; et me dis ce que je dois faire dans ces cruelles conjonctures?

SILVESTRE.

Ma foi! je m'y trouve autant embarrassé que vous; et j'aurois bon besoin que l'on me conseillât moi-même.

OCTAVE.

Je suis assassiné par ce maudit retour!

SILVESTRE.

Je ne le suis pas moins!

OCTAVE.

Lorsque mon pere apprendra les choses, je vais voir fondre sur moi un orage soudain d'impétueuses réprimandes!

SILVESTRE.

Les réprimandes ne sont rien; et plût au Ciel que j'en fusse quitte à ce prix! Mais j'ai bien la mine, pour moi, de payer plus cher vos folies; et je vois se former, de loin, un nuage de coups de bâton, qui crêvera sur mes épaules!

OCTAVE.

O Ciel! par où sortir de l'embarras où je me trouve?

SILVESTRE.

C'est à quoi vous deviez songer, avant que de vous y jetter.

OCTAVE.

Ah! tu me fais mourir par tes leçons hors de saison!

SILVESTRE.

Vous me faites bien plus mourir par vos actions étourdies!

OCTAVE.

Que dois-je faire? quelle résolution prendre? à quel remede recourir?

SCENE II.

SCAPIN, OCTAVE, SILVESTRE.

SCAPIN, *à Octave.*

QU'EST-CE, Seigneur Octave? qu'avez-vous? qu'y a-t-il? quel désordre est-ce là? Je vous vois tout troublé!

OCTAVE.

Ah! mon pauvre Scapin, je suis perdu, je suis désespéré, je suis le plus infortuné de tous les hommes!

SCAPIN.

Comment?

OCTAVE.

N'as-tu rien appris de ce qui me regarde?

SCAPIN.

Non.

OCTAVE.

Mon pere arrive, avec le Seigneur Géronte, et ils me veulent marier.

SCAPIN.

Hé bien, qu'y a-t-il là de si funeste ?

OCTAVE.

Hélas ! tu ne sais pas la cause de mon inquiétude ?

SCAPIN.

Non; mais il ne tiendra qu'à vous que je la sache bientôt; et je suis homme consolatif, homme à m'intéresser aux affaires des jeunes gens.

OCTAVE.

Ah! Scapin, si tu pouvois trouver quelque invention, forger quelque machine pour me tirer de la peine où je suis, je croirois t'être redevable de plus que de la vie!

SCAPIN.

A vous dire la vérité, il y a peu de choses qui me soient impossibles, quand je m'en veux mêler. J'ai, sans doute, reçu du Ciel un génie assez beau pour toutes les fabriques de ces gentillesses d'esprit, de ces galanteries ingénieuses, à qui le vulgaire ignorant donne le nom de fourberies; et je puis dire, sans vanité, qu'on n'a gueres vu d'homme qui fût plus habile ouvrier de ressorts et d'intrigues, qui ait acquis plus de gloire que moi dans ce noble métier ! Mais, ma foi ! le mérite est trop maltraité aujourd'hui; et j'ai renoncé à toutes choses, depuis certain chagrin d'une affaire qui m'arriva.

OCTAVE.

Comment ! quelle affaire, Scapin ?

SCAPIN.

Une aventure où je me brouillai avec la Justice.

OCTAVE.

La Justice ?

SCAPIN.

Oui ; nous eûmes un petit démêlé ensemble.

SILVESTRE.

Toi et la Justice ?

SCAPIN.

Oui ; elle en usa fort mal avec moi, et je me dépitai de telle sorte contre l'ingratitude du siecle que je résolus de ne plus rien faire.... Baste ! ne laissez pas de me conter votre aventure ?

OCTAVE.

Tu sais, Scapin, qu'il y a deux mois que le Seigneur Géronte et mon pere s'embarquerent ensemble pour un voyage qui regarde certain commerce où leurs intérêts sont mêlés ?

SCAPIN.

Je sais cela.

OCTAVE.

Et que Léandre et moi nous fûmes laissés par nos peres ; moi sous la conduite de Silvestre, et Léandre sous ta direction ?

SCAPIN.

Oui ; je me suis fort bien acquitté de ma charge !

OCTAVE.

OCTAVE.

Quelque tems après, Léandre fit rencontre d'une jeune Égyptienne, dont il devint amoureux.

SCAPIN.

Je sais cela encore.

OCTAVE.

Comme nous sommes grands amis, il me fit aussitôt confidence de son amour, et me mena voir cette fille, que je trouvai belle, à la vérité, mais non pas tant qu'il vouloit que je la trouvasse. Il ne m'entretenoit que d'elle chaque jour, m'exagéroit, à tous momens, sa beauté et sa grâce, me louoit son esprit, et me parloit avec transport des charmes de son entretien, dont il me rapportoit jusqu'aux moindres paroles, qu'il s'efforçoit toujours de me faire trouver les plus spirituelles du monde. Il me querelloit quelquefois de n'être pas assez sensible aux choses qu'il me venoit de dire, et me blâmoit sans cesse de l'indifférence où j'étois pour les feux de l'amour.

SCAPIN.

Je ne vois pas encore où ceci veut aller?

OCTAVE.

Un jour que je l'accompagnois pour aller chez les gens qui gardent l'objet de ses vœux, nous entendîmes, dans une petite maison d'une rue écartée, quelques plaintes mêlées de beaucoup de sanglots. Nous demandons ce que c'est; une femme nous dit, en soupirant, que nous pouvions voir là quelque chose de pitoyable en des personnes étrangeres,

et qu'à moins que d'être insensibles, nous en serions touchés.

SCAPIN.

Où est-ce que cela vous mene?

OCTAVE.

La curiosité me fit presser Léandre de voir ce que c'étoit. Nous entrons dans une salle, où nous voyons une vieille femme mourante, assistée d'une servante qui faisoit des regrets, et d'une jeune fille, toute fondante en larmes, la plus belle et la plus touchante qu'on puisse jamais voir!

SCAPIN.

Ah! ah!

OCTAVE.

Une autre auroit paru effroyable en l'état où elle étoit; car elle n'avoit pour habillement qu'une méchante petite juppe, avec des brassieres de nuit, qui étoient de simple futaine, et sa coîffure étoit une cornette jaune, retroussée au haut de sa tête, qui laissoit tomber, en désordre, ses cheveux sur ses épaules; et cependant, faite comme cela, elle brilloit de mille attraits, et ce n'étoit qu'agrémens et que charmes que toute sa personne!

SCAPIN.

Je sens venir les choses.

OCTAVE.

Si tu l'avois vue, Scapin, en l'état que je dis, tu l'aurois trouvée admirable!

SCAPIN.

Oh ! je n'en doute point ; et, sans l'avoir vue, je vois bien qu'elle étoit tout-à-fait charmante !

OCTAVE.

Ses larmes n'étoient point de ces larmes désagréables qui défigurent un visage ; elle avoit à pleurer une grace touchante, et sa douleur étoit la plus belle du monde !

SCAPIN.

Je vois tout cela.

OCTAVE.

Elle faisoit fondre chacun en larmes, en se jettant amoureusement sur le corps de cette mourante, qu'elle appelloit sa chere mere ; et il n'y avoit personne qui n'eût l'ame percée de voir un si bon naturel !

SCAPIN.

En effet, cela est touchant, et je vois bien que ce bon naturel-là vous la fit aimer ?

OCTAVE.

Ah ! Scapin, un barbare l'auroit aimée.

SCAPIN.

Assurément !.... Le moyen de s'en empêcher ?

OCTAVE.

Après quelques paroles, dont je tâchai d'adoucir la douleur de cette charmante affligée, nous sortîmes de là ; et demandant à Léandre ce qu'il lui sembloit de cette personne, il me répondit froidement qu'il la trouvoit assez jolie. Je fus piqué de la froideur avec laquelle il m'en parloit, et je ne vou-

lus point lui découvrir l'effet que ses beautés avoient fait sur mon ame.

SILVESTRE.

Si vous n'abrégez ce récit, nous en voilà pour jusqu'à demain. Laissez-le moi finir, en deux mots... (*A Scapin.*) Son cœur prend feu dès ce moment; il ne sauroit plus vivre qu'il n'aille consoler son aimable affligée. Ses fréquentes visites sont rejettées de la servante, devenue la gouvernante, par le trépas de la mere. Voilà mon homme au désespoir. Il presse, supplie, conjure; point d'affaire. On lui dit que la fille, quoique sans bien et sans appui, est de famille honnête; et qu'à moins que de l'épouser on ne peut souffrir ses poursuites. Voilà son amour augmenté par les difficultés. Il consulte dans sa tête, agite, raisonne, balance, prend sa résolution; le voilà marié avec elle, depuis trois jours.

SCAPIN.

J'entends.

SILVESTRE.

Maintenant mets avec cela le retour imprévu du pere, qu'on n'attendoit que dans deux mois, la découverte que l'oncle a faite du secret de notre mariage, et l'autre mariage qu'on veut faire de lui avec la fille que le Seigneur Géronte a eue d'une seconde femme, qu'on dit qu'il a épousée à Tarente.

OCTAVE, *à Scapin.*

Et, par-dessus tout cela, mets encore l'indigence où se trouve cette aimable personne, et l'impuissance où je me vois d'avoir de quoi la secourir.

SCAPIN.

Est-ce-là tout ?... Vous voilà bien embarrassés, tous deux, pour une bagatelle! C'est bien-là de quoi se tant alarmer !.... (*À Silvestre.*) N'as-tu point de honte, toi, de demeurer court à si peu de chose? Que diable, te voilà grand et gros, comme pere et mere, et tu ne saurois trouver dans ta tête, forger dans ton esprit quelque ruse galante, quelque honnête petit stratagême, pour ajuster vos affaires? Fi!... Peste soit du butor! Je voudrois bien que l'on m'eût donné autrefois nos vieillards à duper! je les aurois joués, tous deux, par-dessous la jambe; et je n'étois pas plus grand que cela, que je me signalois déja par cent tours d'adresse jolis!

SILVESTRE.

J'avoue que le Ciel ne m'a pas donné tes talens, et que je n'ai pas l'esprit, comme toi, de me brouiller avec la Justice!

OCTAVE.

Voici mon aimable Hyacinte.

SCENE III.

HYACINTE, OCTAVE, SCAPIN, SILVESTRE.

HYACINTE, *à Octave.*

AH! Octave, est-il vrai ce que Silvestre vient de dire à Nérine, que votre pere est de retour et qu'il veut vous marier?

OCTAVE.

Oui, belle Hyacinte; et ces nouvelles m'ont donné une atteinte cruelle! (*Voyant qu'Hyacinte se met à pleurer.*) Mais, que vois-je? vous pleurez! Pourquoi ces larmes? Me soupçonnez-vous, dites-moi, de quelque infidélité, et n'êtes-vous pas assurée de l'amour que j'ai pour vous?

HYACINTE.

Oui, Octave, je suis sûre que vous m'aimez; mais je ne le suis pas que vous m'aimiez toujours!

OCTAVE.

Eh! peut-on vous aimer, qu'on ne vous aime toute sa vie?

HYACINTE.

J'ai ouï dire, Octave, que votre sexe aime moins long-tems que le nôtre, et que les ardeurs que les hommes font voir sont des feux qui s'éteignent aussi facilement qu'ils naissent.

OCTAVE.

Ah! ma chere Hyacinte, mon cœur n'est donc pas fait comme celui des autres hommes, et je sens bien, pour moi, que je vous aimerai jusqu'au tombeau!

HYACINTE.

Je veux croire que vous sentez ce que vous dites, et je ne doute point que vos paroles ne soient sinceres; mais je crains un pouvoir qui combattra dans votre cœur les tendres sentimens que vous pouvez avoir pour moi. Vous dépendez d'un pere, qui veut vous marier à une autre personne; et je suis sûre que je mourrai si ce malheur m'arrive!

OCTAVE.

Non, belle Hyacinte, il n'y a point de pere qui puisse me contraindre à vous manquer de foi ; et je me résoudrai à quitter mon pays, et le jour même, s'il est besoin, plutôt qu'à vous quitter. J'ai déja pris, sans l'avoir vue, une aversion effroyable pour celle que l'on me destine ; et, sans être cruel, je souhaiterois que la mer l'écartât d'ici pour jamais. Ne pleurez donc point, je vous prie, mon aimable Hyacinte, car vos larmes me tuent, et je ne les puis voir sans me sentir percer le cœur !

HYACINTE.

Puisque vous le voulez, je veux bien essuyer mes pleurs, et j'attendrai, d'un œil constant, ce qu'il plaira au Ciel de résoudre de moi.

OCTAVE.

Le Ciel nous sera favorable.

HYACINTE.

Il ne sauroit m'être contraire si vous m'êtes fidele.

OCTAVE.

Je le serai assurément.

HYACINTE.

Je serai donc heureuse.

SCAPIN, *à part.*

Elle n'est point tant sotte, ma foi ! et je la trouve assez passable.

OCTAVE, *à Hyacinte, en lui montrant Scapin.*

Voici un homme qui pourroit bien, s'il le vou-

loit, nous être, dans tous nos besoins, d'un secours merveilleux!

SCAPIN.

J'ai fait de grands sermens de ne me mêler plus du monde; mais, si vous m'en priez bien fort tous deux, peut-être....

OCTAVE, *l'interrompant.*

Ah! s'il ne tient qu'à te prier bien fort pour obtenir ton aide, je te conjure, de tout mon cœur, de prendre la conduite de notre barque!

SCAPIN, *à Hyacinte.*

Et, vous, ne dites-vous rien?

HYACINTE.

Je vous conjure, à son exemple, par tout ce qui vous est le plus cher au monde, de vouloir servir notre amour!

SCAPIN.

Il faut se laisser vaincre, et avoir de l'humanité.... Allez, je veux m'employer pour vous.

OCTAVE.

Crois que....

SCAPIN, *l'interrompant.*

Chut!.... (*A Hyacinte.*) Allez-vous-en, vous, et soyez en repos.

(*Hyacinte s'en va.*)

SCENE IV.

OCTAVE, SCAPIN, SILVESTRE.

SCAPIN, *à Octave.*

Et vous, préparez-vous à soutenir avec fermeté l'abord de votre pere.

OCTAVE.

Je t'avoue que cet abord me fait trembler, par avance, et j'ai une timidité naturelle, que je ne saurois vaincre.

SCAPIN.

Il faut pourtant paroître ferme au premier choc, de peur que, sur votre foiblesse, il ne prenne le pied de vous mener comme un enfant. Là, tâchez de vous composer par étude. Un peu de hardiesse, et songez à répondre résolument sur ce qu'il vous pourra dire.

OCTAVE.

Je ferai du mieux que je pourrai.

SCAPIN.

Çà, essayons un peu, pour vous accoutumer. Répétons un peu votre rôle, et voyons si vous fesez bien.... Allons; la mine résolue, la tête haute, les regards assurés.

OCTAVE, *prenant peu à peu un air décidé.*

Comme cela?

SCAPIN.

Encore un peu davantage.

OCTAVE.

Ainsi ?

SCAPIN.

Bon !... Imaginez-vous que je suis votre pere, qui arrive, et répondez-moi fermement, comme si c'étoit à lui-même.... « Comment, pendard, vaurien, infâme, » fils indigne d'un pere comme moi, oses-tu paroître » devant mes yeux, après tes bons déportemens, après » le lâche tour que tu m'as joué, pendant mon ab- » sence ? Est-ce là le fruit de mes soins, maraud ? est- » ce là le fruit de mes soins, le respect qui m'est dû, » le respect que tu me conserves ? ... » (*L'encourageant à répondre avec hardiesse.*) Allons donc ! « Tu as l'in- » solence, fripon ! de t'engager sans le consentement » de ton pere, de contracter un mariage clandestin ? » Réponds moi, coquin ! réponds - moi. Voyons un » peu tes belles raisons ? ... » Oh ! que diable, vous demeurez interdit !

OCTAVE.

C'est que je m'imagine que c'est mon pere que j'entends.

SCAPIN.

Eh ! oui ; c'est par cette raison qu'il ne faut pas être comme un innocent.

OCTAVE.

Je m'en vais prendre plus de résolution, et je répondrai fermement !

SCAPIN.

Assurément?

OCTAVE.

Assurément!

SILVESTRE, *appercevant Argante.*

Voilà votre pere qui vient.

OCTAVE.

O Ciel! je suis perdu!

(Il s'enfuit.)

SCENE V.

SCAPIN, SILVESTRE.

SCAPIN, *rappelant Octave qui a disparu.*

HOLA! Octave, demeurez; Octave.... Le voilà enfui.... Quelle pauvre espece d'homme!... Ne laissons pas d'attendre le vieillard.

SILVESTRE.

Que lui dirai-je?

SCAPIN.

Laisse-moi dire, moi, et ne fais que me suivre.

(Ils se retirent au fond du Théatre.)

SCENE VI.

ARGANTE, SCAPIN et SILVESTRE, *dans le fond du Théatre.*

ARGANTE, *se croyant seul.*

A-T-ON jamais ouï parler d'une action pareille à celle-là ?

SCAPIN, *à Silvestre.*

Il a déja appris l'affaire, et elle lui tient si fort en tête que, tout seul, il en parle haut.

ARGANTE, *se croyant seul.*

Voilà une témérité bien grande !

SCAPIN, *à Silvestre.*

Ecoutons-le un peu.

ARGANTE, *se croyant seul.*

Je voudrois bien savoir ce qu'ils me pourront dire sur ce beau mariage ?

SCAPIN, *à part.*

Nous y avons songé.

ARGANTE, *se croyant seul.*

Tâcheront-ils de me nier la chose ?

SCAPIN, *à part.*

Non, nous n'y pensons pas.

ARGANTE, *se croyant seul.*

Ou s'ils entreprendront de l'excuser ?

SCAPIN, *à part.*

Cela se pourra faire.

ARGANTE,

ARGANTE, *se croyant seul.*

Prétendront-ils m'amuser par des contes en l'air?

SCAPIN, *à part.*

Peut-être.

ARGANTE, *se croyant seul.*

Tous leurs discours seront inutiles!

SCAPIN, *à part.*

Nous allons voir

ARGANTE, *se croyant seul.*

Ils ne m'en donneront point à garder!

SCAPIN, *à part.*

Ne jurons de rien.

ARGANTE, *se croyant seul.*

Je saurai mettre mon pendard de fils en lieu de sûreté!

SCAPIN, *à part.*

Nous y pourvoirons.

ARGANTE, *se croyant seul.*

Et pour le coquin de Silvestre, je le rouerai de coups!

SILVESTRE, *à Scapin.*

J'étois bien étonné s'il m'oublioit!

ARGANTE, *appercevant Silvestre.*

Ah! ah! vous voilà donc, sage gouverneur de famille, beau directeur de jeunes gens!

SCAPIN.

Monsieur, je suis ravi de vous voir de retour!

ARGANTE.

Bon jour Scapin.... (*A Silvestre.*) Vous avez suivi mes ordres, vraiment, d'une belle maniere; et

mon fils s'est comporté fort sagement pendant mon absence !

SCAPIN.

Vous vous portez bien à ce que je vois ?

ARGANTE.

Assez bien.... (*A Silvestre.*) Tu ne dis mot, coquin ! tu ne dis mot ?

SCAPIN.

Votre voyage a-t-il été bon ?

ARGANTE.

Mon Dieu, fort bon !... Laisse-moi un peu quereller en repos.

SCAPIN.

Vous voulez quereller ?

ARGANTE.

Oui, je veux quereller.

SCAPIN.

Et qui, Monsieur ?

ARGANTE, *montrant Silvestre.*

Ce maraud-là.

SCAPIN.

Pourquoi ?

ARGANTE.

Tu n'as pas ouï parler de ce qui s'est passé dans mon absence ?

SCAPIN.

J'ai bien ouï parler de quelque petite chose.

ARGANTE.

Comment ! quelque petite chose ? une action de cette nature ?

SCAPIN.

Vous avez quelque raison.

ARGANTE.

Une hardiesse pareille à celle-là ?

SCAPIN.

Cela est vrai.

ARGANTE.

Un fils qui se marie sans le consentement de son pere ?

SCAPIN.

Oui, il y a quelque chose à dire à cela. Mais je serois d'avis que vous ne fissiez point de bruit.

ARGANTE.

Je ne suis pas de cet avis, moi, et je veux faire du bruit tout mon soul. Quoi ! tu ne trouves pas que j'aie tous les sujets du monde d'être en colere ?

SCAPIN.

Si fait.... J'y ai d'abord été, moi, lorsque j'ai su la chose, et je me suis intéressé pour vous, jusqu'à quereller votre fils. Demandez-lui un peu quelles belles réprimandes je lui ai faites, et comme je l'ai chapitré sur le peu de respect qu'il gardoit à un pere dont il devoit baiser les pas. On ne peut pas lui mieux parler, quand ce seroit vous-même. Mais quoi ! je me suis rendu à la raison, et j'ai considéré que, dans le fond, il n'a pas tant de tort qu'on pourroit croire.

ARGANTE.

Que me viens-tu conter ? il n'a pas tant de tort

de s'aller marier, de but en blanc, avec une inconnue?

SCAPIN.

Que voulez-vous? Il y a été poussé par sa destinée.

ARGANTE.

Ah! ah! voici une raison la plus belle du monde! on n'a plus qu'à commettre tous les crimes imaginables, tromper, voler, assassiner, et dire, pour excuse, qu'on y a été poussé par sa destinée.

SCAPIN.

Mon Dieu, vous prenez mes paroles trop en Philosophe! je veux dire qu'il s'est trouvé fatalement engagé dans cette affaire.

ARGANTE.

Et pourquoi s'y engageoit-il?

SCAPIN.

Voulez-vous qu'il soit aussi sage que vous? Les jeunes gens sont jeunes, et n'ont pas toujours la prudence qu'il leur faudroit, pour ne rien faire que de raisonnable; témoin notre Léandre, qui, malgré toutes mes leçons, malgré toutes mes remontrances, est allé faire, de son côté, pis encore que votre fils. Je voudrois bien savoir si vous-même n'avez pas été jeune, et n'avez pas, dans votre tems, fait des fredaines, comme les autres? J'ai ouï-dire, moi, que vous avez été autrefois un bon compagnon parmi les femmes, que vous faisiez de votre drôle avec les plus galantes de ce tems-là, et que vous n'en approchiez point que vous ne poussassiez à bout!

ARGANTE.

Cela est vrai : j'en demeure d'accord ; mais je m'en suis toujours tenu à la galanterie, et je n'ai point été jusqu'à faire ce qu'il a fait.

SCAPIN.

Que vouliez-vous qu'il fît? Il voit une jeune personne, qui lui veut du bien (car il tient de vous d'être aimé de toutes les femmes). Il la trouve charmante, il lui rend des visites, lui conte des douceurs, soupire galamment, fait le passionné. Elle se rend à sa poursuite. Il pousse sa fortune. Le voilà surpris avec elle, par ses parens, qui, la force à la main, le contraignent de l'épouser !

SILVESTRE, *à part.*

L'habile fourbe que voilà !

SCAPIN, *à Argante.*

Eussiez-vous voulu qu'il se fût laissé tuer ? Il vaut mieux encore être marié qu'être mort ?

ARGANTE.

On ne m'a pas dit que l'affaire se soit ainsi passée.

SCAPIN, *montrant Silvestre.*

Demandez-lui plutôt. Il ne vous dira pas le contraire.

ARGANTE, *à Silvestre.*

C'est par force qu'il a été marié ?

SILVESTRE.

Oui, Monsieur..

SCAPIN, *à Argante.*

Voudrois-je vous mentir ?

ARGANTE.

Il devoit donc aller tout aussi-tôt protester de violence chez un Notaire.

SCAPIN.

C'est ce qu'il n'a pas voulu faire.

ARGANTE.

Cela m'auroit donné plus de facilité à rompre ce mariage.

SCAPIN.

Rompre ce mariage?

ARGANTE.

Oui.

SCAPIN.

Vous ne le romprez point?

ARGANTE.

Je ne le romprai point?

SCAPIN.

Non.

ARGANTE.

Quoi! je n'aurai pas pour moi les droits de pere, et la raison de la violence qu'on a faite à mon fils?

SCAPIN.

C'est une chose dont il ne demeurera pas d'accord.

ARGANTE.

Il n'en demeurera pas d'accord?

SCAPIN.

Non.

ARGANTE.

Mon fils?

SCAPIN.

Votre fils.... Voulez-vous qu'il confesse qu'il ait été capable de crainte, et que ce soit par force qu'on lui ait fait faire les choses ? Il n'a garde d'aller avouer cela ! Ce seroit se faire tort, et se montrer indigne d'un pere comme vous.

ARGANTE.

Je me moque de cela !

SCAPIN.

Il faut, pour son honneur et pour le vôtre, qu'il dise dans le monde que c'est de bon gré qu'il l'a épousée.

ARGANTE.

Et je veux, moi, pour mon honneur et pour le sien, qu'il dise le contraire.

SCAPIN.

Non, je suis sûr qu'il ne le fera pas.

ARGANTE.

Je l'y forcerai bien !

SCAPIN.

Il ne le fera pas, vous dis-je.

ARGANTE.

Il le fera, ou je le déshériterai !

SCAPIN.

Vous ?

ARGANTE.

Moi.

SCAPIN.

Bon!

ARGANTE.

Comment ! bon ?

SCAPIN.

Vous ne le déshériterez point.

ARGANTE.

Je ne le déshériterai point ?

SCAPIN.

Non.

ARGANTE.

Non ?

SCAPIN.

Non.

ARGANTE.

Ouais ! voici qui est plaisant ! je ne déshériterai point mon fils ?

SCAPIN.

Non, vous dis-je.

ARGANTE.

Qui m'en empêchera ?

SCAPIN.

Vous-même.

ARGANTE.

Moi ?

SCAPIN.

Oui ; vous n'auriez pas ce cœur-là.

ARGANTE.

Je l'aurai !

SCAPIN.

Vous vous moquez !

ARGANTE.

Je ne me moque point!

SCAPIN.

La tendresse paternelle fera son office.

ARGANTE.

Elle ne fera rien.

SCAPIN.

Oui, oui!

ARGANTE.

Je vous dis que cela sera.

SCAPIN.

Bagatelles!

ARGANTE.

Il ne faut point dire : bagatelles!

SCAPIN.

Mon Dieu, je vous connois; vous êtes bon naturellement.

ARGANTE.

Je ne suis point bon, et je suis méchant quand je veux ... Finissons ce discours qui m'échauffe la bile... (*A Silvestre.*) Va-t-en, pendard! va-t-en me chercher mon fripon, tandis que j'irai rejoindre le Seigneur Géronte, pour lui conter ma disgrace.

SCAPIN.

Monsieur, si je vous puis être utile en quelque chose, vous n'avez qu'à me commander.

ARGANTE.

Je vous remercie.... (*A part.*) Ah! pourquoi faut-il qu'il soit fils unique, et que n'ai-je à cette heure la fille que le Ciel m'a ôtée, pour la faire mon héritiere!

(*Il s'en va.*)

SCENE VII.

SCAPIN, SILVESTRE.

SILVESTRE.

J'AVOUE que tu es un grand homme, et voilà l'affaire en bon train; mais l'argent, d'autre part, nous presse pour notre subsistance; et nous avons, de tous côtés, des gens qui aboient après nous.

SCAPIN.

Laisse-moi faire, la machine est trouvée. Je cherche seulement dans ma tête un homme qui nous soit affidé, pour jouer un personnage dont j'ai besoin.... Attends... (*L'examinant.*) Tiens-toi un peu... Enfonce ton bonnet en méchant garçon.... Campe-toi sur un pied.... Mets la main au côté.... Fais les yeux furibonds.... Marche un peu en Roi de Théatre.... (*Silvestre exécute tout ce que Scapin lui dit.*) Voilà qui est bien !.... Suis-moi.... J'ai des secrets pour déguiser ton visage et ta voix.

SILVESTRE.

Je te conjure, au moins, de ne m'aller point brouiller avec la Justice !

SCAPIN.

Va, va, nous partagerons les périls en freres; et trois ans de galere, de plus, ou de moins, ne sont pas pour arrêter un noble cœur !

Fin du premier Acte.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

GÉRONTE, ARGANTE.

GÉRONTE.

Oui, sans doute, par le tems qu'il fait, nous aurons ici nos gens aujourd'hui; et un Matelot, qui vient de Tarente, m'a assuré qu'il avoit vu mon homme, qui étoit prêt de s'embarquer. Mais l'arrivée de ma fille trouvera les choses mal disposées à ce que nous nous proposions, et ce que vous venez de m'apprendre de votre fils rompt étrangement les mesures que nous avions prises ensemble!

ARGANTE.

Ne vous mettez pas en peine; je vous réponds de renverser tout cet obstacle, et j'y vais travailler de ce pas.

GÉRONTE.

Ma foi! Seigneur Argante, voulez-vous que je vous dise? l'éducation des enfans est une chose à quoi il faut s'attacher fortement!

ARGANTE.

Sans doute.... A quel propos cela?

GÉRONTE.

A propos de ce que les mauvais déportemens des jeunes gens viennent, le plus souvent, de la mauvaise éducation que leurs peres leur donnent.

ARGANTE.

Cela arrive parfois. Mais que voulez-vous dire par là ?

GÉRONTE.

Ce que je veux dire par là ?

ARGANTE.

Oui ?

GÉRONTE.

Que si vous aviez, en brave pere, bien morigêné votre fils, il ne vous auroit pas joué le tour qu'il vous a fait.

ARGANTE.

Fort bien ! De sorte donc que vous avez bien morigêné le vôtre ?

GÉRONTE.

Sans doute ; et je serois bien fâché qu'il m'eût rien fait approchant de cela !

ARGANTE.

Et si ce fils, que vous avez, en brave pere, si bien morigêné, avoit fait pis encore que le mien ? Hé ?

GÉRONTE.

Comment ?

ARGANTE.

Comment ?

GÉRONTE.

GÉRONTE.

Qu'est-ce que cela veut dire?

ARGANTE.

Cela veut dire, Seigneur Géronte, qu'il ne faut pas être si prompt à condamner la conduite des autres; et que ceux qui veulent gloser doivent bien regarder chez eux s'il n'y a rien qui cloche!

GÉRONTE.

Je n'entends point cette énigme.

ARGANTE.

On vous l'expliquera.

GÉRONTE.

Est-ce que vous auriez ouï dire quelque chose de mon fils?

ARGANTE.

Cela se peut faire.

GÉRONTE.

Et quoi encore?

ARGANTE.

Votre Scapin, dans mon dépit, ne m'a dit la chose qu'en gros, et vous pourrez, de lui, ou de quelque autre, être instruit du détail. Pour moi, je vais vîte consulter un Avocat, et aviser des biais que j'ai à prendre.... Jusqu'au revoir.

(*Il s'en va.*)

SCENE II.

GÉRONTE, *seul.*

Que pourroit-ce être que cette affaire-ci?.... Pis encore que le sien!.... Pour moi, je ne vois pas ce que l'on peut faire de pis? et je trouve que se marier, sans le consentement de son pere, est une action qui passe tout ce qu'on peut s'imaginer.

SCENE III.

LÉANDRE, GÉRONTE.

GÉRONTE.

Ah! vous voilà!

LÉANDRE, *courant à Géronte pour l'embrasser.*

Ah! mon pere, que j'ai de joie de vous voir de retour!

GÉRONTE, *refusant de l'embrasser.*

Doucement!.... Parlons un peu d'affaire.

LÉANDRE.

Souffrez que je vous embrasse, et que....

GÉRONTE, *le repoussant encore.*

Doucement, vous dis-je!

LÉANDRE.

Quoi ! vous me refusez, mon pere, de vous exprimer mon transport par mes embrassemens ?

GÉRONTE.

Oui.... Nous avons quelque chose à démêler ensemble.

LÉANDRE.

Hé quoi ?

GÉRONTE.

Tenez-vous, que je vous voie en face.

LÉANDRE.

Comment ?

GÉRONTE.

Regardez-moi entre deux yeux.

LÉANDRE.

Hé bien ?

GÉRONTE.

Qu'est-ce donc qui s'est passé ici ?

LÉANDRE.

Ce qui s'est passé ?

GÉRONTE.

Oui ; qu'avez-vous fait pendant mon absence ?

LÉANDRE.

Que voulez-vous, mon pere, que j'aie fait ?

GÉRONTE.

Ce n'est pas moi qui veux que vous ayiez fait, mais qui demande ce que c'est que vous avez fait ?

LÉANDRE.

Moi, je n'ai fait aucune chose dont vous ayiez lieu de vous plaindre !

GÉRONTE.

Aucune chose?

LÉANDRE.

Non.

GÉRONTE.

Vous êtes bien résolu!

LÉANDRE.

C'est que je suis sûr de mon innocence.

GÉRONTE.

Scapin pourtant a dit de vos nouvelles!

LÉANDRE, *avec inquiétude.*

Scapin?

GÉRONTE.

Ah! ah! ce mot vous fait rougir?

LÉANDRE.

Il vous a dit quelque chose de moi?

GÉRONTE.

Ce lieu n'est pas tout-à-fait propre à vuider cette affaire, et nous allons l'examiner ailleurs. Qu'on se rende au logis : j'y vais revenir tout-à-l'heure.... Ah! traître, s'il faut que tu me déshonores, je te renonce pour mon fils; et tu peux bien, pour jamais, te résoudre à fuir de ma présence!

(*Il s'en va.*)

SCÈNE IV.

LÉANDRE, *seul.*

ME trahir de cette maniere ! Un coquin, qui doit, par cent raisons, être le premier à cacher les choses que je lui confie, est le premier à les aller découvrir à mon pere ! .. Ah ! je jure le Ciel que cette trahison ne demeurera pas impunie !

SCÈNE V.

OCTAVE, SCAPIN, LÉANDRE.

OCTAVE, *à Scapin.*

MON cher Scapin, que ne dois je point à tes soins ! Que tu es un homme admirable, et que le Ciel m'est favorable de t'envoyer à mon secours !

LÉANDRE, *à Scapin.*

Ah ! ah ! vous voilà ! Je suis ravi de vous trouver, M. le coquin !

SCAPIN.

Monsieur, votre serviteur ! C'est trop d'honneur que vous me faites !

LÉANDRE, *mettant l'épée à la main, et le menaçant.*

Vous faites le méchant plaisant !... Ah ! je vous apprendrai !...

SCAPIN, *se jettant à genoux.*

Monsieur !

OCTAVE, *à Léandre, en se mettant entre lui et Scapin, pour l'empêcher de le frapper.*

Ah ! Léandre.

LÉANDRE.

Non, Octave, ne me retenez point, je vous prie !

SCAPIN, *à Léandre.*

Eh ! Monsieur.

OCTAVE, *à Léandre, en le retenant.*

De grace !

LÉANDRE, *voulant frapper Scapin.*

Laissez-moi contenter mon ressentiment !

OCTAVE.

Au nom de l'amitié, Léandre, ne le maltraitez point !

SCAPIN, *à Léandre.*

Monsieur, que vous ai-je fait ?

LÉANDRE, *voulant le frapper.*

Ce que tu m'as fait, traître ?

OCTAVE, *retenant encore Léandre.*

Eh ! doucement.

LÉANDRE.

Non, Octave, je veux qu'il me confesse, lui-même, tout-à-l'heure, la perfidie qu'il m'a faite.... (*A Scapin.*) Oui, coquin ! je sais le trait que tu m'as joué : on vient de me l'apprendre, et tu ne croyois pas, peut-être, que l'on me dût révéler ce secret ; mais je veux en avoir la confession de ta propre

bouche, ou je vais te passer cette épée au travers du corps.

SCAPIN.

Ah! Monsieur, auriez-vous bien ce cœur-là?

LÉANDRE.

Parle donc?

SCAPIN.

Je vous ai fait quelque chose, Monsieur?

LÉANDRE.

Oui, coquin! et ta conscience ne te dit que trop ce que c'est!

SCAPIN.

Je vous assure que je l'ignore.

LÉANDRE, *s'avançant sur lui pour le frapper.*

Tu l'ignores!

OCTAVE, *le retenant.*

Léandre?

SCAPIN, *à Léandre.*

Eh! bien, Monsieur, puisque vous le voulez, je vous confesse que j'ai bu, avec mes amis, ce petit quartaut de vin d'Espagne, dont on vous fit présent, il y a quelques jours; et que c'est moi qui fis une fente au tonneau, et répandis de l'eau autour, pour faire croire que le vin s'étoit échappé.

LÉANDRE.

C'est toi, pendard! qui m'as bu mon vin d'Espagne, et qui as été cause que j'ai tant querellé la servante, croyant que c'étoit elle qui m'avoit fait le tour!

GÉRONTE.

A propos de ce que les mauvais déportemens des jeunes gens viennent, le plus souvent, de la mauvaise éducation que leurs peres leur donnent.

ARGANTE.

Cela arrive parfois. Mais que voulez-vous dire par là?

GÉRONTE.

Ce que je veux dire par là?

ARGANTE.

Oui?

GÉRONTE.

Que si vous aviez, en brave pere, bien morigéné votre fils, il ne vous auroit pas joué le tour qu'il vous a fait.

ARGANTE.

Fort bien! De sorte donc que vous avez bien morigéné le vôtre?

GÉRONTE.

Sans doute; et je serois bien fâché qu'il m'eût rien fait approchant de cela!

ARGANTE.

Et si ce fils, que vous avez, en brave pere, si bien morigéné, avoit fait pis encore que le mien? Hé?

GÉRONTE.

Comment?

ARGANTE.

Comment?

GÉRONTE.

GÉRONTE.

Qu'est-ce que cela veut dire ?

ARGANTE.

Cela veut dire, Seigneur Géronte, qu'il ne faut pas être si prompt à condamner la conduite des autres ; et que ceux qui veulent gloser doivent bien regarder chez eux s'il n'y a rien qui cloche !

GÉRONTE.

Je n'entends point cette énigme.

ARGANTE.

On vous l'expliquera.

GÉRONTE.

Est-ce que vous auriez ouï dire quelque chose de mon fils ?

ARGANTE.

Cela se peut faire.

GÉRONTE.

Et quoi encore ?

ARGANTE.

Votre Scapin, dans mon dépit, ne m'a dit la chose qu'en gros, et vous pourrez, de lui, ou de quelque autre, être instruit du détail. Pour moi, je vais vîte consulter un Avocat, et aviser des biais que j'ai à prendre.... Jusqu'au revoir.

(*Il s'en va.*)

SCENE II.

GÉRONTE, *seul.*

QUE pourroit-ce être que cette affaire-ci?.... Pis encore que le sien!.... Pour moi, je ne vois pas ce que l'on peut faire de pis? et je trouve que se marier, sans le consentement de son pere, est une action qui passe tout ce qu'on peut s'imaginer.

SCENE III.

LÉANDRE, GÉRONTE.

GÉRONTE.

AH! vous voilà!

LÉANDRE, *courant à Géronte pour l'embrasser.*

Ah! mon pere, que j'ai de joie de vous voir de retour!

GÉRONTE, *refusant de l'embrasser.*

Doucement!.... Parlons un peu d'affaire.

LÉANDRE.

Souffrez que je vous embrasse, et que....

GÉRONTE, *le repoussant encore.*

Doucement, vous dis-je!

LÉANDRE.

Quoi ! vous me refusez, mon pere, de vous exprimer mon transport par mes embrassemens ?

GÉRONTE.

Oui.... Nous avons quelque chose à démêler ensemble.

LÉANDRE.

Hé quoi ?

GÉRONTE.

Tenez-vous, que je vous voie en face.

LÉANDRE.

Comment ?

GÉRONTE.

Regardez-moi entre deux yeux.

LÉANDRE.

Hé bien ?

GÉRONTE.

Qu'est-ce donc qui s'est passé ici ?

LÉANDRE.

Ce qui s'est passé ?

GÉRONTE.

Oui ; qu'avez-vous fait pendant mon absence ?

LÉANDRE.

Que voulez-vous, mon pere, que j'aie fait ?

GÉRONTE.

Ce n'est pas moi qui veux que vous ayiez fait, mais qui demande ce que c'est que vous avez fait ?

LÉANDRE.

Moi, je n'ai fait aucune chose dont vous ayiez lieu de vous plaindre !

GÉRONTE.

Aucune chose ?

LÉANDRE.

Non.

GÉRONTE.

Vous êtes bien résolu !

LÉANDRE.

C'est que je suis sûr de mon innocence.

GÉRONTE.

Scapin pourtant a dit de vos nouvelles !

LÉANDRE, *avec inquiétude.*

Scapin ?

GÉRONTE.

Ah ! ah ! ce mot vous fait rougir ?

LÉANDRE.

Il vous a dit quelque chose de moi ?

GÉRONTE.

Ce lieu n'est pas tout-à-fait propre à vuider cette affaire, et nous allons l'examiner ailleurs. Qu'on se rende au logis : j'y vais revenir tout-à-l'heure.... Ah ! traître, s'il faut que tu me déshonores, je te renonce pour mon fils ; et tu peux bien, pour jamais, te résoudre à fuir de ma présence !

(*Il s'en va.*)

SCENE IV.

LÉANDRE, *seul.*

ME trahir de cette maniere ! Un coquin, qui doit, par cent raisons, être le premier à cacher les choses que je lui confie, 'est le premier à les aller découvrir à mon pere!.... Ah ! je jure le Ciel que cette trahison ne demeurera pas impunie!

SCÈNE V.

OCTAVE, SCAPIN, LÉANDRE.

OCTAVE, *à Scapin.*

MON cher Scapin, que ne dois-je point à tes soins ! Que tu es un homme admirable, et que le Ciel m'est favorable de t'envoyer à mon secours !

LÉANDRE, *à Scapin.*

Ah ! ah! vous voilà ! Je suis ravi de vous trouver, M. le coquin!

SCAPIN.

Monsieur, votre serviteur! C'est trop d'honneur que vous me faites !

LÉANDRE, *mettant l'épée à la main, et le menaçant.*

Vous faites le méchant plaisant ?.... Ah ! je vous apprendrai !....

SCAPIN, *se jettant à genoux.*

Monsieur !

OCTAVE, *à Léandre, en se mettant entre lui et Scapin, pour l'empêcher de le frapper.*

Ah ! Léandre.

LÉANDRE.

Non, Octave, ne me retenez point, je vous prie !

SCAPIN, *à Léandre.*

Eh ! Monsieur.

OCTAVE, *à Léandre, en le retenant.*

De grace !

LÉANDRE, *voulant frapper Scapin.*

Laissez-moi contenter mon ressentiment !

OCTAVE.

Au nom de l'amitié, Léandre, ne le maltraitez point !

SCAPIN, *à Léandre.*

Monsieur, que vous ai-je fait ?

LÉANDRE, *voulant le frapper.*

Ce que tu m'as fait, traître ?

OCTAVE, *retenant encore Léandre.*

Eh ! doucement.

LÉANDRE.

Non, Octave, je veux qu'il me confesse, lui-même, tout-à-l'heure, la perfidie qu'il m'a faite.... (*A Scapin.*) Oui, coquin ! je sais le trait que tu m'as joué : on vient de me l'apprendre, et tu ne croyois pas, peut-être, que l'on me dût révéler ce secret ; mais je veux en avoir la confession de ta propre

bouche, ou je vais te passer cette épée au travers du corps.

SCAPIN.

Ah! Monsieur, auriez-vous bien ce cœur-là?

LÉANDRE.

Parle donc?

SCAPIN.

Je vous ai fait quelque chose, Monsieur?

LÉANDRE.

Oui, coquin! et ta conscience ne te dit que trop ce que c'est!

SCAPIN.

Je vous assure que je l'ignore.

LÉANDRE, *s'avançant sur lui pour le frapper.*

Tu l'ignores!

OCTAVE, *le retenant.*

Léandre?

SCAPIN, *à Léandre.*

Eh! bien, Monsieur, puisque vous le voulez, je vous confesse que j'ai bu, avec mes amis, ce petit quartaut de vin d'Espagne, dont on vous fit présent, il y a quelques jours; et que c'est moi qui fis une fente au tonneau, et répandis de l'eau autour, pour faire croire que le vin s'étoit échappé.

LÉANDRE.

C'est toi, pendard! qui m'as bu mon vin d'Espagne, et qui as été cause que j'ai tant querellé la servante, croyant que c'étoit elle qui m'avoit fait le tour?

SCAPIN.

Oui, Monsieur.... Je vous en demande pardon!

LÉANDRE.

Je suis bien-aise d'apprendre cela.... Mais ce n'est pas l'affaire dont il est question maintenant.

SCAPIN.

Ce n'est pas cela, Monsieur?

LÉANDRE.

Non; c'est une autre affaire encore, qui me touche bien plus, et je veux que tu me la dises?

SCAPIN.

Monsieur, je ne me souviens pas d'avoir fait autre chose.

LÉANDRE, *voulant le frapper.*

Tu ne veux pas parler?

SCAPIN.

Eh!

OCTAVE, *retenant Léandre.*

Tout doux!

SCAPIN, *à Léandre.*

Oui, Monsieur, il est vrai qu'il y a trois semaines que vous m'envoyâtes porter, le soir, une petite montre à la jeune Égyptienne que vous aimez. Je revins au logis mes habits tout couverts de boue, et le visage tout plein de sang, et vous dis que j'avois trouvé des voleurs qui m'avoient bien battu, et m'avoient dérobé la montre. C'étoit moi, Monsieur, qui l'avois retenue.

LÉANDRE.

C'est toi qui as retenu ma montre?

SCAPIN.

Oui, Monsieur, afin de voir quelle heure il est.

LÉANDRE.

Ah! ah! j'apprends de jolies choses, et j'ai un serviteur fort fidèle vraiement!.... Mais ce n'est pas cela encore que je demande.

SCAPIN.

Ce n'est pas cela?

LÉANDRE.

Non, infâme! c'est autre chose encore, que je veux que tu me confesses?

SCAPIN, *à part.*

Peste!

LÉANDRE.

Parle vîte; j'ai hâte.

SCAPIN.

Monsieur, voilà tout ce que j'ai fait.

LÉANDRE, *voulant le frapper.*

Voilà tout?

OCTAVE, *se mettant au-devant de Léandre.*

Eh!

SCAPIN, *à Léandre.*

Eh! bien, oui, Monsieur. Vous vous souvenez de ce loup-garou, il y a six mois, qui vous donna tant de coups de bâton la nuit, et vous pensa faire rompre le cou dans une cave où vous tombâtes en fuyant?

LÉANDRE.

Hé bien?

SCAPIN.

C'étoit moi, Monsieur, qui faisois le loup-garou!

LÉANDRE.

C'étoit toi, traître! qui faisois le loup-garou?

SCAPIN.

Oui, Monsieur, seulement pour vous faire peur, et vous ôter l'envie de nous faire courir toutes les nuits, comme vous aviez de coutume.

LÉANDRE.

Je saurai me souvenir, en tems et lieu, de tout ce que je viens d'apprendre.... Mais je veux venir au fait, et que tu me confesses ce que tu as dit à mon pere?

SCAPIN.

A votre pere?

LÉANDRE.

Oui, fripon! à mon pere.

SCAPIN.

Je ne l'ai pas seulement vu depuis son retour.

LÉANDRE.

Tu ne l'as pas vu?

SCAPIN.

Non, Monsieur.

LÉANDRE.

Assurément?

SCAPIN.

Assurément!... C'est une chose que je vais vous faire dire par lui-même.

LÉANDRE.

C'est de sa bouche que je tiens pourtant....

SCAPIN, *l'interrompant.*

Avec votre permission, il n'a pas dit la vérité.

SCENE VI.

CARLE, LÉANDRE, OCTAVE, SCAPIN.

CARLE, *à Léandre.*

MONSIEUR, je vous apporte une nouvelle qui est fâcheuse pour votre amour!

LÉANDRE.

Comment?

CARLE.

Vos Égyptiens sont sur le point de vous enlever Zerbinette; et elle-même, les larmes aux yeux, m'a chargé de venir promptement vous dire que si dans deux heures vous ne songez à leur porter l'argent qu'ils vous ont demandé pour elle, vous l'allez perdre pour jamais.

LÉANDRE.

Dans deux heures?

CARLE.

Dans deux heures.

(*Carle s'en va.*)

SCENE VII.

LÉANDRE, OCTAVE, SCAPIN.

LÉANDRE, *à Scapin.*

Ah ! mon pauvre Scapin, j'implore ton secours !

SCAPIN, *se levant et passant fièrement devant Léandre.*

Ah ! mon pauvre Scapin !... Je suis mon pauvre Scapin à cette heure qu'on a besoin de moi !

LÉANDRE.

Va, je te pardonne tout ce que tu viens de me dire, et pis encore, si tu me l'as fait.

SCAPIN.

Non, non, ne me pardonnez rien. Passez-moi votre épée au travers du corps. Je serai ravi que vous me tuyiez !

LÉANDRE.

Non ; je te conjure plutôt de me donner la vie, en servant mon amour !

SCAPIN.

Point, point, vous ferez mieux de me tuer !

LÉANDRE.

Tu m'es trop précieux ; et je te prie de vouloir employer pour moi ce génie admirable qui vient à bout de toute chose !

SCAPIN.

Non, tuez-moi, vous dis-je !

LÉANDRE.

LÉANDRE.

Ah! de grace, ne songe plus à tout cela, et pense à me donner le secours que je te demande!

OCTAVE, *à Scapin.*

Scapin, il faut faire quelque chose pour lui!

SCAPIN.

Le moyen, après une avanie de la sorte?

LÉANDRE.

Je te conjure d'oublier mon emportement, et de me prêter ton adresse!

OCTAVE, *à Scapin.*

Je joins mes prieres aux siennes!

SCAPIN.

J'ai cette insulte-là sur le cœur!

OCTAVE.

Il faut quitter ton ressentiment!

LÉANDRE, *à Scapin.*

Voudrois-tu m'abandonner, Scapin, dans la cruelle extrémité où se voit mon amour?

SCAPIN.

Me venir faire, à l'improviste, un affront comme celui-là!

LÉANDRE.

J'ai tort, je le confesse!

SCAPIN.

Me traiter de coquin, de fripon, de pendard, d'infâme!

LÉANDRE.

J'en ai tous les regrets du monde!

jetter dans un engagement comme celui-là !.... Ah ! ah ! jeunesse impertinente !

SCAPIN.

Monsieur, votre serviteur.

ARGANTE.

Bon jour, Scapin.

SCAPIN.

Vous rêvez à l'affaire de votre fils ?

ARGANTE.

Je t'avoue que cela me donne un furieux chagrin !

SCAPIN.

Monsieur, la vie est mêlée de traverses : il est bon de s'y tenir sans cesse préparé; et j'ai ouï dire, il y a long-tems, une parole d'un Ancien, que j'ai toujours retenue.

ARGANTE.

Quoi ?

SCAPIN.

Que, pour peu qu'un pere de famille ait été absent de chez lui, il doit promener son esprit sur tous les fâcheux accidens que son retour peut rencontrer : se figurer sa maison brûlée, son argent dérobé, sa femme morte, son fils estropié, sa fille subornée ; et ce qu'il trouve qui ne lui est point arrivé, l'imputer à bonne fortune ! Pour moi, j'ai pratiqué toujours cette leçon, dans ma petite philosophie, et je ne suis jamais revenu au logis que je ne me sois tenu prêt à la colere de mes maîtres, aux réprimandes, aux injures, aux coups de pied au cul, aux bastonnades, aux étrivieres; et ce qui a man-

qué à m'arriver, j'en ai rendu grace à mon bon destin !

ARGANTE.

Voilà qui est bien.... Mais ce mariage impertinent qui trouble celui que nous voulons faire, est une chose que je ne puis souffrir; et je viens de consulter des Avocats pour le faire casser.

SCAPIN.

Ma foi! Monsieur, si vous m'en croyez, vous tâcherez, par quelque autre voie, d'accommoder l'affaire. Vous savez ce que c'est que les procès en ce pays-ci? et vous allez vous enfoncer dans d'étranges épines !

ARGANTE.

Tu as raison, je le vois bien.... Mais quelle autre voie ?

SCAPIN.

Je pense que j'en ai trouvé une. La compassion que m'a donné tantôt votre chagrin, m'a obligé à chercher dans ma tête quelque moyen pour vous tirer d'inquiétude; car je ne saurois voir d'honnêtes peres chagrinés par leurs enfans que cela ne m'émeuve, et, de tout tems, je me suis senti pour votre personne une inclination particuliere.

ARGANTE.

Je te suis obligé.

SCAPIN.

J'ai donc été trouver le frere de cette fille qui a été épousée. C'est un de ces braves de profession, de ces gens qui sont tous coups d'épée, qui ne par

lent que d'échiner, et ne font non plus de conscience de tuer un homme que d'avaler un verre de vin. Je l'ai mis sur ce mariage, lui ai fait voir quelle facilité offroit la raison de la violence pour le faire casser, vos prérogatives du nom de pere, et l'appui que vous donneroient auprès de la Justice et votre droit et votre argent et vos amis. Enfin, je l'ai tant tourné, de tous les côtés, qu'il a prêté l'oreille aux propositions que je lui ai faites d'ajuster l'affaire pour quelque somme; et il donnera son consentement à rompre le mariage, pourvu que vous lui donniez de l'argent.

ARGANTE.

Et qu'a-t-il demandé!

SCAPIN.

Oh! d'abord des choses par-dessus les maisons.

ARGANTE.

Hé quoi!

SCAPIN.

Des choses extravagantes.

ARGANTE.

Mais encore?

SCAPIN.

Il ne parloit pas moins que de cinq ou six cents pistoles.

ARGANTE.

Cinq ou six cents fievres quartaines qui le puissent serrer!... Se moque-t-il des gens?

SCAPIN.

C'est ce que je lui ai dit. J'ai rejetté bien loin de pa-

reilles propositions, et je lui ai bien fait entendre que vous n'étiez point une dupe, pour vous demander des cinq ou six cents pistoles. Enfin, après plusieurs discours, voici où s'est réduit le résultat de notre conférence. « Nous voilà au tems, m'a-t-il dit, que je dois » partir pour l'armée : je suis après à m'équiper ; et le » besoin que j'ai de quelque argent me fait consentir, » malgré moi, à ce qu'on me propose. Il me faut un » cheval de service, et je n'en saurois avoir un, qui » soit tant soit peu raisonnable, à moins de soixante » pistoles. »

ARGANTE.

Eh! bien, pour soixante pistoles, je les donne.

SCAPIN.

Il faudra les harnois et les pistolets ; et cela ira bien à vingt pistoles encore.

ARGANTE.

Vingt pistoles, et soixante, ce seroit quatre-vingt?

SCAPIN.

Justement.

ARGANTE.

C'est beaucoup ; mais soit, je consens à cela.

SCAPIN.

Il lui faut aussi un cheval pour monter son valet, qui coûtera bien trente pistoles.

ARGANTE.

Comment diantre! qu'il se promene, il n'aura rien du tout.

SCAPIN.

Monsieur!

ARGANTE.

Non; c'est un impertinent!

SCAPIN.

Voulez-vous que son valet aille à pied?

ARGANTE.

Qu'il aille comme il lui plaira, et le maître aussi.

SCAPIN.

Mon Dieu! Monsieur, ne vous arrêtez point à peu de chose. N'allez point plaider, je vous prie; et donnez tout pour vous sauver des mains de la Justice!

ARGANTE.

Eh! bien, soit. Je me résous à donner encore ces trente pistoles.

SCAPIN.

« Il me faut encore, a-t-il dit, un mulet pour » porter.... »

ARGANTE, *l'interrompant.*

Oh! qu'il aille au diable, avec son mulet! C'en est trop; et nous irons devant les Juges.

SCAPIN.

De grace! Monsieur!

ARGANTE.

Non, je n'en ferai rien!

SCAPIN.

Monsieur, un petit mulet!

ARGANTE.

Je ne lui donnerois pas seulement un âne!

SCAPIN.

Considérez....

ARGANTE, *l'interrompant.*

Non, j'aime mieux plaider !

SCAPIN.

Eh ! Monsieur, de quoi parlez-vous là, et à quoi vous résolvez-vous ? Jettez les yeux sur les détours de la Justice. Voyez combien d'appels et de degrés de Jurisdiction, combien de procédures embarrassantes, combien d'animaux ravissans, par les griffes desquels il vous faudra passer ; Sergens, Procureurs, Avocats, Greffiers, Substituts, Rapporteurs, Juges, et leurs Clercs. Il n'y a pas un de tous ces gens-là qui, pour la moindre chose, ne soit capable de donner un soufflet au meilleur droit du monde ! Un Sergent baillera de faux exploits, sur quoi vous serez condamné, sans que vous le sachiez. Votre Procureur s'entendra avec votre Partie, et vous vendra, à beaux deniers comptans Votre Avocat, gagné de même, ne se trouvera point lorsqu'on plaidera votre cause, ou dira des raisons qui ne feront que battre la campagne et n'iront point au fait. Le Greffier délivrera, par contumace, des Sentences et Arrêts contre vous. Le Clerc du Rapporteur soustraira des pieces, ou le Rapporteur même ne dira pas ce qu'il a vu ; et quand, par les plus grandes précautions du monde, vous aurez paré tout cela, vous serez ébahi que vos Juges auront été sollicités contre vous, ou par des gens dévots, ou par des femmes qu'ils aimeront. Eh ! Monsieur, si vous le pouvez, sauvez-vous de cet enfer-là ! C'est être

damné, dès ce monde, que d'avoir à plaider; et la seule pensée d'un procès seroit capable de me faire fuir jusqu'aux Indes !

ARGANTE.

A combien est-ce qu'il fait monter le mulet ?

SCAPIN.

Monsieur, pour le mulet, pour son cheval, et celui de son homme, pour le harnois et les pistolets, et pour payer quelque petite chose qu'il doit à son hôtesse, il demande en tout deux cents pistoles.

ARGANTE.

Deux cents pistoles ?

SCAPIN.

Oui.

ARGANTE, *se promenant en colere.*

Allons, allons, nous plaiderons !

SCAPIN.

Faites réflexion....

ARGANTE, *l'interrompant.*

Je plaiderai !

SCAPIN.

Ne vous allez point jetter....

ARGANTE, *l'interrompant.*

Je veux plaider !

SCAPIN.

Mais pour plaider, il vous faudra de l'argent. Il vous en faudra pour l'exploit, il vous en faudra pour le contrôle, il vous en faudra pour la procuration, pour la présentation, conseils, productions et journées de Procureur. Il vous en faudra pour les consultations

et plaidoiries des Avocats, pour le droit de retirer le sac, et pour les grosses d'écritures. Il vous en faudra pour le rapport des Substituts, pour les épices de conclusion, pour l'enregistrement du Greffier, façon d'appointement, sentences et arrêts, contrôles, signatures et expéditions de leurs Clercs; sans parler de tous les présens qu'il vous faudra faire. Donnez cet argent-là à cet homme-ci, vous voilà hors d'affaire.

ARGANTE.

Comment! deux cents pistoles?

SCAPIN.

Oui; vous y gagnerez. J'ai fait un petit calcul, en moi-même, de tous les frais de la Justice; et j'ai trouvé qu'en donnant deux cents pistoles à votre homme, vous en aurez de reste, pour le moins, cent cinquante; sans compter les soins, les pas et les chagrins que vous épargnerez. Quand il n'y auroit à essuyer que les sottises que disent devant tout le monde de méchans plaisans d'Avocats, j'aimerois mieux donner trois cents pistoles que de plaider!

ARGANTE.

Je me moque de cela, et je défie les Avocats de rien dire de moi!

SCAPIN.

Vous ferez ce qu'il vous plaira; mais, si j'étois que de vous, je fuirois les procès.

ARGANTE.

Je ne donnerai pas deux cents pistoles.

SCAPIN.

Voici l'homme dont il s'agit.[1]

SCENE IX.

SILVESTRE, *déguisé en Spadassin*; ARGANTE, SCAPIN.

SILVESTRE, *à Scapin.*

Scapin, faites-moi connoître un peu cet Argante, qui est pere d'Octave.

SCAPIN.

Pourquoi, Monsieur ?

SILVESTRE.

Je viens d'apprendre qu'il veut me mettre en procès, et faire rompre, par Justice, le mariage de ma sœur.

SCAPIN.

Je ne sais pas s'il a cette pensée; mais il ne veut point consentir aux deux cents pistoles que vous voulez, et il dit que c'est trop.

SILVESTRE.

Par la mort, par la tête, par la ventre !... si je le trouve,

trouve, je le veux échiner, dussé-je être roué tout vif!

(*Argante, pour n'être point vu, se tient, en tremblant, derriere Scapin.*)

SCAPIN.

Monsieur, ce pere d'Octave a du cœur, et peut-être ne vous craindra-t-il point!

SILVESTRE.

Lui, lui?... Par la sang!... par la tête!... s'il étoit là, je lui donnerois tout-à-l'heure de l'épée dans le ventre!... (*Appercevant Argante.*) Qui est cet homme-là?

SCAPIN.

Ce n'est pas lui, Monsieur, ce n'est pas lui.

SILVESTRE.

N'est-ce point quelqu'un de ses amis?

SCAPIN.

Non, Monsieur; au contraire, c'est son ennemi capital.

SILVESTRE.

Son ennemi capital?

SCAPIN.

Oui.

SILVESTRE.

Ah! parbleu! j'en suis ravi!... (*A Argante.*) Vous êtes ennemi, Monsieur, de ce faquin d'Argante?... Hé?

SCAPIN.

Oui, oui, je vous en réponds.

SILVESTRE, *prenant la main d'Argante et la lui secouant rudement.*

Touchez-là; touchez! Je vous donne ma parole, et vous jure, sur mon honneur, par l'épée que je porte, par tous les sermens que je saurois faire qu'avant la fin du jour je vous déferai de ce maraud fieffé, de ce faquin d'Argante! Reposez-vous sur moi.

SCAPIN.

Monsieur, les violences en ce pays-ci ne sont gueres souffertes!

SILVESTRE.

Je me moque de tout, et je n'ai rien à perdre!

SCAPIN.

Il se tiendra sur ses gardes, assurément, et il a des parens, des amis et des domestiques, dont il se fera un secours contre votre ressentiment.

SILVESTRE.

C'est ce que je demande, morbleu! c'est ce que je demande!... (*Mettant l'épée à la main.*) Ah! tête!... ah! ventre!... Que ne le trouvé-je à cette heure, avec tout son secours! que ne paroît-il à mes yeux, au milieu de trente personnes! que ne les vois-je fondre sur moi, les armes à la main!... (*Se mettant en garde.*) Comment! marauds! vous avez la hardiesse de vous attaquer à moi? Allons, morbleu! tue!... Point de quartier.... (*Poussant de tous côtés, comme s'il avoit plusieurs personnes à combattre.*) Donnons.... Ferme!.... Poussons.... Bon pied, bon œil.... Ah! coquins! ah! canaille!... vous en voulez par-là; je vous en ferai tâter votre saoul!... Soutenez, marauds! soutenez!

Allons. . . . à cette botte ! A cette autre . . . (*Se tournant du côté d'Argante et de Scapin.*) A celle-ci, à celle-là !.... (*Argante et Scapin s'éloignent de Silvestre.*) Comment, vous reculez ! . . . Pied ferme, morbleu ! pied ferme ! . . .

SCAPIN.

Eh ! eh ! eh ! Monsieur, nous n'en sommes pas !...

SILVESTRE.

Voilà qui vous apprendra à vous oser jouer à moi !

(*Il s'en va.*)

SCENE X.

ARGANTE, SCAPIN.

SCAPIN.

Hé bien, vous voyez combien de personnes tuées pour deux cents pistoles ? . . . Or sus, je vous souhaite une bonne fortune !

ARGANTE, *tout tremblant.*

Scapin !

SCAPIN.

Plaît-il ?

ARGANTE.

Je me résous à donner les deux cents pistoles.

SCAPIN.

J'en suis ravi, pour l'amour de vous !

ARGANTE.

Allons le trouver, je les ai sur moi.

SCAPIN.

Vous n'avez qu'à me les donner. Il ne faut pas, pour votre honneur, que vous paroissiez là, après avoir passé ici pour autre que ce que vous êtes ; et, de plus, je craindrois qu'en vous faisant connoître, il n'allât s'aviser de vous demander davantage.

ARGANTE.

Oui ; mais j'aurois été bien aise de voir comme je donne mon argent.

SCAPIN.

Est-ce que vous vous défiez de moi ?

ARGANTE.

Non pas ; mais....

SCAPIN, *l'interrompant.*

Parbleu ! Monsieur, je suis un fourbe, ou je suis honnête homme ; c'est l'un des deux. Est-ce que je voudrois vous tromper, et que, dans tout ceci, j'ai d'autre intérêt que le vôtre, et celui de mon maître, à qui vous voulez vous allier ? Si je vous suis suspect, je ne me mêle plus de rien, et vous n'avez qu'à chercher, dès cette heure, qui accommodera vos affaires !

ARGANTE, *tirant l'argent de sa poche.*

Tiens donc.

SCAPIN.

Non, Monsieur, ne me confiez point votre argent. Je serai bien-aise que vous vous serviez de quelque autre.

ARGANTE, *lui présentant l'argent.*

Mon Dieu ! tiens.

SCAPIN.

Non, vous dis-je, ne vous fiez point à moi ! Que sait-on, si je ne veux point vous attraper votre argent ?

ARGANTE.

Tiens, te dis-je, ne me fais point contester davantage.... Mais songe à bien prendre tes sûretés avec lui !

SCAPIN, *prenant l'argent*.

Laissez-moi faire, il n'a pas à faire à un sot !

ARGANTE.

Je vais t'attendre chez moi.

SCAPIN.

Je ne manquerai pas d'y aller.

(*Argante s'en va.*)

SCENE XI.

SCAPIN, *seul.*

Et un !... Je n'ai qu'à chercher l'autre.... Ah ! ma foi, le voici ... Il semble que le Ciel, l'un après l'autie, les amene dans mes filets !

SCENE XII.

GÉRONTE, SCAPIN.

SCAPIN, *à part, faisant semblant de ne pas voir Géronte.*

O CIEL! ô disgrace imprévue! ô misérable pere! pauvre Géronte, que feras-tu?

GÉRONTE, *à part.*

Que dit-il là de moi, avec ce visage affligé?

SCAPIN, *à part.*

N'y a-t-il personne qui puisse me dire où est le Seigneur Géronte?

GÉRONTE.

Qu'y a-t-il, Scapin?

SCAPIN, *à part, courant sur le Théatre, sans vouloir entendre, ni voir Géronte.*

Où pourrai-je le rencontrer, pour lui dire cette infortune?

GÉRONTE, *courant après Scapin.*

Qu'est-ce que c'est donc?

SCAPIN, *à part.*

En vain je cours de tous côtés pour le pouvoir trouver!

GÉRONTE.

Me voici.

SCAPIN, *à part.*

Il faut qu'il soit caché dans quelque endroit qu'on ne puisse point deviner.

GÉRONTE, *arrêtant Scapin.*

Holà ! es-tu aveugle, que tu ne me vois pas ?

SCAPIN.

Ah ! Monsieur, il n'y a pas moyen de vous rencontrer !

GÉRONTE.

Il y a une heure que je suis devant toi.... Qu'est-ce que c'est donc qu'il y a ?

SCAPIN.

Monsieur....

GÉRONTE.

Quoi ?

SCAPIN.

Monsieur votre fils....

GÉRONTE.

Hé bien, mon fils....

SCAPIN, *l'interrompant.*

Est tombé dans une disgrace la plus étrange du monde !

GÉRONTE.

Hé quelle ?

SCAPIN.

Je l'ai trouvé tantôt tout triste, de je ne sais quoi que vous lui avez dit, où vous m'avez mêlé, assez mal-à-propos; et, cherchant à divertir cette tristesse, nous nous sommes allés promener sur le Port. Là, entre autres plusieurs choses, nous avons arrêté nos

yeux sur une galere Turque, assez bien équipée. Un jeune Turc, de bonne mine, nous a invités d'y entrer, et nous a présenté la main. Nous y avons passé. Il nous a fait mille civilités, nous a donné la collation, où nous avons mangé des fruits les plus excellens qui se puissent voir, et bu du vin que nous avons trouvé le meilleur du monde!

GÉRONTE.

Qu'y a-t-il de si affligeant en tout cela?

SCAPIN.

Attendez, Monsieur, nous y voici. Pendant que nous mangions, il a fait mettre la galere en mer; et, se voyant éloigné du Port, il m'a fait mettre dans un esquif, et m'envoie vous dire que, si vous ne lui envoyez, par moi, tout-à-l'heure, cinq cents écus, il va vous emmener votre fils à Alger.

GÉRONTE.

Comment diantre, cinq cents écus!

SCAPIN.

Oui, Monsieur; et, de plus, il ne m'a donné pour cela que deux heures.

GÉRONTE.

Ah! le pendard de Turc! m'assassiner de la façon!

SCAPIN.

C'est à vous, Monsieur, d'aviser promptement aux moyens de sauver des fers un fils que vous aimez avec tant de tendresse!

GÉRONTE.

Que diable alloit-il faire dans cette galere?

SCAPIN.

Il ne songeoit pas à ce qui est arrivé!

GÉRONTE.

Va-t-en, Scapin, va-t-en vîte dire à ce Turc que je vais envoyer la Justice après lui.

SCAPIN.

La Justice en pleine mer! vous moquez-vous des gens?

GÉRONTE.

Que diable alloit-il faire dans cette galere?

SCAPIN.

Une méchante destinée conduit quelquefois les personnes!

GÉRONTE.

Il faut, Scapin, il faut que tu fasses ici l'action d'un serviteur fidele.

SCAPIN.

Quoi, Monsieur?

GÉRONTE.

Que tu ailles dire à ce Turc qu'il me renvoie mon fils, et que tu te mettes à sa place, jusqu'à ce que j'aie amassé la somme qu'il demande.

SCAPIN.

Eh! Monsieur, songez-vous à ce que vous dites? et vous figurez-vous que ce Turc ait si peu de sens que d'aller recevoir un misérable comme moi à la place de votre fils?

GÉRONTE.

Que diable alloit-il faire dans cette galere?

SCAPIN.

Il ne devinoit pas ce malheur.... Songez, Monsieur, qu'il ne m'a donné que deux heures !

GÉRONTE.

Tu dis qu'il demande ?...

SCAPIN.

Cinq cents écus.

GÉRONTE.

Cinq cents écus ! N'a-t-il point de conscience ?

SCAPIN.

Vraiement, oui, de la conscience à un Turc ?

GÉRONTE.

Sait-il bien ce que c'est que cinq cents écus ?

SCAPIN.

Oui, Monsieur, il sait que c'est mille cinq cents livres.

GÉRONTE.

Croit-il, le traître ! que mille cinq cents livres se trouvent dans le pas d'un cheval ?

SCAPIN.

Ce sont des gens qui n'entendent point de raison !

GÉRONTE.

Mais que diable alloit-il faire dans cette galere ?

SCAPIN.

Il est vrai.... Mais, quoi ! on ne prévoyoit pas les choses.... De grace ! Monsieur, dépêchez !

GÉRONTE, *tirant une clef de sa poche, et la lui donnant.*

Tiens, voilà la clef de mon armoire.

SCAPIN, *prenant la clef.*

Bon!

GÉRONTE.

Tu l'ouvriras.

SCAPIN.

Fort bien!

GÉRONTE.

Tu trouveras une grosse clef, du côté gauche, qui est celle de mon grenier.

SCAPIN.

Oui.

GÉRONTE.

Tu iras prendre toutes les hardes qui sont dans cette grande manne, et tu les vendras aux Frippiers, pour aller racheter mon fils.

SCAPIN, *en lui rendant la clef.*

Hé, Monsieur, rêvez-vous? Je n'aurois pas cent francs de tout ce que vous dites; et, de plus, vous savez le peu de tems qu'on m'a donné?

GÉRONTE.

Mais que diable alloit-il faire dans cette galere?

SCAPIN.

Oh! que de paroles perdues! Laissez là cette galere, et songez que le tems présse, et que vous courez risque de perdre votre fils!... (*A part.*) Hélas! mon pauvre maître, peut être que je ne te verrai de ma vie, et qu'à l'heure que je parle on t'emmene esclave en Alger! Mais le Ciel me sera témoin que j'ai fait pour toi tout ce que j'ai pu; et que, si tu

manques à être racheté, il n'en faut accuser que le peu d'amitié d'un pere!

GÉRONTE.

Attends, Scapin, je m'en vais querir cette somme.

SCAPIN.

Dépêchez donc vîte, Monsieur; je tremble que l'heure ne sonne!

GÉRONTE.

N'est-ce pas quatre cents écus que tu dis?

SCAPIN.

Non; cinq cents écus.

GÉRONTE.

Cinq cents écus?

SCAPIN.

Oui.

GÉRONTE.

Que diable alloit-il faire dans cette galere?

SCAPIN.

Vous avez raison; mais hâtez-vous.

GÉRONTE.

N'y avoit-il point d'autre promenade?

SCAPIN.

Cela est vrai; mais faites promptement.

GÉRONTE.

Ah! maudite galere!

SCAPIN, *à part.*

Cette galere lui tient au cœur!

GÉRONTE.

Tiens, Scapin, je ne me souvenois pas que je viens justement

justement de recevoir cette somme en or, et je ne croyois pas qu'elle dût m'être si-tôt ravie !.... (*Tirant sa bourse de sa poche, et la présentant à Scapin.*) Tiens ; va-t-en racheter mon fils.

SCAPIN, *tendant la main.*

Oui, Monsieur.

GÉRONTE, *retenant sa bourse, qu'il fait semblant de vouloir donner à Scapin.*

Mais dis à ce Turc que c'est un scélérat !

SCAPIN, *tendant encore la main.*

Oui.

GÉRONTE, *recommençant la même action.*

Un infâme !

SCAPIN, *tendant toujours la main.*

Oui.

GÉRONTE, *de même.*

Un homme sans foi, un voleur !

SCAPIN.

Laissez-moi faire !

GÉRONTE, *de même.*

Qu'il me tire cinq cents écus, contre toute sorte de droit !

SCAPIN.

Oui.

GÉRONTE, *de même.*

Que je ne les lui donne ni à la mort, ni à la vie !

SCAPIN.

Fort bien !

GÉRONTE, *de même.*

Et que, si jamais je l'attrape, je saurai me venger de lui!

SCAPIN.

Oui.

GÉRONTE, *remettant sa bourse dans sa poche, et s'en allant.*

Va, va vîte requerir mon fils.

SCAPIN, *courant après Géronte.*

Holà! Monsieur.

GÉRONTE.

Quoi?

SCAPIN.

Où est donc cet argent?

GÉRONTE.

Ne te l'ai-je pas donné?

SCAPIN.

Non vraiement; vous l'avez remis dans votre poche!

GÉRONTE.

Ah! c'est la douleur qui me trouble l'esprit!

SCAPIN.

Je le vois bien!

GÉRONTE, *à part.*

Que diable alloit-il faire dans cette galere?.... Ah! maudite galere! traître de Turc, à tous les diables!

(*Il s'en va.*)

SCENE XIII.

SCAPIN, *seul.*

IL ne peut digérer les cinq cents écus que je lui arrache ; mais il n'est pas quitte envers moi, et je veux qu'il me paye, en une autre monnoie, l'imposture qu'il m'a faite auprès de son fils !

SCENE XIV.

OCTAVE, LÉANDRE, SCAPIN.

OCTAVE, *à Scapin.*

HÉ bien, Scapin, as-tu réussi pour moi dans ton entreprise ?

LÉANDRE, *à Scapin.*

As-tu fait quelque chose pour tirer mon amour de la peine où il est ?

SCAPIN, *à Octave, en lui donnant les deux cents pistoles.*

Voilà deux cents pistoles que j'ai tirées de votre pere.

OCTAVE.

Ah ! que tu me donnes de joie !

SCAPIN, *à Léandre.*

Pour vous, je n'ai pu faire rien.

LÉANDRE, *voulant s'en aller.*

Il faut donc que j'aille mourir ; et je n'ai que faire de vivre, si Zerbinette m'est ôtée !

SCAPIN.

Holà ! holà ! tout doucement !.... Comme, diantre, vous allez vîte !

LÉANDRE, *se retournant.*

Que veux-tu que je devienne ?

SCAPIN.

Allez, j'ai votre affaire ici.

LÉANDRE.

Ah ! tu me redonnes la vie !

SCAPIN.

Mais à condition que vous me permettrez, à moi, une petite vengeance contre votre pere, pour le tour qu'il m'a fait ?

LÉANDRE.

Tout ce que tu voudras !

SCAPIN.

Vous me le promettez, devant témoin ?

LÉANDRE.

Oui.

SCAPIN, *lui donnant les cinq cents écus de Géronte.*

Tenez, voilà cinq cents écus.

LÉANDRE.

Allons-en promptement acheter celle que j'adore !

Fin du second Acte.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

ZERBINETTE, HYACINTE, SCAPIN, SILVESTRE.

SILVESTRE, *à Zerbinette et à Hyacinte.*

OUI, vos amans ont arrêté, entre eux, que vous fussiez ensemble; et nous nous acquittons de l'ordre qu'ils nous ont donné.

HYACINTE, *à Zerbinette.*

Un tel ordre n'a rien qui ne soit fort agréable! Je reçois avec joie une compagne de la sorte; et il ne tiendra pas à moi que l'amitié qui est entre les personnes que nous aimons ne se répande entre nous deux!

ZERBINETTE.

J'accepte la proposition, et ne suis point personne à reculer, lorsqu'on m'attaque d'amitié!

SCAPIN.

Et lorsque c'est d'amour qu'on vous attaque?

ZERBINETTE.

Pour l'amour, c'est une autre chose; on y court un peu plus de risque, et je n'y suis pas si hardie!

SCAPIN.

Vous l'êtes, que je crois, contre mon maître maintenant? et ce qu'il vient de faire pour vous doit vous donner du cœur pour répondre comme il faut à sa passion!

ZERBINETTE.

Je ne m'y fie encore que de la bonne sorte; et ce n'est pas assez pour m'assurer entiérement que ce qu'il vient de faire. J'ai l'humeur enjouée, et sans cesse je ris; mais, tout en riant, je suis sérieuse sur de certains chapitres, et ton maître s'abusera, s'il croit qu'il lui suffise de m'avoir achetée pour me voir toute à lui. Il doit lui en coûter autre chose que de l'argent; et pour répondre à son amour, de la maniere qu'il souhaite, il me faut un don de sa foi, qui soit assaisonné de certaines cérémonies qu'on trouve nécessaires.

SCAPIN.

C'est là aussi comme il l'entend. Il ne prétend à vous qu'en tout bien et en tout honneur; et je n'aurois pas été homme à me mêler de cette affaire, s'il avoit une autre pensée!

ZERBINETTE.

C'est ce que je veux croire, puisque vous me le dites; mais, du côté du pere, j'y prévois des empêchemens.

SCAPIN.

Nous trouverons moyen d'accommoder les choses!

HYACINTE, *à Zerbinette.*

La ressemblance de nos destins doit contribuer en-

core à faire naître notre amitié ; et nous nous voyons toutes deux dans les mêmes alarmes, toutes deux exposées à la même infortune.

ZERBINETTE.

Vous avez cet avantage, au moins, que vous savez de qui vous êtes née ; et que l'appui de vos parens, que vous pouvez faire connoître, est capable d'ajuster tout, peut assurer votre bonheur et faire donner un consentement au mariage qu'on trouve fait. Mais, pour moi, je ne rencontre aucun secours dans ce que je puis être ; et l'on me voit dans un état qui n'adoucira pas les volontés d'un pere qui ne regarde que le bien !

HYACINTE.

Mais aussi avez-vous cet avantage, que l'on ne tente point, par un autre parti, celui que vous aimez.

ZERBINETTE.

Le changement du cœur d'un amant n'est pas ce que l'on peut le plus craindre : on se peut naturellement croire assez de mérite pour garder sa conquête ; et ce que je vois de plus redoutable dans ces sortes d'affaires, c'est la puissance paternelle, auprès de qui tout le mérite ne sert de rien !

HYACINTE.

Hélas ! pourquoi faut-il que de justes inclinations se trouvent traversées ! La douce chose que d'aimer, lorsque l'on ne voit point d'obstacle à ces aimables chaînes dont deux cœurs se lient ensemble !

SCAPIN.

Vous vous moquez! La tranquillité, en amour, est un calme désagréable. Un bonheur tout uni nous devient ennuyeux : il faut du haut et du bas dans la vie; et les difficultés qui se mêlent aux choses réveillent les ardeurs, augmentent les plaisirs.

ZERBINETTE.

Mon Dieu ! Scapin, fais-nous un peu ce récit, qu'on m'a dit qui est si plaisant, du stratagême dont tu t'es avisé pour tirer de l'argent de ton vieillard avare ? Tu sais qu'on ne perd point sa peine, lorsqu'on me fait un conte! et que je paye assez bien, par la joie qu'on m'y voit prendre?

SCAPIN.

Voilà Silvestre qui s'en acquittera aussi-bien que moi. J'ai dans la tête certaine petite vengeance dont je vais goûter le plaisir.

SILVESTRE.

Pourquoi, de gaieté de cœur, veux-tu chercher à t'attirer de méchantes affaires?

SCAPIN.

Je me plais à tenter des entreprises hasardeuses!

SILVESTRE.

Je te l'ai déja dit, tu quitterois le dessein que tu as, si tu m'en voulois croire !

SCAPIN.

Oui; mais c'est moi que j'en croirai !

SILVESTRE.

A quoi diable te vas-tu amuser ?

SCAPIN.

De quoi diable te mets-tu en peine?

SILVESTRE.

C'est que je vois que, sans nécessité, tu vas courir risque de t'attirer une venue de coups de bâton!

SCAPIN.

Eh! bien, c'est aux dépens de mon dos, et non pas du tien?

SILVESTRE.

Il est vrai que tu es maître de tes épaules, et tu en disposeras comme il te plaira.

SCAPIN.

Ces sortes de périls ne m'ont jamais arrêté; et je hais ces cœurs pusillanimes qui, pour trop prévoir les suites des choses, n'osent rien entreprendre.

ZERBINETTE.

Nous aurons besoin de tes soins.

SCAPIN.

Allez; je vous irai bientôt rejoindre. Il ne sera pas dit qu'impunément on m'ait mis en état de me trahir moi même, et de découvrir des secrets qu'il étoit bon qu'on ne sût pas!

(*Zerbinette, Hyacinte et Silvestre s'en vont.*)

SCENE II.

GÉRONTE, SCAPIN.

GÉRONTE.

Hé bien, Scapin, comment va l'affaire de mon fils?

SCAPIN.

Votre fils, Monsieur, est en lieu de sûreté; mais vous courez maintenant, vous, le péril le plus grand du monde, et je voudrois, pour beaucoup, que vous fussiez dans votre logis!

GÉRONTE.

Comment donc?

SCAPIN.

A l'heure que je parle, on vous cherche de toutes parts, pour vous tuer.

GÉRONTE.

Moi?

SCAPIN.

Oui.

GÉRONTE.

Hé qui?

SCAPIN.

Le frere de cette personne qu'Octave a épousée. Il croit que le dessein que vous avez de mettre votre fille à la place que tient sa sœur est ce qui pousse le plus fort à faire rompre leur mariage, et, dans cette pen-

sée, il a résolu hautement de décharger son désespoir sur vous, et de vous ôter la vie pour venger son honneur. Tous ses amis, gens d'épée comme lui, vous cherchent, de tous les côtés, et demandent de vos nouvelles. J'ai vu même, deçà et delà, des Soldats de sa Compagnie, qui interrogent ceux qu'ils trouvent, et occupent, par pelotons, toutes les avenues de votre maison. De sorte que vous ne sauriez aller chez vous, que vous ne sauriez faire un pas, ni à droite, ni à gauche, que vous ne tombiez dans leurs mains.

GÉRONTE.

Que ferai-je, mon pauvre Scapin ?

SCAPIN.

Je ne sais pas, Monsieur, et voici une étrange affaire ! Je tremble pour vous, depuis les pieds jusqu'à la tête; et.... Attendez.

(*Scapin faisant semblant d'aller voir au fond du Théatre s'il n'y a personne.*)

GÉRONTE, *en tremblant.*

Hé ?

SCAPIN, *revenant.*

Non, non, non, ce n'est rien.

GÉRONTE.

Ne saurois-tu trouver quelque moyen pour me tirer de peine ?

SCAPIN.

J'en imagine bien un ; mais je courrois risque, moi, de me faire assommer !

GÉRONTE.

Eh ! Scapin, montre-toi serviteur zélé ! Ne m'abandonne pas, je te prie !

SCAPIN.

Je le veux bien. J'ai une tendresse pour vous qui ne sauroit souffrir que je vous laisse sans secours.

GÉRONTE.

Tu en seras récompensé, je t'assure.... (*Lui montrant son habit.*) et je te promets cet habit-ci, quand je l'aurai un peu usé.

SCAPIN, *ramassant un grand sac de toile.*

Attendez.... Voici une affaire que j'ai trouvée, fort à propos, pour vous sauver. Il faut que vous vous mettiez dans ce sac, et que....

GÉRONTE, *l'interrompant, en croyant voir quelqu'un.*

Ah !

SCAPIN.

Non, non, non, non, ce n'est personne.... Il faut, dis-je, que vous vous mettiez là-dedans, et que vous vous gardiez de remuer, en aucune façon. Je vous chargerai sur mon dos, comme un paquet de quelque chose; et je vous porterai ainsi, au travers de vos ennemis, jusques dans votre maison, où, quand nous serons une fois, nous pourrons nous barricader, et envoyer querir main-forte contre la violence.

GÉRONTE.

L'invention est bonne !

SCAPIN.

SCAPIN.

La meilleure du monde ! Vous allez voir... (*A part.*) Tu me pairas l'imposture !

GÉRONTE.

Hé?

SCAPIN.

Je dis que vos ennemis seront bien attrapés !... (*Le faisant mettre dans le sac.*) Mettez-vous bien jusqu'au fond; et sur-tout prenez garde de ne vous point montrer, et de ne branler pas, quelque chose qui puisse arriver !

GÉRONTE.

Laisse-moi faire ; je saurai me tenir.

SCAPIN.

Cachez-vous : voici un Spadassin qui vous cherche.... (*A part, en contrefaisant sa voix et prenant l'accent Gascon.*) « Quoi ! jé n'aurai pas l'abantagé dé tué » cé Géronté, et quelqu'un, par charité, né m'en» seignera pas où il est !... » (*A Géronte, avec sa voix ordinaire.*) Ne branlez pas !... (*Contrefaisant sa voix.*) « Cadédis ! jé lé troubérai, sé cachât-il au centré dé la » térré !... » (*A Géronte, avec son ton naturel.*) Ne vous montrez pas...(*Contrefaisant sa voix.*) « Oh ! » l'hommé au sac ?... » (*Avec sa voix naturelle.*) Monsieur?... (*Contrefaisant sa voix.*) « Jé té vaillé un » louis, et m'enseigné où put êtré Géronté ?... (*Avec sa voix naturelle.*) Vous cherchez le Seigneur Géronte ?... (*Contrefaisant sa voix.*) « Oui, mardi ! jé » lé cherché !... » (*Avec sa voix naturelle.*) Pour quelle affaire, Monsieur?... (*Contrefaisant sa voix.*)

« Pour quéllé affairé ?... » (*Avec sa voix naturelle.*) Oui... (*Contrefaisant sa voix.*) « Jé beux, cadédis ! lé » fairé mourir sous les coups de vaton !... » (*Avec sa voix naturelle.*) Oh ! Monsieur, les coups de bâton ne se donnent point à des gens comme lui, et ce n'est pas un homme à être traité de la sorte !... (*Contrefaisant sa voix.*) « Qui ? cé fat dé Géronté ? cé maraud, cé » vélitré ?... » (*Avec sa voix naturelle.*) Le Seigneur Géronte, Monsieur, n'est ni fat, ni maraud, ni bélître ; et vous devriez, s'il vous plaît, parler d'autre façon !... (*Contrefaisant sa voix.*) « Comment ! » tu mé traités, moi, avec cetté hautur ? ... » (*Avec sa voix naturelle.*) Je défends, comme je dois, un homme d'honneur qu'on offense... (*Contrefaisant sa voix.*) « Est-cé qué tu es des amis dé cé Géronté ?... » (*Avec sa voix naturelle.*) Oui, Monsieur, j'en suis... (*Contrefaisant sa voix.*) « Ah ! cadédis, tu es de sés » amis ? à la vonné huré !... (*Donnant plusieurs coups de bâton sur le sac.*) « Tiens, boilà cé qué jé té vaillé » pour lui ... ». (*Avec sa voix naturelle, et criant comme s'il recevoit les coups de bâton.*) Ah ! ah ! ah ! ah ! ah ! Monsieur !... Ah ! ah ! Monsieur, tout beau !... Ah ! doucement !... Ah ! ah ! ah ! ah !... (*Contrefaisant sa voix.*) « Ba, porte-lui céla, dé ma part. Adiusias !... » (*Avec sa voix naturelle.*) Ah ! diable soit le Gascon ! Ah !

GÉRONTE, *mettant la tête hors du sac.*

Ah ! Scapin, je n'en puis plus !

SCAPIN.

Ah ! Monsieur, je suis tout moulu, et les épaules me font un mal épouvantable !

GÉRONTE.

Comment ! c'est sur les miennes qu'il a frappé!

SCAPIN

Nenni, Monsieur, c'étoit sur mon dos qu'il frappoit !

GÉRONTE.

Que veux-tu dire? j'ai bien senti les coups, et les sens bien encore !

SCAPIN.

Non, vous dis-je, ce n'est que le bout du bâton qui a été jusques sur vos épaules.

GÉRONTE.

Tu devois donc te retirer un peu plus loin, pour m'épargner.

SCAPIN, *faisant remettre Géronte dans le sac.*

Prenez garde ! ... En voici un autre qui a la mine d'un étranger... (*A part, en contrefaisant sa voix, et prenant l'accent Suisse.*) « Parti ! moi courir comme » une basque, et moi ne pouvre point troufoir de tout » le jour c'ti tiable de Gironte... » (*Avec sa voix naturelle.*) Cachez-vous bien... (*Contrefaisant sa voix.*) « Dites un peu moi, fous, Monsieur l'homme, s'il » ve plaît, fous savoir point où l'est c'ti Gironte, que » moi cherchir ? ... » (*Avec sa voix naturelle.*) Non, Monsieur, je ne sais pas où est Géronte... (*Contrefaisant sa voix.*) « Dites-moi-le, fous, franchemente, » moi li fouloir pas grande chose à lui. L'est seulement pour li donner un petite régale sur le dos, » d'un douzaine de coups de bâtonne, et de trois ou » quatre petits coups d'épée au travers de son poi-

» trine. . . » (*Avec sa voix naturelle.*) Je vous assure, Monsieur, que je ne sais pas où il est. . . (*Contrefaisant sa voix.*) « Il me semble que ji fois remuair quelque » chose dans c'ti sac ? . . . » (*Avec sa voix naturelle.*) Pardonnez-moi, Monsieur ? . . . (*Contrefaisant sa voix.*) « Li est assurément quelque histoire là tetans ? . . . » (*Avec sa voix naturelle.*) Point du tout, Monsieur. . . (*Contrefaisant sa voix.*) « Moi l'afoir enfie de tonner « ain coup d'épée dans c'ti sac ? . . . » (*Avec sa voix naturelle.*) Ah ! Monsieur, gardez-vous-en bien ! . . . (*Contrefaisant sa voix.*) « Montre-le-moi, un peu, » fous, ce que c'estre-là ? . . . » (*Avec sa voix naturelle.*) Tout beau, Monsieur !... (*Contrefaisant sa voix.*) « Quement, tout beau ? . . . » (*Avec sa voix naturelle.*) Vous n'avez que faire de vouloir voir ce que je porte ! . . . (*Contrefaisant sa voix.*) « Et moi, je le fou- » loir voir, moi ! . . . » (*Avec sa voix naturelle.*) Vous ne le verrez point... (*Contrefaisant sa voix.*) « Ah ! » que de badinemente !... » (*Avec sa voix naturelle.*) Ce sont hardes qui m'appartiennent ! . . . (*Contrefaisant sa voix.*) « Montre-moi, fous, te dis-je ? . . . » (*Avec sa voix naturelle.*) Je n'en ferai rien. . . (*Contrefaisant sa voix.*) « Toi n'en faire rien ? . . . » (*Avec sa voix naturelle.*) Non. . . (*Contrefaisant sa voix.*) « Moi » pailler de c'te bâtonne sur les épaules de toi ! . . . » (*Avec sa voix naturelle.*) Je me moque de cela . . . (*Contrefaisant sa voix.*) « Ah ! toi, faire le trôle ! . . . » (*Donnant des coups de bâton sur le sac, et criant comme s'il les recevoit, en reprenant sa voix naturelle.*) Ah ! ah ! ah ! ah ! Monsieur !... ah ! ah ! ah !... (*Contrefaisant sa voix.*)

« Jusqu'au refoir; l'être-là un petit leçon pour li ap-
» prendre à toi à parlair insolentement! ... » (*Avec sa voix naturelle.*) Ah! peste soit du baragouineux!... ah!...

GÉRONTE, *sortant sa tête hors du sac.*

Ah! je suis roué!

SCAPIN.

Ah! je suis mort!

GÉRONTE.

Pourquoi diantre faut-il qu'ils frappent sur mon dos?

SCAPIN, *lui remettant la tête dans le sac.*

Prenez garde, voici une demi-douzaine de Soldats, tous ensemble... (*A part, en contrefaisant la voix de plusieurs personnes.*) « Allons, tâchons à trouver ce Gé-
» ronte, cherchons par-tout.... N'épargnons point
» nos pas... Courons toute la ville, n'oublions aucun
» lieu.... Visitons tout.... Furetons de tous les côtés....
» Par où irons-nous?... Tournons par-là.... Non, par
» ici.... A gauche... A droite.... Nenni... si fait... »
(*A Géronte, avec sa voix ordinaire.*) Cachez-vous bien... (*Apart, en contrefaisant la voix de plusieurs personnes.*)
« Ah! camarades, voici son valet... Allons, coquin!
» il faut que tu nous enseignes où est ton maître... »
(*Avec sa voix ordinaire.*) Eh! Messieurs, ne me maltraitez point! ... (*A part, en contrefaisant la voix de plusieurs personnes.*) « Allons, dis-nous où il est....
» Parle... Hâte-toi.... Expédions... Dépêche vîte...
» Tôt... » (*Avec sa voix ordinaire.*) Eh! Messieurs, doucement.... (*Géronte met doucement la tête hors du*

sac, et apperçoit la fourberie de Scapin.) « Si tu ne nous » fais trouver ton maître, tout-à-l'heure, nous allons » faire pleuvoir sur toi une ondée de coups de bâton!.. » (*Avec sa voix ordinaire.*) J'aime mieux souffrir toute chose que de vous découvrir mon maître... (*A part, en contrefaisant la voix de plusieurs personnes.*) « Nous al- » lons t'assommer.... » (*Avec sa voix ordinaire.*) Faites tout ce qu'il vous plaira... (*A part, en contrefaisant la voix de plusieurs personnes.*) « Tu as envie d'être bat- » tu?... Ah! tu en veux tâter?... Voilà... » (*Comme il est près de frapper, Géronte sort du sac, et Scapin s'enfuit.*) Oh!...

SCENE III.

GÉRONTE, *seul.*

AH! infâme! ah! traître! ah! scélérat! c'est ainsi que tu m'assassines?

SCENE IV.

ZERBINETTE, GÉRONTE.

ZERBINETTE, *riant, à part, sans voir Géronte.*

AH! ah! je veux prendre un peu l'air!

GÉRONTE, *à part, sans voir Zerbinette.*

Tu me la paîras, je te jure!

ZERBINETTE, *à part, sans voir Géronte.*

Ah! ah! ah! ah! la plaisante histoire, et la bonne dupe que ce vieillard!

GÉRONTE.

Il n'y a rien de plaisant à cela, et vous n'avez que faire d'en rire!

ZERBINETTE.

Quoi! que voulez-vous dire, Monsieur?

GÉRONTE.

Je veux dire que vous ne devez pas vous moquer de moi.

ZERBINETTE.

De vous?

GÉRONTE.

Oui.

ZERBINETTE.

Comment! qui songe à se moquer de vous?

GÉRONTE.

Pourquoi venez-vous ici me rire au nez?

ZERBINETTE.

Cela ne vous regarde point, et je ris toute seule d'un conte qu'on vient de me faire, le plus plaisant qu'on puisse entendre. Je ne sais pas si c'est parce que je suis intéressée dans la chose; mais je n'ai jamais trouvé rien de si drôle qu'un tour qui vient d'être joué par un fils à son pere, pour en attraper de l'argent.

GÉRONTE.

Par un fils à son pere, pour en attraper de l'argent?

ZERBINETTE.

Oui... Pour peu que vous me pressiez, vous me trouverez assez disposée à vous dire l'affaire; et j'ai une démangeaison naturelle à faire part des contes que je sais.

GÉRONTE.

Je vous prie de me dire cette histoire?

ZERBINETTE.

Je le veux bien. Je ne risquerai pas grand'chose à vous la dire, et c'est une aventure qui n'est pas pour être long-tems secrete. La destinée a voulu que je me trouvasse parmi une bande de ces personnes qu'on appelle Égyptiens, et, qui rodant de Province en Province, se mêlent de dire la bonne fortune, et quelquefois de beaucoup d'autres choses. En arrivant dans cette ville, un jeune homme me vit, et conçut pour moi de l'amour. Dès ce moment, il s'attache à mes pas, et le voilà, d'abord, comme tous les jeunes gens, qui croient qu'il n'y a qu'à parler, et qu'au moindre mot qu'ils nous disent, leurs affaires sont faites; mais il trouva une fierté qui lui fit un peu corriger ses premieres pensées. Il fit connoître sa passion aux gens qui me tenoient, et il les trouva disposés à me laisser à lui, moyennant quelque somme. Mais le mal de l'affaire étoit que mon amant se trouvoit dans l'état où l'on voit très-souvent la plupart des fils de famille; c'est-à-dire qu'il étoit un peu dénué d'argent. Il a un pere qui, quoique riche, est un avaricieux fieffé, le plus vilain homme du monde... Attendez... Ne me saurois-je souvenir

de son nom ?... Ah ! aidez-moi un peu ! Ne pouvez-vous me nommer quelqu'un de cette ville qui soit connu pour être avare au dernier point ?

GÉRONTE.

Non.

ZERBINETTE.

Il y a à son nom du ron... ronte... O... Oronte... Non.... Gé.... Géronte. Oui, Géronte, justement : voilà mon vilain ; je l'ai trouvé. C'est ce ladre-là que je dis. Pour venir à notre conte, nos gens ont voulu aujourd'hui partir de cette ville ; et mon amant m'alloit perdre, faute d'argent, si, pour en tirer de son pere, il n'avoit trouvé du secours dans l'industrie d'un serviteur qu'il a. Pour le nom du serviteur, je le sais à merveille. Il s'appelle Scapin ; c'est un homme incomparable, et il mérite toutes les louanges que l'on peut donner !

GÉRONTE, *à part.*

Ah ! coquin que tu es !

ZERBINETTE.

Voici le stratagême dont il s'est servi pour attraper sa dupe... (*Riant.*) Ah ! ah ! ah ! ah ! je ne saurois m'en souvenir que je ne rie de tout mon cœur !.... Ah ! ah ! ah !... il est allé trouver ce chien d'avare... ah ! ah ! ah !... et il lui a dit, qu'en se promenant sur le Port avec son fils... hi ! hi !... ils avoient vu une galere Turque, où on les avoit invités d'entrer ; qu'un jeune Turc leur y avoit donné la collation.... ah !... que, tandis qu'ils mangeoient, on avoit mis la galere en mer ; et que le Turc l'avoit renvoyé,

lui seul, à terre, dans un esquif, avec ordre de dire au pere de son maître qu'il emmenoit son fils en Alger, s'il ne lui envoyoit, tout-à-l'heure, cinq cents écus.... Ah ! ah ! ah !... Voilà mon ladre, mon vilain dans de furieuses angoisses ! et la tendresse qu'il a pour son fils, fait un combat étrange avec son avarice ! Cinq cents écus qu'on lui demande, sont justement cinq cents coups de poignard qu'on lui donne.... Ah ! ah ! ah !... Il ne peut se résoudre à tirer cette somme de ses entrailles; et la peine qu'il souffre lui fait trouver cent moyens ridicules pour ravoir son fils.... Ah ! ah ! ah !... Il veut envoyer la Justice en mer après la galere du Turc... Ah ! ah ! ah !... Il sollicite son valet de s'aller offrir à tenir la place de son fils, jusqu'à ce qu'il ait amassé l'argent qu'il n'a pas envie de donner... Ah ! ah ! ah !... Il abandonne, pour faire les cinq cents écus, quatre ou cinq vieux habits, qui n'en valent pas trente... Ah ! ah! ah !... Le valet lui fait comprendre, à tous coups, l'impertinence de ses propositions, et chaque réflexion est douloureusement accompagnée d'un : « Mais que » diable alloit-il faire dans cette galere? Ah ! maudite galere! Traître de Turc !... » Enfin, après plusieurs détours, après avoir long-tems gémi et soupiré... Mais il me semble que vous ne riez point de mon conte ? Qu'en dites-vous ?

GÉRONTE.

Je dis que le jeune homme est un pendard, un insolent, qui sera puni par son pere du tour qu'il lui a fait; que l'Égyptienne est une mal-avisée, une

impertinente, de dire des injures à un homme d'honneur, qui saura lui apprendre à venir ici débaucher les enfans de famille, et que le valet est un scélérat, qui sera par Géronte envoyé au gibet, avant qu'il soit demain.

(Il s'en va.)

SCENE V.

SILVESTRE, ZERBINETTE.

SILVESTRE.

Où est-ce donc que vous vous échappez? Savez-vous bien que vous venez de parler là au pere de votre amant?

ZERBINETTE.

Je viens de m'en douter, et je me suis adressée à lui-même, sans y penser, pour lui conter son histoire.

SILVESTRE.

Comment! son histoire?

ZERBINETTE.

Oui; j'étois toute remplie du conte, et je brûlois de le redire ... Mais qu'importe? tant pis pour lui. Je ne vois pas que les choses, pour nous, en puissent être ni pis, ni mieux.

SILVESTRE.

Vous aviez grande envie de babiller; et c'est avoir

bien de la langue, que de ne pouvoir se taire de ses propres affaires!

ZERBINETTE.

N'auroit-il pas appris cela de quelque autre?

SCENE VI.

ARGANTE, ZERBINETTE, SILVESTRE.

ARGANTE, *appelant de derriere le Théatre.*

HOLA! Silvestre!

SILVESTRE, *à Zerbinette.*

Rentrez dans la maison; voilà mon maître qui m'appelle.

(*Zerbinette s'en va.*)

SCENE VII.

ARGANTE, SILVESTRE.

ARGANTE.

VOUS vous êtes donc accordés, coquin! vous vous êtes accordés, Scapin, vous et mon fils, pour me fourber; et vous croyez que je l'endure?

SILVESTRE.

Ma foi! Monsieur, si Scapin vous fourbe, je m'en

lave

lave les mains ; et vous assure que je n'y trempe en aucune façon !

ARGANTE.

Nous verrons cette affaire, pendard ! nous verrons cette affaire ; et je ne prétends pas qu'on me fasse passer la plume par le bec !

SCENE VIII.

GÉRONTE, ARGANTE, SILVESTRE.

GÉRONTE, *à Argante.*

Ah ! Seigneur Argante, vous me voyez accablé de disgrace !

ARGANTE.

Vous me voyez aussi dans un accablement horrible !

GÉRONTE.

Le pendard de Scapin, par une fourberie, m'a attrapé cinq cents écus !

ARGANTE.

Le même pendard de Scapin, par une fourberie aussi, m'a attrapé deux cents pistoles !

GÉRONTE.

Il ne s'est pas contenté de m'attraper cinq cents écus ; il m'a traité d'une maniere que j'ai honte de dire !.... Mais il me la paîra.

ARGANTE.

Je veux qu'il me fasse raison de la piece qu'il m'a jouée !

GÉRONTE.

Et je prétends faire de lui une vengeance exemplaire !

SILVESTRE, *à part.*

Plaise au Ciel que, dans tout ceci, je n'aie point ma part !

GÉRONTE, *à Argante.*

Mais ce n'est pas encore tout, Seigneur Argante, et un malheur nous est toujours l'avant-coureur d'un autre. Je me réjouissois aujourd'hui de l'espérance d'avoir ma fille, dont je faisois toute ma consolation ; et je viens d'apprendre, de mon homme, qu'elle est partie, il y a long-tems, de Tarente, et qu'on y croit qu'elle a péri dans le vaisseau où elle s'embarqua.

ARGANTE.

Mais pourquoi, s'il vous plaît, la tenir à Tarente, et ne vous être pas donné la joie de l'avoir avec vous ?

GÉRONTE.

J'ai eu mes raisons pour cela ; et des intérêts de famille m'ont obligé jusqu'ici à tenir fort secret ce second mariage.... Mais que vois-je ?

SCENE IX.

NÉRINE, ARGANTE, GÉRONTE, SILVESTRE.

GÉRONTE, *à Nérine.*

AH! te voilà nourrice!

NÉRINE, *se jettant aux genoux de Géronte.*

Ah! Seigneur Pandolphe, que....

GÉRONTE, *l'interrompant.*

Appelle-moi Géronte, et ne te sers plus de ce nom. Les raisons ont cessé qui m'avoient obligé à le prendre, parmi vous, à Tarente.

NÉRINE.

Las! que ce changement de nom nous a causé de troubles et d'inquiétudes dans les soins que nous avons pris de vous chercher ici!

GÉRONTE.

Où est ma fille et sa mere?

NÉRINE.

Votre fille, Monsieur, n'est pas loin d'ici; mais avant que de vous la faire voir, il faut que je vous demande pardon de l'avoir mariée, dans l'abandonnement où, faute de vous rencontrer, je me suis trouvée avec elle.

GÉRONTE.

Ma fille mariée?

NÉRINE.

Oui, Monsieur.

GÉRONTE.

Hé avec qui ?

NÉRINE.

Avec un jeune homme nommé Octave, fils d'un certain Seigneur Argante.

GÉRONTE.

O Ciel !

ARGANTE, *à part.*

Quelle rencontre !

GÉRONTE, *à Nérine.*

Mene-nous, mene-nous promptement où elle est.

NÉRINE.

Vous n'avez qu'à entrer dans ce logis.

GÉRONTE.

Passe devant.... (*A Argante.*) Suivez-moi, suivez-moi, Seigneur Argante !

(*Géronte, Argante et Nérine entrent dans une maison voisine.*)

SCENE X.

SILVESTRE, *seul.*

VOILA une aventure qui est tout-à-fait surprenante !

SCENE XI.

SCAPIN, SILVESTRE.

SCAPIN.

Hé bien, Silvestre, que font nos gens ?

SILVESTRE.

J'ai deux avis à te donner. L'un, que l'affaire d'Octave est accommodée. Notre Hyacinte s'est trouvée la fille du Seigneur Géronte ; et le hasard a fait ce que la prudence des peres avoit délibéré. L'autre avis, c'est que les deux vieillards font contre toi des menaces épouvantables, et sur-tout le Seigneur Géronte !

SCAPIN.

Cela n'est rien. Les menaces ne m'ont jamais fait mal ; et ce sont des nuées qui passent de loin sur nos têtes !

SILVESTRE.

Prends garde à toi ! Les fils pourroient bien se raccommoder avec les peres, et toi demeurer dans la nasse !

SCAPIN.

Laisse-moi faire, je trouverai moyen d'appaiser leur courroux, et.....

SILVESTRE, *l'interrompant.*

Retire-toi, les voilà qui sortent.

(*Scapin s'en va.*)

SCENE XII.

GÉRONTE, ARGANTE, HYACINTE, ZERBINETTE, NÉRINE, SILVESTRE.

GÉRONTE, *à Hyacinte.*

Allons, ma fille, venez chez moi. Ma joie auroit été parfaite, si j'avois pu voir votre mere avec vous.

ARGANTE, *à part.*

Voici Octave, tout-à-propos.

SCENE XIII.

OCTAVE, ARGANTE, GÉRONTE, HYACINTE, ZERBINETTE, NÉRINE, SILVESTRE.

ARGANTE, *à Octave.*

Venez, mon fils, venez vous réjouir avec nous de l'heureuse aventure de votre mariage. Le Ciel....

OCTAVE, *l'interrompant.*

Non, mon pere, toutes vos propositions de mariage ne serviront de rien. Je dois lever le masque avec vous, et l'on vous a dit mon engagement?

ARGANTE.

Oui; mais tu ne sais pas....

OCTAVE, *l'interrompant.*

Je sais tout ce qu'il faut savoir.

ARGANTE.

Je te veux dire que la fille du Seigneur Géronte...

OCTAVE, *l'interrompant.*

La fille du Seigneur Géronte ne me sera jamais de rien.

GÉRONTE.

C'est elle....

OCTAVE, *l'interrompant.*

Non, Monsieur, je vous demande pardon, mes résolutions sont prises.

SILVESTRE.

Écoutez!

OCTAVE.

Non; tais-toi. Je n'écoute rien.

ARGANTE.

Ta femme....

OCTAVE, *l'interrompant.*

Non, vous dis-je, mon pere, je mourrai plutôt que de quitter mon aimable Hyacinte.... (*Traversant le Théatre pour se mettre à côté d'Hyacinte.*) Oui, vous avez beau faire, la voilà celle à qui ma foi est engagée; je l'aimerai toute ma vie, et je ne veux point d'autre femme.

ARGANTE.

Eh! bien, c'est elle qu'on te donne. Quel diable d'étourdi qui suit toujours sa pointe!

HYACINTE, *à Octave, en lui montrant Géronte.*

Oui, Octave, voilà mon pere, que j'ai trouvé, et nous nous voyons hors de peine.

GÉRONTE, *à Argante.*

Allons chez moi, nous serons mieux qu'ici pour nous entretenir.

HYACINTE, *montrant Zerbinette.*

Ah! mon pere, je vous demande, par grace, que je ne sois point séparée de l'aimable personne que vous voyez! Elle a un mérite qui vous fera concevoir de l'estime pour elle, quand il sera connu de vous.

GÉRONTE.

Tu veux que je tienne chez moi une personne qui est aimée de ton frere, et qui m'a dit tantôt au nez mille sottises de moi-même?

ZERBINETTE.

Monsieur, je vous prie de m'excuser. Je n'aurois pas parlé de la sorte si j'avois su que c'étoit vous, et je ne vous connoissois que de réputation.

GÉRONTE.

Comment! que de réputation?

HYACINTE.

Mon pere, la passion que mon frere a pour elle, n'a rien de criminel, et je réponds de sa vertu.

GÉRONTE.

Voilà qui est fort bien! Ne voudroit-on point que je mariasse mon fils avec elle? Une fille inconnue, qui fait le métier de coureuse!

SCENE XIV.

LÉANDRE, GÉRONTE, ARGANTE, OCTAVE, HYACINTE, ZERBINETTE, NÉRINE, SILVESTRE.

LÉANDRE, *à Géronte.*

MON pere, ne vous plaignez point que j'aime une inconnue, sans naissance et sans bien. Ceux de qui je l'ai rachetée viennent de me découvrir qu'elle est de cette ville, et d'honnête famille, que ce sont eux qui l'ont dérobée, à l'âge de quatre ans, (*Tirant un bracelet de sa poche.*) et voici un bracelet qu'ils m'ont donné, qui pourra nous aider à trouver ses parens.

ARGANTE, *examinant le bracelet.*

Hélas! à voir ce bracelet, c'est ma fille, que je perdis à l'âge que vous dites!

GÉRONTE.

Votre fille?

ARGANTE.

Oui, ce l'est; et j'y vois tous les traits qui m'en peuvent rendre assuré.... (*A Zerbinette.*) Ma chere fille!

HYACINTE.

O Ciel! que d'aventures extraordinaires!

SCENE XV.

CARLE, ARGANTE, GÉRONTE, LÉANDRE, OCTAVE, HYACINTE, ZERBINETTE, NÉRINE, SILVESTRE.

CARLE, *à Géronte et à Argante.*

AH! Messieurs, il vient d'arriver un accident étrange!

GÉRONTE.

Quoi?

CARLE.

Le pauvre Scapin....

GÉRONTE, *l'interrompant.*

C'est un coquin, que je veux faire pendre!

CARLE.

Hélas! Monsieur, vous ne serez pas en peine de cela! En passant contre un bâtiment, il lui est tombé sur la tête un marteau de tailleur de pierre, qui lui a brisé l'os, et découvert toute la cervelle. Il se meurt, et il a prié qu'on l'apportât ici, pour vous pouvoir parler, avant que de mourir.

ARGANTE.

Où est-il?

CARLE.

Le voilà.

SCENE XVI et dèrniere.

SCAPIN, *apporté par deux hommes, et la tête entourée de linges, comme s'il avoit été blessé;* ARGANTE, GÉRONTE, LÉANDRE, OCTAVE, HYACINTE, ZERBINETTE, NÉRINE, SILVESTRE, CARLE.

SCAPIN, *à Géronte et à Argante.*

AH! ah! Messieurs, vous me voyez.... ah! vous me voyez dans un étrange état!... Ah! je n'ai pas voulu mourir, sans venir demander pardon à toutes les personnes que je puis avoir offensées!... Ah! oui, Messieurs, avant que de rendre le dernier soupir, je vous conjure, de tout mon cœur, de vouloir me pardonner tout ce que je puis vous avoir fait, et principalement le Seigneur Argante et le Seigneur Géronte.... Ah!...

ARGANTE.

Pour moi, je te pardonne; va, meurs en repos!

SCAPIN, *à Géronte.*

C'est vous, Monsieur, que j'ai le plus offensé, par les coups de bâton....

GÉRONTE, *l'interrompant.*

Ne parle point davantage; je te pardonne aussi!

SCAPIN.

Ç'a été une témérité bien grande à moi que les coups de bâton que je....

GÉRONTE, *l'interrompant.*

Laissons cela.

SCAPIN.

J'ai, en mourant, une douleur inconcevable des coups de bâton que....

GÉRONTE, *l'interrompant.*

Mon Dieu ! tais-toi !

SCAPIN.

Les malheureux coups de bâton que je vous.....

GÉRONTE, *l'interrompant.*

Tais-toi, te dis-je, j'oublie tout.

SCAPIN.

Hélas ! quelle bonté !.... Mais est-ce de bon cœur, Monsieur, que vous me pardonnez ces coups de bâton que....

GÉRONTE, *l'interrompant.*

Eh ! oui. Ne parlons plus de rien : je te pardonne tout ; voilà qui est fait.

SCAPIN.

Ah ! Monsieur, je me sens tout soulagé, depuis cette parole !

GÉRONTE.

Oui ; mais je te pardonne, à la charge que tu mourras.

SCAPIN.

Comment ! Monsieur ?

GÉRONTE.

Je me dédis de ma parole, si tu réchappes !

SCAPIN, *criant.*

Ah ! ah ! voilà mes foiblesses qui me reprennent !

ARGANTE, *à Géronte.*

Seigneur Géronte, en faveur de notre joie, il faut lui pardonner, sans condition !

GÉRONTE.

Soit.

ARGANTE.

Allons souper ensemble, pour mieux goûter notre plaisir.

SCAPIN, *aux deux hommes qui le soutiennent.*

Et moi, qu'on me porte au bout de la table, en attendant que je meure.

FIN.

LA COMTESSE D'ESCARBAGNAS,

COMÉDIE,

EN UN ACTE, EN PROSE,

Jean Baptiste Poquelin

DE MOLIERE.



A PARIS,

Chez BÉLIN, Libraire, rue Saint-Jacques, près Saint-Yves,
BRUNET, Libraire, rue de Marivaux, Place du Théatre Italien.

M. DCC. LXXXVIII.

C. H

SUJET
DE LA
COMTESSE D'ESCARBAGNAS.

LA Comtesse d'Escarbagnas, veuve, déja avancée en âge, ayant plusieurs enfans, et qui habite ordinairement la ville d'Angoulême, y est de retour, depuis peu, d'un séjour de deux mois qu'elle étoit allée faire à Paris, d'où elle a rapporté tous les ridicules dont est susceptible de s'affubler une vieille femme de qualité, élevée dans une très-petite ville de Province, fort éloignée, et qui singe, mal-adroitement, les gens de la Cour et de la Capitale. Elle prétend se donner pour modele du bon ton à Angoulême, et elle croit que toutes les femmes, comme il faut, de cette ville doivent rechercher sa société, et tous les hommes lui faire leur cour. Elle a déja subjugué M. Tibaudier, doucereux Conseiller, et le

bourru Receveur des Tailles, M. Harpin ; et elle croit aussi être l'objet des vœux d'un jeune Vicomte, nommé Cléante, qui donne des fêtes, chez elle, à une jeune personne, nommée Julie, qu'il aime, de laquelle il est aimé, mais qu'il ne peut voir ailleurs que chez la Comtesse, parce que les familles de ces amans sont en procès, et qu'elles ne consentiroient pas à les unir, si elles découvroient leur amour. Cependant, ces deux familles s'accordent sur leurs différens, et proposent mutuellement, pour sceller leur réconciliation, l'union des deux jeunes gens, dont elles ignorent que les dispositions soient si conformes à leur intention commune. Cléante reçoit cette bonne nouvelle, par une lettre d'un de ses amis, au moment où il alloit faire exécuter un petit divertissement dramatique, chez la Comtesse, au grand mécontentement de M. Harpin, duquel ses feintes assiduités auprès d'elle excitoient la jalousie et la mauvaise humeur. Cléante déclare hautement ses vrais sentimens et ceux de Julie, et il conseille à la Comtesse d'épouser M. Tibaudier. Elle y consent, en le préférant à

M. Harpin, mais en enrageant de ne pouvoir pas avoir un second mari de qualité; et la fête préparée a lieu, pour célébrer ces deux mariages, et terminer la Piece.

JUGEMENS ET ANECDOTES SUR LA COMTESSE D'ESCARBAGNAS.

LA Fête qui suivoit cette petite Comédie, à la représentation de la Cour, devant le Roi, à Saint-Germain-en-Laye, étoit composée d'une Pastorale, qui n'a point été conservée, dont on ignore le sujet, parce qu'il ne s'en est rien trouvé dans les papiers de Moliere, après sa mort. Cette Pastorale étoit divisée en sept petits actes, avec sept intermedes, pris dans différentes Pieces de Moliere, qui avoient précédé *La Comtesse d'Escarbagnas*, telles que *La Pastorale comique*, *George Dandin*, *Le Bourgeois Gentilhomme*, *Psyché* et *Les Amans magnifiques.* (Voyez le Catalogue des Œuvres de Moliere, tome treizieme, et le vingtieme et vingt et unieme des Comédies du Théatre François de notre Collection.) L'en-

semble de ce Spectacle fut intitulé *Le Ballet des Ballets*, et donné, par le Roi, à MADAME, Élisabeth de Baviere, seconde épouse de MONSIEUR, frere unique de Louis XIV.

« La petite Comédie de *La Comtesse d'Escarbagnas* est une Farce, mais toute de caracteres, et une peinture naïve des ridicules de la Province; ridicules dont on s'est beaucoup corrigé, à mesure que le goût de la société et la politesse aisée qui regnent en France se sont répandus, de proche en proche, » dit Voltaire, dans ses Jugemens sur les Pieces de Moliere.

M. Bret, dans l'Avertissement qu'il a mis au-devant de cette Piece, pour son édition de Moliere, ajoute « qu'il n'est pas rare de rencontrer encore dans la Province, et même dans la Capitale, des femmes presque aussi ridicules et presque aussi extravagantes, que la Comtesse d'Escarbagnas; que le Conseiller Tibaudier, et le Receveur des Tailles Harpin n'y sont pas plus introuvables, et que Voltaire, lui-même, en tirant aussi sa Baronne de Croupillac de la ville d'Angoulême, (personnage ridicule de sa Comédie de *L'Enfant prodigue*) a conservé à cette

folle plus d'un des traits de celle de Moliere. Dancourt, Le Sage et plusieurs autres Auteurs, continue M. Bret, ont peint, long-tems après Moliere, des originaux bien approchans de M. Harpin et de M. Tibaudier ; et le plaisir que fait toujours la Farce de caracteres de *La Comtesse d'Escarbagnas*, est une preuve que *le goût de la société et la politesse aisée qui regnent en France* n'en ont pas fait disparoître entiérement la fade galanterie de la Robe, la grossiere tendresse de la Finance, et la fausse imitation du haut ton chez quelques Bégueules de Province. »

LA COMTESSE D'ESCARBAGNAS,

COMÉDIE;

EN UN ACTE, EN PROSE,

DE MOLIERE,

Représentée, pour la premiere fois, devant le Roi, à Saint-Germain-en-Laye, en Décembre 1671, et à Paris, au Théatre du Palais-Royal, le 8 Juillet de l'année suivante.

PERSONNAGES.

LA COMTESSE D'ESCARBAGNAS.

LE COMTE, fils de la Comtesse d'Escarbagnas.

LE VICOMTE CLÉANTE, amant de Julie.

JULIE, amante du Vicomte.

M. TIBAUDIER, Conseiller, amant de la Comtesse.

M. HARPIN, Receveur des tailles, autre amant de la Comtesse.

M. BOBINET, Précepteur du Comte.

ANDRÉE, suivante de la Comtesse.

JEANNOT, valet de M. Tibaudier.

CRIQUET, valet de la Comtesse.

La Scene est à Angoulême, chez la Comtesse.

LA COMTESSE D'ESCARBAGNAS, COMÉDIE.

SCENE PREMIERE.

JULIE, LE VICOMTE.

LE VICOMTE.

HÉ quoi! Madame, vous êtes déja ici?

JULIE.

Oui; vous en devriez rougir de honte, Cléante; et il n'est gueres honnête à un amant de venir le dernier au rendez-vous!

LE VICOMTE.

Je serois ici il y a une heure, s'il n'y avoit point de fâcheux au monde, et j'ai été arrêté en chemin par un vieux importun, de qualité, qui m'a demandé tout exprès des nouvelles de la Cour, pour trouver moyen de m'en dire des plus extravagantes qu'on puisse débiter; et c'est là, comme vous savez, le fléau des petites villes que ces grands nouvellistes qui cherchent partout où répandre les contes qu'ils ramassent? Celui-ci m'a montré d'abord deux feuilles de papier, pleines jusques aux bords d'un grand fatras de balivernes,

qui viennent, m'a-t-il dit, de l'endroit le plus sûr du monde. Ensuite, comme d'une chose fort curieuse, il m'a fait, avec grand mystere, une fatigante lecture de toutes les méchantes plaisanteries de la gazette de Hollande, dont il épouse les intérêts. Il tient que la France est battue en ruine par la plume de cet écrivain, et qu'il ne faut que ce bel-esprit pour défaire toutes nos troupes, et de-là s'est jetté, à corps perdu, dans le raisonnement du ministere, dont il remarque tous les défauts, et dont j'ai cru qu'il ne sortiroit point. A l'entendre parler, il sait les secrets du cabinet, mieux que ceux qui les font. La politique de l'État lui laisse voir tous ses desseins; et elle ne fait pas un pas dont il ne pénetre les intentions. Il nous apprend les ressorts cachés de tout ce qui se fait, nous découvre les vues de la prudence de nos voisins, et remue, à sa fantaisie, toutes les affaires de l'Europe. Ses intelligences même s'étendent jusqu'en Afrique et en Asie; et il est informé de tout ce qui s'agite dans le Conseil d'en-haut du Prêtre-Jean et du grand Mogol!

JULIE.

Vous parez votre excuse du mieux que vous pouvez, afin de la rendre agréable, et faire qu'elle soit plus aisément reçue!

LE VICOMTE.

C'est là, belle Julie, la véritable cause de mon retardement; et si je voulois y donner une excuse galante, je n'aurois qu'à vous dire que le rendez-vous que vous voulez prendre peut autoriser la paresse dont vous me querellez; que m'engager à faire l'amant de la maî-

tresse du logis, c'est me mettre en état de craindre de me trouver ici le premier; que cette feinte où je me force, n'étant que pour vous plaire, j'ai lieu de ne vouloir en souffrir la contrainte que devant les yeux qui s'en divertissent; que j'évite le tête-à-tête avec cette Comtesse ridicule, dont vous m'embarrassez; et, en un mot, que, ne venant ici que pour vous, j'ai toutes les raisons du monde d'attendre que vous y soyiez.

JULIE.

Nous savons bien que vous ne manquerez jamais d'esprit pour donner de belles couleurs aux fautes que vous pouvez faire. Cependant, si vous étiez venu une demi-heure plutôt, nous aurions profité de tous ces momens; car j'ai trouvé en arrivant que la Comtesse étoit sortie, et je ne doute point qu'elle ne soit allée par la ville se faire honneur de la Comédie que vous me donnez, sous son nom.

LE VICOMTE.

Mais, tout de bon, Madame, quand voulez-vous mettre fin à cette contrainte, et me faire moins acheter le bonheur de vous voir?

JULIE.

Quand nos parens pourront être d'accord, ce que je n'ose espérer! Vous savez, comme moi, que les démêlés de nos deux familles ne nous permettent point de nous voir autre part; et que mes freres, non plus que votre pere, ne sont pas assez raisonnables pour souffrir notre attachement?

LE VICOMTE.

Mais pourquoi ne pas mieux jouir du rendez-vous que leur inimitié nous laisse, et me contraindre à perdre, en une sotte feinte, les momens que j'ai près de vous ?

JULIE.

Pour mieux cacher notre amour; et puis, à vous dire la vérité, cette feinte, dont vous parlez, m'est une Comédie fort agréable; et je ne sais si celle que vous nous donnez aujourd'hui me divertira davantage. Notre Comtesse d'Escarbagnas, avec son perpétuel entêtement de qualité, est un aussi bon personnage qu'on en puisse mettre sur le Théatre. Le petit voyage qu'elle a fait à Paris la ramene dans Angoulême plus achevée qu'elle n'étoit. L'approche de l'air de la Cour a donné à son ridicule de nouveaux agrémens, et sa sottise, tous les jours, ne fait que croître et embellir!

LE VICOMTE.

Oui; mais vous ne considérez pas que le jeu qui vous divertit tient mon cœur au supplice, et qu'on n'est point capable de se jouer long-tems, lorsqu'on a dans l'esprit une passion aussi sérieuse que celle que je sens pour vous. Il est cruel, belle Julie, que cet amusement dérobe à mon amour un tems qu'il voudroit employer à vous expliquer son ardeur; et, cette nuit, j'ai fait là-dessus quelques vers, que je ne puis m'empêcher de vous réciter, sans que vous me le demandiez, tant la démangeaison de dire ses ouvrages est un vice attaché à la qualité de Poëte !

(Il récite ses vers de mémoire.)

C'est trop long-tems, Iris, me mettre à la torture....

(S'interrompant.)

Iris, comme vous le voyez, est mise là pour Julie.

(Recommençant à réciter ses vers.)

C'est trop long-tems, Iris, me mettre à la torture;
Et si je suis vos loix, je les blâme, tout bas,
De me forcer à taire un tourment que j'endure,
Pour déclarer un mal que je ne ressens pas!
Faut-il que vos beaux yeux, à qui je rends les armes,
Veuillent se divertir de mes tristes soupirs?
Et n'est-ce pas assez de souffrir pour vos charmes,
Sans me faire souffrir encor pour vos plaisirs?
C'en est trop à la fois que ce double martyre;
Et ce qu'il me faut taire, et ce qu'il me faut dire
Exerce sur mon cœur pareille cruauté.
L'amour le met en feu, la contrainte le tue;
Et si par la pitié vous n'êtes combattue,
Je meurs et de la feinte et de la vérité!

JULIE.

Je vois que vous vous faites là bien plus mal traité que vous n'êtes; mais c'est une licence que prennent Messieurs les Poëtes de mentir, de gaieté de cœur, et de donner à leurs maîtresses des cruautés qu'elles n'ont pas, pour s'accommoder aux pensées qui leur peuvent venir. Cependant je serai bien-aise que vous me donniez ces vers par écrit.

LE VICOMTE.

C'est assez de vous les avoir dits, et je dois en

demeurer là. Il est permis d'être parfois assez fou pour faire des vers; mais non pour vouloir qu'ils soient vus.

JULIE.

C'est en vain que vous vous retranchez sur une fausse modestie : on sait dans le monde que vous avez de l'esprit; et je ne vois pas la raison qui vous oblige à cacher les vôtres.

LE VICOMTE.

Mon Dieu! Madame, marchons là-dessus, s'il vous plaît, avec beaucoup de retenue; il est dangereux dans le monde de se mêler d'avoir de l'esprit! Il y a là-dedans un certain ridicule, qu'il est facile d'attraper, et nous avons de nos amis qui me font craindre leur exemple.

JULIE.

Mon Dieu! Cléante, vous avez beau dire, je vois avec tout cela que vous mourez d'envie de me les donner; et je vous embarrasserois si je faisois semblant de ne m'en pas soucier.

LE VICOMTE.

Moi, Madame? vous vous moquez, et je ne suis pas si Poëte que vous pourriez croire, pour.... Mais voici votre Madame la Comtesse d'Escarbagnas. Je sors par l'autre porte pour ne la point trouver; et vais disposer tout mon monde au divertissement que je vous ai promis.

(*Il sort.*)

SCENE II.

LA COMTESSE, ANDRÉE et CRIQUET, *restant dans le fond du Théatre;* JULIE.

LA COMTESSE, *à Julie.*

AH! mon Dieu! Madame, vous voilà toute seule? Quelle pitié est-ce-là? toute seule! Il me semble que mes gens m'avoient dit que le Vicomte étoit ici?

JULIE.

Il est vrai qu'il y est venu; mais c'est assez pour lui de savoir que vous n'y étiez pas pour l'obliger à sortir.

LA COMTESSE.

Comment, il vous a vue?

JULIE.

Oui.

LA COMTESSE.

Et il ne vous a rien dit?

JULIE.

Non, Madame; et il a voulu témoigner par-là qu'il est tout entier à vos charmes.

LA COMTESSE.

Vraiement, je le veux quereller de cette action. Quelque amour que l'on ait pour moi, j'aime que ceux qui m'aiment rendent ce qu'ils doivent au sexe; et je ne suis point de l'humeur de ces femmes

injustes qui s'applaudissent des incivilités que leurs amans font aux autres Belles!

JULIE.

Il ne faut point, Madame, que vous soyiez surprise de son procédé. L'amour que vous lui donnez éclate dans toutes ses actions, et l'empêche d'avoir des yeux que pour vous.

LA COMTESSE.

Je crois être en état de pouvoir faire naître une passion assez forte, et je me trouve pour cela assez de beauté, de jeunesse et de qualité, Dieu merci; mais cela n'empêche pas qu'avec ce que j'inspire on ne puisse garder de l'honnêteté et de la complaisance pour les autres... (*Appercevant Criquet.*) Que faites-vous donc là, Laquais? Est-ce qu'il n'y a pas une antichambre où se tenir, pour venir quand on vous appelle? Cela est étrange qu'on ne puisse avoir en Province un Laquais qui sache son monde!... A qui est-ce donc que je parle? Voulez-vous vous en aller là-dehors, petit fripon?

(*Criquet sort.*)

SCENE III.

LA COMTESSE, JULIE, ANDRÉE.

LA COMTESSE, *à Andrée.*

FILLE, approchez.

ANDRÉE.

Que vous plaît-il, Madame ?

LA COMTESSE.

Otez moi mes coiffes.... (*Andrée vient lui ôter ses coiffes.*) Doucement donc, mal-adroite ! Comme vous me saboulez la tête, avec vos mains pesantes !

ANDRÉE.

Je fais, Madame, le plus doucement que je puis.

LA COMTESSE.

Oui ; mais le plus doucement que vous pouvez est fort rudement pour ma tête, et vous me l'avez déboîtée.... (*Lui donnant son manchon.*) Tenez encore ce manchon.... Ne laissez point traîner tout cela, et portez-le dans ma garde-robe.... (*Voyant qu'Andrée ne la comprend pas bien, et qu'elle ne va pas où elle lui dit.*) Hé bien, où va-t-elle, où va-t-elle ? que veut-elle faire, cet oison bridé ?

ANDRÉE.

Je veux, Madame, comme vous m'avez dit, porter cela aux garde-robes.

LA COMTESSE, *à part.*

Ah ! mon Dieu, l'impertinente !.... (*A Julie.*) Je

vous demande pardon, Madame.... (*A Andrée.*) Je vous ai dit ma garde-robe, grosse bête! c'est-à-dire, où sont mes habits.

ANDRÉE.

Est-ce, Madame, qu'à la Cour une armoire s'appelle une garde-robe?

LA COMTESSE.

Oui, butorde! On appelle ainsi le lieu où l'on met les habits.

ANDRÉE.

Je m'en ressouviendrai, Madame, aussi-bien que de votre grenier, qu'il faut appeller garde-meuble.

(*Elle sort.*)

SCENE IV.

LA COMTESSE, JULIE.

LA COMTESSE.

QUELLE peine il faut prendre pour instruire ces animaux-là!

JULIE.

Je les trouve bien heureux, Madame, d'être sous votre discipline!

LA COMTESSE.

C'est une fille de ma mere nourrice, que j'ai mise à la chambre, et elle est toute neuve encore.

JULIE.

JULIE.

Cela est d'une belle ame, Madame; et il est glorieux de faire ainsi des créatures!

LA COMTESSE, *appelant.*

Allons des siéges!... Holà! Laquais, Laquais, Laquais.... En vérité, voilà qui est violent, de ne pouvoir pas avoir un Laquais pour donner des siéges!... Filles!... Laquais, Laquais, Laquais!.... Filles!.... Quelqu'un!... Je pense que tous mes gens sont morts, et que nous serons contraintes de nous donner des siéges nous-mêmes.

SCENE V.

ANDRÉE, LA COMTESSE, JULIE.

ANDRÉE, *à la Comtesse.*

Que voulez-vous, Madame?

LA COMTESSE.

Il se faut bien égosiller avec vous autres!

ANDRÉE.

J'enfermois votre manchon et vos coîffes dans votre armoi.... dis-je, dans votre garde-robe.

LA COMTESSE.

Appelez-moi ce petit frippon de Laquais.

ANDRÉE, *appelant.*

Holà! Criquet!

LA COMTESSE.

Laissez-là votre Criquet, bouviere ! et appelez, Laquais !

ANDRÉE, *appelant.*

Laquais donc, et non pas Criquet, venez parler à Madame... (*A part.*) Je pense qu'il est sourd... (*Appelant.*) Criq.... Laquais, Laquais !

SCENE VI.

CRIQUET, LA COMTESSE, JULIE, ANDRÉE.

CRIQUET, *à la Comtesse.*

PLAÎT-IL ?

LA COMTESSE.

Où étiez-vous donc, petit coquin ?

CRIQUET.

Dans la rue, Madame.

LA COMTESSE.

Hé pourquoi dans la rue ?

CRIQUET.

Vous m'avez dit d'aller là-dehors.

LA COMTESSE.

Vous êtes un petit impertinent, mon ami, et vous devez savoir que là-dehors, en termes de personnes de qualité, veut dire, l'anti-chambre.... (*A Andrée.*) Andrée, ayez soin tantôt de faire donner le fouet

à ce petit fripon-là, par mon Écuyer. C'est un petit incorrigible.

ANDRÉE.

Qu'est-ce que c'est, Madame, que votre Écuyer? Est-ce maître Charles, que vous appellez comme cela?

LA COMTESSE.

Taisez-vous, sotte que vous êtes; vous ne sauriez ouvrir la bouche que vous ne disiez une impertinence.... (*A Criquet.*) Des siéges.... (*Criquet avance deux fauteuils.*) (*A Andrée.*) Et vous, allumez deux bougies dans mes flambeaux d'argent; il se fait déja tard.... Qu'est-ce que c'est donc, que vous me regardez toute effarée?

ANDRÉE.

Madame....

LA COMTESSE.

Hé bien, Madame! qu'y a-t-il?

ANDRÉE.

C'est que....

LA COMTESSE.

Quoi?

ANDRÉE.

C'est que je n'ai point de bougie.

LA COMTESSE.

Comment? vous n'en avez point?

ANDRÉE.

Non, Madame, si ce n'est des bougies de suif?

LA COMTESSE.

La bouviere! Hé où est donc la cire que je fis acheter ces jours passés?

ANDRÉE.

Je n'en ai point vu depuis que je suis céans.

LA COMTESSE.

Otez-vous de-là, insolente! Je vous renverrai chez vos parens.... Apportez-moi un verre d'eau.

(*Andrée et Criquet sortent.*)

SCENE VII.

LA COMTESSE et JULIE, *faisant des cérémonies pour s'asseoir.*

LA COMTESSE.

MADAME!....

JULIE.

Madame!....

LA COMTESSE.

Ah! Madame!

JULIE.

Ah! Madame!

LA COMTESSE.

Mon Dieu, Madame!

JULIE.

Mon Dieu, Madame!

LA COMTESSE.

Oh! Madame!

JULIE.

Oh! Madame!

LA COMTESSE.

Eh ! Madame !

JULIE.

Eh ! Madame !

LA COMTESSE.

Eh ! allons donc, Madame !

JULIE.

Eh ! allons donc, Madame !

LA COMTESSE.

Je suis chez moi, Madame. Nous sommes demeurées d'accord de cela. Me prenez-vous pour une Provinciale, Madame ?

JULIE.

Dieu m'en garde, Madame !

(Elles s'asseyent ensemble.)

SCENE VIII.

ANDRÉE, *apportant un verre d'eau ;* CRIQUET, LA COMTESSE, JULIE.

LA COMTESSE, *à Andrée.*

Allez, impertinente ! je bois avec une soucoupe... Je vous dis que vous m'alliez querir une soucoupe pour boire !

ANDRÉE, *à Criquet.*

Criquet, qu'est-ce que c'est qu'une soucoupe ?

CRIQUET.

Une soucoupe ?

ANDRÉE.

Oui.

CRIQUET.

Je ne sais.

LA COMTESSE, *à Andrée.*

Vous ne grouillez pas ?

ANDRÉE.

Nous ne savons pas, tous deux, Madame, ce que c'est qu'une soucoupe.

LA COMTESSE.

Apprenez que c'est une assiette, sur laquelle on met le verre.

(*Andrée et Criquet sortent.*)

SCENE IX.

LA COMTESSE, JULIE.

LA COMTESSE.

VIVE Paris pour être bien servie ! On vous entend là au moindre coup-d'œil !

SCENE X.

ANDRÉE, *apportant un verre d'eau, avec une assiette dessus;* CRIQUET, LA COMTESSE, JULIE.

LA COMTESSE, *à Andrée.*

Hé bien! vous ai-je dit comme cela, tête de bœuf? C'est dessous qu'il faut mettre l'assiette.

ANDRÉE.

Cela est bien aisé!

(*Elle casse le verre en le posant sur l'assiette.*)

LA COMTESSE.

Hé bien! ne voilà pas l'étourdie?.... En vérité, vous me paîrez mon verre!

ANDRÉE.

Eh! bien, oui, Madame, je le paîrai!

LA COMTESSE.

Mais voyez cette mal-adroite, cette bouviere, cette butorde, cette....

ANDRÉE, *l'interrompant, en s'en allant.*

Dame, Madame, si je le paye, je ne veux point être querellée!

LA COMTESSE.

Otez-vous de devant mes yeux!

(*Andrée et Criquet sortent.*)

SCENE XI.

LA COMTESSE, JULIE.

LA COMTESSE.

En vérité, Madame, c'est une chose étrange que les petites Villes ! on n'y sait point du tout son monde ; et je viens de faire deux ou trois visites, où ils ont pensé me désespérer, par le peu de respect qu'ils rendent à ma qualité !

JULIE.

Où auroient-ils appris à vivre ? ils n'ont point fait de voyage à Paris !

LA COMTESSE.

Ils ne laisseroient pas de l'apprendre, s'ils vouloient écouter les personnes ; mais le mal que j'y trouve, c'est qu'ils veulent en savoir autant que moi, qui ai été deux mois à Paris, et vu toute la Cour.

JULIE.

Les sottes gens que voilà !

LA COMTESSE.

Ils sont insupportables, avec les impertinentes égalités dont ils traitent les gens ; car, enfin, il faut qu'il y ait de la subordination dans les choses, et ce qui me met hors de moi, c'est qu'un Gentilhomme de Ville, de deux jours, ou de deux cents

ans, aura l'effronterie de dire qu'il est aussi-bien Gentilhomme que feu M. mon mari, qui demeuroit à la campagne, qui avoit meute de chiens courans, et qui prenoit la qualité de Comte dans tous les contrats qu'il passoit.

JULIE.

On sait bien mieux vivre à Paris dans ces Hôtels, dont la mémoire doit être si chere. Cet Hôtel de Mouhy, Madame, cet Hôtel de Lyon, cet Hôtel de Hollande, les agréables demeures que voilà !

LA COMTESSE.

Il est vrai qu'il y a bien de la différence de ces lieux-là à tout ceci ! On y voit venir du beau monde, qui ne marchande point à vous rendre tous les respects qu'on sauroit souhaiter. On ne se leve pas, si l'on veut, de dessus son siége; et, lorsque l'on veut voir la revue, ou le grand Ballet de *Psyché*, on est servi à point nommé.

JULIE.

Je pense, Madame, que, durant votre séjour à Paris, vous avez bien fait des conquêtes de qualité ?

LA COMTESSE.

Vous pouvez bien croire, Madame, que tout ce qui s'appelle les galans de la Cour n'a pas manqué de venir à ma porte, et de m'en conter; et je garde dans ma cassette de leurs billets qui peuvent faire voir quelles propositions j'ai refusées. Il n'est pas nécessaire de vous dire leurs noms : on sait ce qu'on veut dire par les galans de la Cour ?

JULIE.

Je m'étonne, Madame, que, de tous ces grands noms, que je devine, vous ayiez pu redescendre à un M. Tibaudier, le Conseiller, et à M. Harpin, le Receveur des Tailles. La chûte est grande, je vous l'avoue! car pour M. votre Vicomte, quoique Vicomte de Province, c'est toujours un Vicomte, et il peut faire un voyage à Paris, s'il n'en a point fait; mais un Conseiller et un Receveur sont des amans un peu bien minces, pour une grande Comtesse comme vous!

LA COMTESSE.

Ce sont gens qu'on ménage dans les Provinces pour le besoin qu'on en peut avoir. Ils servent, au moins, à remplir les vuides de la galanterie, à faire nombre de soupirans. Il est bon, Madame, de ne pas laisser un amant seul maître du terrein; de peur que, faute de rivaux, son amour ne s'endorme sur trop de confiance!

JULIE.

Je vous avoue, Madame, qu'il y a merveilleusement à profiter de tout ce que vous dites! c'est une école que votre conversation, et j'y viens, tous les jours, apprendre quelque chose.

SCENE XII.

CRIQUET, ANDRÉE, LA COMTESSE, JULIE.

CRIQUET, *à la Comtesse.*

VOILA Jeannot, de M. le Conseiller, qui vous demande, Madame.

LA COMTESSE.

Eh! bien, petit coquin! voilà encore une de vos âneries! Un Laquais qui sauroit vivre auroit été parler tout bas à la Demoiselle suivante, qui seroit venue dire doucement à l'oreille de sa maîtresse: « Madame, voilà le Laquais de M. un tel, qui de- » mande à vous dire un mot; » à quoi la maîtresse auroit répondu: « Faites-le entrer. »

CRIQUET, *à Jeannot, qui est en-dehors.*

Entrez, Jeannot.

SCENE XIII.

JEANNOT, *tenant un panier et une lettre;* LA COMTESSE, JULIE, ANDRÉE, CRIQUET.

LA COMTESSE, *à Criquet.*

AUTRE lourderie!.... (*A Jeannot.*) Qu'y a-t-il, Laquais? que portes-tu là?

JEANNOT.

C'est M. le Conseiller, Madame, qui vous souhaite le bon jour, et auparavant que de venir, vous envoie des poires de son jardin, (*Lui présentant la lettre.*) avec ce petit mot d'écrit.

LA COMTESSE, *prenant la lettre, et examinant les poires.*

C'est du bon-chrétien, qui est fort beau !.... (*A Andrée.*) Andrée, faites porter cela à l'office.

(*Andrée prend le panier, et sort.*)

SCENE XIV.

LA COMTESSE, JULIE, CRIQUET, JEANNOT.

LA COMTESSE, *à Jeannot, en lui donnant de l'argent.*

TIENS, mon enfant, voilà pour boire.

JEANNOT.

Oh ! non, Madame !

LA COMTESSE.

Tiens, te dis-je.

JEANNOT.

Mon maître m'a défendu, Madame, de rien prendre de vous !

LA COMTESSE.

Cela ne fait rien.

JEANNOT.

JEANNOT.

Pardonnez-moi, Madame!

CRIQUET, *bas.*

Eh! prenez, Jeannot. Si vous n'en voulez pas, vous me le baillerez.

(*Jeannot prend l'argent.*)

LA COMTESSE.

Dis à ton maître que je le remercie.

CRIQUET, *bas, à Jeannot, qui s'en va.*

Donnez-moi donc cela!

JEANNOT, *bas.*

Oui? quelque sot!

CRIQUET, *bas.*

C'est moi qui te l'ai fait prendre.

JEANNOT, *bas.*

Je l'aurois bien pris sans toi!

LA COMTESSE, *à Julie.*

Ce qui me plaît de ce M. Tibaudier, c'est qu'il sait vivre avec les personnes de ma qualité, et qu'il est fort respectueux!

(*Jeannot sort.*)

SCENE XV.

LE VICOMTE, LA COMTESSE, JULIE, CRIQUET.

LE VICOMTE, *à la Comtesse.*

MADAME, je viens vous avertir que la Comédie sera bientôt prête; et que, dans un quart-d'heure, nous pouvons passer dans la salle.

LA COMTESSE.

Je ne veux point de cohue, au moins !... (*A Criquet.*) Que l'on dise à mon Suisse qu'il ne laisse entrer personne.

LE VICOMTE, *à la Comtesse.*

En ce cas, Madame, je vous déclare que je renonce à la Comédie ; et je n'y saurois prendre de plaisir lorsque la compagnie n'est pas nombreuse. Croyez-moi, si vous voulez vous bien divertir, qu'on dise à vos gens de laisser entrer toute la Ville.

LA COMTESSE, *à Criquet.*

Laquais, un siége.

(*Criquet donne un siége au Vicomte, et puis sort.*)

SCENE XVI.

LA COMTESSE, JULIE, LE VICOMTE.

LA COMTESSE, *au Vicomte.*

Vous voilà venu à propos pour recevoir un petit sacrifice que je veux bien vous faire.... (*Lui donnant la lettre de M. Tibaudier*) Tenez, c'est un billet de M Tibaudier, qui m'envoie des poires. Je vous donne la liberté de le lire, tout haut; je ne l'ai point encore vu.

LE VICOMTE, *après avoir lu tout bas le billet.*

Voici un billet du beau style, Madame, et qui mérite d'être écouté!... (*Il lit haut.*) « Madame, je » n'aurois pas pu vous faire le présent que je vous » envoie, si je ne recueillois pas plus de fruit de » mon jardin que j'en recueille de mon amour. »

LA COMTESSE, *l'interrompant.*

Cela vous marque clairement qu'il ne se passe rien entre nous!

LE VICOMTE.

» Les poires ne sont pas encore bien mûres, mais » elles en quadrent mieux avec la dureté de votre » ame, qui, par ses continuels dédains, ne me pro- » met pas poires molles! Trouvez bon, Madame, » que, sans m'engager dans une énumération de vos » perfections et charmes, qui me jetteroit dans un » progrès à l'infini, je conclue ce mot, en vous fai-

» sant considérer que je suis d'un aussi franc chré-
» tien que les poires que je vous envoie, puisque je
» rends le bien pour le mal ; c'est-à-dire, Madame,
» pour m'expliquer plus intelligiblement, puisque je
» vous présente des poires de bon-chrétien, pour des
» poires d'angoisse, que vos cruautés me font avaler
» tous les jours ! »

« TIBAUDIER, votre esclave indigne. »

(*Après avoir lu et en lui rendant la lettre.*)

Voilà, Madame, un billet à garder !

LA COMTESSE.

Il y a peut-être quelque mot qui n'est pas de l'Académie ; mais j'y remarque un certain respect qui me plaît beaucoup !

JULIE.

Vous avez raison, Madame ; et, M. le Vicomte dût-il s'en offenser, j'aimerois un homme qui m'écriroit comme cela.

SCENE XVII.

M. TIBAUDIER, CRIQUET, LE VICOMTE, LA COMTESSE, JULIE.

LA COMTESSE, *à M. Tibaudier.*

APPROCHEZ, M. Tibaudier; ne craignez point d'entrer. Votre billet a été bien reçu, aussi-bien que vos poires, (*Montrant Julie.*) et voilà Madame qui parle pour vous contre votre rival.

M. TIBAUDIER.

Je lui suis bien obligé, Madame; et, si elle a jamais quelque procès en notre siége, elle verra que je n'oublierai pas l'honneur qu'elle me fait, de se rendre auprès de vos beautés l'Avocat de ma flamme!

JULIE.

Vous n'avez pas besoin d'Avocat, Monsieur, et votre cause est juste.

M. TIBAUDIER.

Ce néanmoins, Madame, bon droit a besoin d'aide; et j'ai sujet d'appréhender de me voir supplanté par un tel rival, et que Madame ne soit circonvenue par la qualité de Vicomte.

LE VICOMTE.

J'espérois quelque chose, M. Tibaudier, avant votre billet; mais il me fait craindre pour mon amour.

M. TIBAUDIER, *à la Comtesse, en lui montrant un papier.*

Voici encore, Madame, deux petits versets, ou conplets, que j'ai composés à votre honneur et gloire.

LE VICOMTE.

Ah! je ne pensois pas que M. Tibaudier fût Poëte, et voilà pour m'achever que ces deux petits versets-là!

LA COMTESSE, *bas.*

Il veut dire deux strophes.... (*A Criquet.*) Laquais, donnez un siége à M. Tibaudier.... (*Bas, à Criquet,*

qui apporte une chaise.) Un pliant, petit animal !.... (*Criquet remet la chaise, et apporte un tabouret.*) (*A M. Tibaudier.*) M. Tibaudier, mettez-vous là, et nous lisez vos strophes.

(*Criquet sort.*)

SCENE XVIII.

LA COMTESSE, JULIE, LE VICOMTE, M. TIBAUDIER.

M. TIBAUDIER, *s'asseyant et lisant.*

Une personne de qualité
Ravit mon ame;
Elle a de la beauté,
J'ai de la flamme;
Mais je la blâme
D'avoir de la fierté!

LE VICOMTE.

Je suis perdu après cela !

LA COMTESSE.

Le premier vers est beau. « Une personne de qua-
» lité ! »

JULIE.

Je crois qu'il est un peu trop long, mais on peut prendre une licence pour dire une belle pensée!

LA COMTESSE, *à M. Tibaudier.*

Voyons l'autre strophe.

M. Tibaudier, *lisant.*

Je ne sais pas si vous doutez de mon parfait amour ;
Mais je sais bien que mon cœur, à toute heure,
Veut quitter sa chagrine demeure,
Pour aller, par respect, faire au vôtre sa cour.
Après cela pourtant, sûre de ma tendresse
Et de ma foi, dont unique est l'espece,
Vous devriez à votre tour,
Vous contentant d'être Comtesse,
Vous dépouiller en ma faveur d'une peau de tigresse
Qui couvre vos appas, la nuit comme le jour !

Le Vicomte.

Me voilà supplanté, moi, par M. Tibaudier !

La Comtesse.

Ne pensez pas vous moquer ; pour des vers faits dans la Province, ces vers-là sont fort beaux !

Le Vicomte.

Comment ! Madame, me moquer ? Quoique son rival, je trouve ses vers admirables, et ne les appelle pas seulement deux strophes, comme vous, mais deux épigrammes, aussi bonnes que toutes celles de Martial !

La Comtesse.

Quoi ! Martial fait-il des vers ? Je pensois qu'il ne fît que des gants ?

M. Tibaudier.

Ce n'est pas ce Martial-là, Madame ; c'est un Auteur qui vivoit il y a trente ou quarante ans.

Le Vicomte, *à la Comtesse.*

M. Tibaudier a lu les Auteurs, comme vous le

voyez ?... Mais allons voir, Madame, si ma musique et ma Comédie, avec mes entrées de ballet, pourront combattre, dans votre esprit, les progrès des deux strophes et du billet que nous venons de voir.

LA COMTESSE.

Il faut que mon fils le Comte soit de la partie ; car il est arrivé ce matin de mon Château, avec son Précepteur, que je vois là-dedans.

SCENE XIX.

M. BOBINET, LA COMTESSE, JULIE, LE VICOMTE, M. TIBAUDIER.

LA COMTESSE, *à M. Bobinet.*

HOLA ! M. Bobinet ! M. Bobinet, approchez-vous du monde.

M. BOBINET.

Je donne le bon vêpre à toute l'honorable compagnie. Que desire Madame la Comtesse d'Escarbagnas, de son très-humble serviteur Bobinet ?

LA COMTESSE.

A quelle heure, M. Bobinet, êtes-vous parti d'Escarbagnas, avec mon fils le Comte ?

M. BOBINET.

A huit heures trois quarts, Madame, comme votre commandement me l'avoit ordonné.

LA COMTESSE.

Comment se portent mes deux autres fils, le Marquis et le Commandeur ?

M. BOBINET.

Ils sont, Dieu grace, Madame, en parfaite santé !

LA COMTESSE.

Où est le Comte ?

M. BOBINET.

Dans votre belle chambre à alcove, Madame.

LA COMTESSE.

Que fait il, M. Bobinet ?

M. BOBINET.

Il compose un thême, Madame, que je viens de lui dicter, sur une Epître de Cicéron.

LA COMTESSE.

Faites-le venir, M. Bobinet.

M. BOBINET.

Soit fait ainsi que vous le commandez.

(*Il sort.*)

SCENE XX.

LA COMTESSE, JULIE, LE VICOMTE, M. TIBAUDIER.

LE VICOMTE, *à la Comtesse.*

CE M. Bobinet, Madame, a la mine fort sage, et je crois qu'il a de l'esprit !

SCENE XXI.

M. BOBINET, LE COMTE, LA COMTESSE, JULIE, LE VICOMTE, M. TIBAUDIER.

M. BOBINET, *au Comte.*

ALLONS, M. le Comte, faites voir que vous profitez des bons documens qu'on vous donne. La révérence à toute l'honnête assemblée.

(*Le Comte salue tout le monde à la fois.*)

LA COMTESSE, *au Comte, en lui montrant Julie.*

Comte, saluez Madame; faites la révérence à M. le Vicomte; saluez M. le Conseiller.

(*Le Comte salue Julie, le Vicomte et M. Tibaudier, séparément*)

M. TIBAUDIER.

Je suis ravi, Madame, que vous me concédiez la grace d'embrasser M. le Comte, votre fils On ne peut pas aimer le tronc qu'on n'aime aussi les branches.

LA COMTESSE.

Mon Dieu! M. Tibaudier, de quelle comparaison vous servez-vous-là?

JULIE.

En vérité, Madame, M. le Comte a tout-à-fait bon air!

LE VICOMTE, *à la Comtesse.*

Voilà un jeune Gentilhomme qui vient bien dans le monde!

JULIE.

Qui diroit que Madame eût un si grand enfant!

LA COMTESSE.

Hélas ! quand je le fis, j'étois si jeune que je me jouois encore avec une poupée !

JULIE.

C'est M. votre frere, et non pas M. votre fils !

LA COMTESSE, *à M. Bobinet.*

M. Bobinet, ayez bien soin, au moins, de son éducation.

M. BOBINET.

Madame, je n'oublierai aucune chose pour cultiver cette jeune plante, dont vos bontés m'ont fait l'honneur de me confier la conduite ; et je tâcherai de lui inculquer les semences de la vertu.

LA COMTESSE.

M. Bobinet, faites-lui un peu dire quelque petite galanterie de ce que vous lui apprenez.

M. BOBINET, *au Comte.*

Allons, M. le Comte, récitez votre leçon d'hier au matin.

LE COMTE.

Omne viro soli quod convenit esto virile, omne vi....

LA COMTESSE, *à M. Bobinet.*

Fi ! M. Bobinet, quelles sottises est-ce que vous lui apprenez là ?

M. BOBINET.

C'est du latin, Madame, et la premiere regle de Jean Despautere.

LA COMTESSE.

Mon Dieu ! ce Jean Despautere-là est un insolent ;

et je vous prie de lui enseigner du latin plus honnête que celui-là !

M. BOBINET.

Si vous voulez, Madame, qu'il acheve, la glose expliquera ce que cela veut dire?

LA COMTESSE.

Non, non, cela s'explique assez !

SCENE XXII.

CRIQUET, LA COMTESSE, JULIE, LE VICOMTE, LE COMTE, M. TIBAUDIER, M. BOBINET.

CRIQUET, *à la Comtesse.*

Les Comédiens envoient dire qu'ils sont tout prêts.

(*La Comtesse, Julie, le Vicomte et M. Tibaudier se levent.*)

LA COMTESSE.

Allons nous placer.... (*A M. Tibaudier, en lui montrant Julie.*) M. Tibaudier, prenez Madame.

(*Criquet range tous les siéges sur un des côtés du Théâtre. La Comtesse, Julie et le Vicomte s'asseyent. M. Tibaudier s'assied aux pieds de la Comtesse.*)

LE VICOMTE.

Il est nécessaire de dire que cette Comédie n'a été faite que pour lier ensemble les différens morceaux de musique et de danse dont on a voulu composer ce divertissement, et que....

LA COMTESSE,

LA COMTESSE, *l'interrompant.*

Mon Dieu, voyons l'affaire ! On a assez d'esprit pour comprendre les choses !

LE VICOMTE, *à Criquet.*

Qu'on commence le plutôt qu'on pourra, et qu'on empêche, s'il se peut, qu'aucun fâcheux ne vienne troubler notre divertissement.

(*Les violons commencent une ouverture.*)

SCENE XXIII.

M. HARPIN, LA COMTESSE, JULIE, LE VICOMTE, LE COMTE, M. TIBAUDIER, M. BOBINET, CRIQUET.

M. HARPIN, *à la Comtesse.*

PARBLEU ! la chose est belle, et je me réjouis de voir ce que je vois !

LA COMTESSE.

Holà ! M. le Receveur ; que voulez-vous donc dire avec l'action que vous faites ? Vient-on interrompre, comme cela, une Comédie ?

M. HARPIN.

Morbleu ! Madame, je suis ravi de cette aventure, et ceci me fait voir ce que je dois croire de vous, et l'assurance qu'il y a au don de votre cœur, et aux sermens que vous m'avez faits de sa fidélité !

LA COMTESSE.

Mais, vraiment, on ne vient point ainsi se jetter au travers d'une Comédie, et troubler un Acteur qui parle.

M. HARPIN.

Eh! têtebleu! la véritable Comédie qui se fait ici, c'est celle que vous jouez; et, si je vous trouble, c'est de quoi je me soucie peu!

LA COMTESSE.

En vérité, vous ne savez ce que vous dites!

M. HARPIN.

Si fait, morbleu! je le sais bien, je le sais bien, morbleu! et....

(M. Bobinet épouvanté, emporte le Comte et s'enfuit; il est suivi par Criquet.)

SCENE XXIV.

LA COMTESSE, JULIE, LE VICOMTE, M. TIBAUDIER, M. HARPIN.

LA COMTESSE, *à M. Harpin.*

AH! fi, Monsieur, que cela est vilain de jurer de la sorte!

M. HARPIN.

Eh! ventrebleu! s'il y a ici quelque chose de vilain, ce ne sont point mes juremens, ce sont vos actions; et il vaudroit bien mieux que vous juras-

siez, vous, la tête... la mort... et le sang... que de faire ce que vous faites avec M. le Vicomte !

LE VICOMTE.

Je ne sais pas, M. le Receveur, de quoi vous vous plaignez ; et si....

M. HARPIN, *l'interrompant.*

Pour vous, Monsieur, je n'ai rien à vous dire. Vous faites bien de pousser votre pointe ; cela est naturel. Je ne le trouve point étrange, et je vous demande pardon si j'interromps votre Comédie ; mais vous ne devez point trouver étrange aussi que je me plaigne de son procédé, et nous avons raison, tous deux, de faire ce que nous faisons.

LE VICOMTE.

Je n'ai rien à dire à cela ; et je ne sais point les sujets de plainte que vous pouvez avoir contre Madame la Comtesse d'Escarbagnas.

LA COMTESSE.

Quand on a des chagrins jaloux, on n'en use point de la sorte ; et l'on vient doucement se plaindre à la personne que l'on aime.

M. HARPIN.

Moi ! me plaindre doucement ?

LA COMTESSE.

Oui ; l'on ne vient point crier, de dessus un Théatre, ce qui se doit dire en particulier !

M. HARPIN.

J'y viens, moi, morbleu ! tout exprès ; c'est le lieu qu'il me faut ; et je souhaiterois que ce fût un

Théatre public, pour vous dire, avec plus d'éclat, toutes vos vérités !

LA COMTESSE.

Faut-il faire un si grand vacarme pour une Comédie que M. le Vicomte me donne ? Vous voyez que M. Tibaudier, qui m'aime, en use plus respectueusement que vous.

M. HARPIN.

M. Tibaudier en use comme il lui plaît. Je ne sais pas de quelle façon M. Tibaudier a été avec vous ; mais M. Tibaudier n'est pas un exemple pour moi, et je ne suis point d'humeur à payer les violons pour faire danser les autres !

LA COMTESSE.

Mais, vraiement, M. le Receveur, vous ne songez pas à ce que vous dites ! On ne traite point de la sorte les femmes de qualité ; et ceux qui vous entendent croiroient qu'il y a quelque chose d'étrange entre vous et moi !

M. HARPIN.

Eh ! ventrebleu ! Madame, quittons la faribole.

LA COMTESSE.

Que voulez-vous donc dire avec votre : « quittons » la faribole ? »

M. HARPIN.

Je veux dire que je ne trouve point étrange que vous vous rendiez au mérite de M. le Vicomte. Vous n'êtes pas la premiere femme qui joue dans le monde de ces sortes de caracteres, et qui ait auprès d'elle un M. le Receveur, dont on lui voit trahir et la

passion et la bourse, pour le premier venu qui lui donnera dans la vue. Mais ne trouvez pas étrange aussi que je ne sois point la dupe d'une infidélité si ordinaire aux coquettes du tems, et que je vienne vous assurer, devant bonne compagnie, et que je romps commerce avec vous, et que M. le Receveur ne sera plus pour vous M. le donneur !

LA COMTESSE.

Cela est merveilleux, comme les amans emportés deviennent à la mode ! on ne voit autre chose de tous côtés.... là, là, M. le Receveur, quittez votre colere, et venez prendre place pour voir la Comédie !

M. HARPIN.

Moi, morbleu ! prendre place ? (*Montrant M. Tibaudier.*) Cherchez vos benêts à vos pieds... Je vous laisse, Madame la Comtesse, à M. le Vicomte; et ce sera à lui que j'enverrai tantôt vos lettres.... Voilà ma scene faite, voilà mon rôle joué.... Serviteur à la compagnie !

M. TIBAUDIER.

M. le Receveur, nous nous verrons autre part qu'ici ; et je vous ferai voir que je suis au poil et à la plume !

M. HARPIN, *en sortant.*

Tu as raison, M. Tibaudier.

SCENE XXV.

LA COMTESSE, JULIE, LE VICOMTE, M. TIBAUDIER.

LA COMTESSE, *au Vicomte.*

POUR moi, je suis confuse de cette insolence !

LE VICOMTE.

Les jaloux, Madame, sont comme ceux qui perdent leur procès ; ils ont permission de tout dire.... Prêtons silence à la Comédie.

SCENE XXVI et derniere.

JEANNOT, LE VICOMTE, LA COMTESSE, JULIE, M. TIBAUDIER.

JEANNOT, *au Vicomte, en lui présentant une lettre.*

VOILA un billet, Monsieur, qu'on nous a dit de vous donner vîte.

LE VICOMTE, *prenant la lettre et la lisant.*

« En cas que vous ayiez quelque mesure à prendre, » je vous envoie promptement un avis. La querelle » de vos parens et de ceux de Julie vient d'être ac- » commodée ; et les conditions de cet accord c'est

